

Igor Reitzman

LONGUEMENT SUBIR
PUIS DETRUIRE

De la *violence* des dominants
aux violences des dominés

Copyright *Editions Dissonances*,
49 rue d'Orsel, 75018 Paris
(Paris : Impr. Jouve). - 204 p. ; 21 cm.
Bibliogr. p. 201-204. -
DLE-20021217-51171. - 155.232 (21) .
- ISBN 2-9519273-0-4 (br.) - 14 €.

Bandeau non retenu

Ange plein de bonté
De l'agression
Connaissez-vous la mère ?
Je vous présente
La violAnce
Masquée, discrète, insidieuse
Elle vous accompagne chaque jour

Bandeau retenu

Anges pleins de bonté,
De l'agression,
connaissez-vous la mère ?
Je vous présente la ViolAnce :
Confiscante, Etouffante, Mutilante...

Du même auteur

- *Genèse et gestion de la destructivité*
- *- Les Enfants du rouleau-compresseur*
(L'installation de la soumission - 2 volumes)
- *Vers une société d'épanouissement*
- *Le doxodrame - miroir et outil d'évolution*
- *Délinquance et système carcéral*
- *Une démocratie pour Rastignac*
- *Contribution à une formation de l'esprit critique*
- *L'invention du complexe d'Œdipe*
- *La fabrication des tortionnaires*

Tous ces ouvrages encore inédits seront publiés par les *Editions Dissonances*

**A Joëlle Reitzman
qui depuis bientôt 40 ans,
éclaire mon chemin et ma réflexion**

**Au Professeur Jean-Claude Passeron
qui, jadis, m'encouragea à m'investir
dans la recherche en sociologie**

Avant-propos

Mon projet global

De la violence, les arbres et la forêt

Il existe des travaux importants sur la criminalité, sur le suicide, sur la prostitution, sur l'alcoolisme et les autres formes de toxicomanie, sur la maladie mentale, sur le racisme et l'intolérance, sur le fascisme et le stalinisme, sur les maltraitements - sexuelles ou non - dont des millions d'enfants sont victimes à travers le monde, etc. L'étude approfondie de chacun de ces arbres ne doit pas nous faire perdre de vue la forêt qui les rassemble en un tissu continu dans l'espace et le temps. Dans cette forêt de la violence, on voit alterner les broussailles et les hautes futaies, les essences rares et les espèces les plus communes, les zones d'épineux et les mousses sournoisement vénéneuses. Mon souci fut de montrer l'unité sous la diversité mais aussi le lien causal entre l'insignifiance de micro-violences indéfiniment répétées et le choc d'un suicide ou la monstruosité d'un meurtre particulièrement choquant. Je ne me suis référé ni à une *pulsion de mort* qui serait en tout être humain

comme une fatalité, ni à un *péché originel* que tout le troupeau devrait continuer à expier de génération en génération, depuis un million d'années. Constatant que certains (mais pas tous !) mobilisent une énergie plus ou moins intense pour détruire leurs semblables et se détruire, j'ai eu l'ambition de mettre en relief quelques mécanismes qui contribuent à la naissance de cette destructivité chez de nombreux individus dans la quasi-totalité¹ des sociétés humaines.

La question la plus importante ?

Comment on fabrique un Dupont-la-Joie², un Dutroux³, comment on fabrique un Hitler, peut-il y avoir tâche plus urgente que cette recherche ? La réponse ne va pas de soi. Ces individus monstrueux sont, là encore, l'arbre qui cache la forêt. Comment on fabrique, dans une société profondément chrétienne, les 14 millions d'électeurs qui vont porter Hitler jusqu'au sommet d'un puissant Etat ?

¹ Entre quasi-totalité et totalité, il y a une différence essentielle puisqu'elle récuse une seconde fois tout dogme d'un besoin inné, d'un instinct, d'une pulsion qui appartiendrait à une prétendue nature humaine (Cf. Lucien Malson, *Les enfants sauvages...*)

² Meurtrier, violeur, raciste du type lyncheur, franchouillard avide de respectabilité, Dupont-la-Joie est un personnage créé en 1974 par le cinéaste Yves Boisset. Toute ressemblance même partielle avec des personnes réelles serait purement fortuite...

³ Dutroux, pédophile assassin de nationalité belge, acquit une certaine notoriété en raison des très hautes et très discrètes protections dont il bénéficia à la fin du XXème siècle...

Cette recherche-là est encore bien plus importante : Hitler sans électeurs n'est plus qu'un excité pérorant dans un bistrot en attendant l'ambulance. Mais quand 14 millions de gens sont fascinés par celui qui parle la trique au poing, ils finissent toujours par se trouver un maître.

L'échec spectaculaire des politiques qui prétendent réduire le niveau de violence dans nos sociétés, vient en premier lieu d'un très grand flou dans les concepts. Si, comme l'affirmait Marx, "*les idées dominantes d'une société sont les idées de la classe dominante*", il n'est guère surprenant qu'on ait quelque réticence à trop clarifier les phénomènes qui constituent le quotidien de toute dominance, y compris au sein de la famille. C'est cette clarification qui fut mon objectif prioritaire. Pour y parvenir, j'ai parfois été contraint de créer quelques termes nouveaux et de prendre quelque distance avec l'*ordre établi* symbolique.

Ne plus camoufler les *violances* derrière le rideau des agressions

Les *violances* – à ma connaissance – n'ont guère fait l'objet d'études systématiques, et pour cause, puisque le terme même n'existait pas. On verra au chapitre quatre les raisons qui m'ont conduit à créer un homonyme pour un terme qu'on avait habilement dévoyé.

Dans cette réalité multiforme que je décris comme *violances*, le besoin de détruire est accessoire quand il n'est pas tout simplement absent. Plus subtile, plus complexe que l'agression, la *violence* est encore trop mécon-

nue dans sa réalité comme dans ses effets. C'est pourquoi je lui consacre la plus grande partie de ce livre.

Je parlerai tout de même des agressions. C'est même par elles que je commencerai, pour aller du plus apparent et du plus familier (au moins pour la grande famille des téléphages) vers le plus caché et le plus méconnu. Je ne m'attarderai pas sur les agressions les plus lourdes, préférant insister sur les agressions symboliques mineures et les micro-agressions.

Genèse et gestion de la destructivité

Mon second volume, complémentaire de celui-ci, traite de la genèse et de la gestion de la destructivité. J'y évoque, en seconde partie, quelques-uns des processus individuels et des manipulations sociales qui aboutissent à des comportements racistes.

Les Enfants du rouleau-compresseur

Dans le troisième et le quatrième volume, je montre comment dans notre société, les institutions les plus respectées coopèrent depuis des siècles à l'installation de la soumission. Comment elles contribuent, avec une imperceptible continuité, à la formation massive d'humains psychiquement infirmes : consommateurs crédules, sujets dociles (plutôt que citoyens exigeants et responsables), proies faciles que le premier gourou venu transformera en *in-sectes*. Comment elles fournissent, sans états d'âme, la multitude des auxiliaires méticuleux dont les maîtres ont

besoin un peu partout dans le monde pour mener à bien leurs entreprises d'asservissement et parfois d'écrasement.

Je montre aussi comment le processus de docilisation produit - dans son acharnement - des effets pervers dont il faut enfin parler.

Vers une société d'épanouissement

Le cinquième volume - *Vers une société d'épanouissement* - est le plus ambitieux. Il propose un certain nombre de pistes concrètes pour une prévention fondamentale de la destructivité et de la pathologie sociale polymorphe. Il y a bien sûr de l'utopie dans mes propositions. L'ordre établi est si lourdement *désordre installé* que rester hors utopie reviendrait à se demander simplement ce qu'il faut changer pour que tout reste comme avant. Conscient que mes propositions concernent plus après-demain que demain, l'ouvrage évoque aussi des mesures transitoires et quelques observations sur les obstacles majeurs qui ont jusqu'à présent empêché toute prévention décisive.

Les autres volumes

- *Délinquance et système carcéral*
- *Une démocratie pour Rastignac*
- *Contribution à une formation de l'esprit critique*
- *L'invention du complexe d'Œdipe*

- *La fabrication des tortionnaires*

- *Le doxodrame - miroir de groupe et outil d'évolution*

Inutile de chercher déjà dans des dictionnaires, puisque je n'ai créé le terme *doxodrame* qu'en 1990, pour nommer un dispositif¹ inspiré des travaux de Moreno sur la sociométrie et de Festinger sur la dissonance cognitive...

Les notes en bas de page

Dans beaucoup de livres, les notes sont renvoyées en fin de volume, ce qui complique énormément la tâche du lecteur. Le système peut avoir quelque légitimité lorsqu'il s'agit simplement de préciser les références des citations.

Même dans ce cas pourtant, il ne me semble pas sain car il renvoie à l'hypothèse implicite d'un lecteur qui n'irait chercher les références qu'exceptionnellement.

Mes notes comportent quelques références, mais sont le plus souvent l'équivalent d'une parenthèse, avec l'avantage de ne pas couper la pensée principale et la liberté pour le lecteur de s'y reporter immédiatement, plus tard ou de s'en désintéresser.

¹ Expérimenté avec des groupes d'étudiants à l'I.U.T. de Reims (1975-78), des personnels de direction des établis. du second degré en formation à Amiens (1992), des professeurs d'histoire travaillant sur l'enseignement de la Shoah (2001), etc.

Ce qui m'a conduit à réfléchir sur la violence

J'ai de la difficulté à préciser quand j'ai commencé à réfléchir sur tout ceci: Est-ce à 15 ans lorsque j'ai commencé à entrevoir ce qu'avaient pu être les derniers jours de mon père dans le camp d'Auschwitz ? A 7 ans quand les bouderies de ma mère alternant avec les câlins, m'obligeaient à m'interroger longuement¹ ? A la quarantaine, quand au décours de ma propre thérapie, j'ai commencé à mesurer les *violances* que j'avais subies et celles que j'avais imposées à mon tour, comme parent et comme enseignant ? A 45 ans quand je suis devenu moi-même praticien de l'analyse émotionnelle ? Est-ce à 50 ans lorsque j'ai commencé à faire des conférences et des formations sur la violence et l'agressivité ?

La motivation s'est installée très tôt, mais l'outillage est venu beaucoup plus tard, et plus tard encore la conscience que j'étais capable, en grimpant sur les épaules des chercheurs qui m'ont précédé, de trouver des idées vraiment nouvelles, importantes et utiles.

Mon ambition : Entrouvrir des portes

Si, comme l'a écrit un philosophe, "*la science n'est qu'une description et une classification*", ce livre relève pour une part, d'une démarche scientifique. Pourtant, que l'on ne cherche pas dans mes livres la rigueur et l'exhaustivité d'un traité. Fruits de la passion autant que de la réflexion, ne récusant

¹ Cf. *Le drame de l'enfant doué* d'Alice Miller

pas l'humour quand il se présente, ils sont *ma* provisoire vérité, des *essais* à l'intersection des perspectives ouvertes par les travaux d'Alice Miller, ceux de Morton Schatzman et ceux de Stanley Milgram¹. Mon ambition dans ce premier volume, est d'entrouvrir des portes² inconnues jusqu'ici du plus grand nombre. J'espère avoir montré le lien qui unit le meurtre et le suicide à l'accumulation de petites violences considérées habituellement comme nécessaires, légitimes, vertueuses ou simplement regrettables.

Des influences qui ont compté

Dans l'élaboration de ma pensée, d'autres auteurs ont compté comme Pierre Bourdieu, Jean-Claude Passeron, Moreno, Festinger, Marx, Michel Foucault, Georges Lapassade, mais aussi Carl Rogers, Eric Berne, Perls, Ronald Laing et, dans un univers plus littéraire, Diderot, Voltaire, Valéry, Anatole France³... J'ai trouvé chez tous ces auteurs que j'ai admirés, de quoi fabriquer mon propre miel, et je me félicite de n'être devenu le disciple de personne, dans la mesure où la fidélité du disciple envers le maître pousse plutôt vers le dogmatisme et la reproduction que vers la créativité et l'ouverture sur d'autres pensées..

Comme beaucoup de mes contemporains, j'ai traversé d'abord le christianisme (quand j'étais catholique et quand

¹ On trouvera les titres de leurs ouvrages en fin de volume

² Faire l'inventaire ensuite, n'est pas mon objectif, et ma terreur serait d'avoir – en passant – enfoncé des portes déjà largement ouvertes.

³ Le France de *L'île des pingouins*, de *L'anneau d'améthyste*, etc.

j'étais petit, comme aurait dit le vieil Hugo), puis le marxisme et le freudisme. Au premier je dois un intérêt solide pour les acrobaties théologiques et une formidable allergie au répétitif. Le second, m'a ouvert les yeux sur certaines réalités comme la lutte des classes et la nature de l'Etat, mais j'ai mis du temps à découvrir que l'ennemi mortel du Mal n'est pas nécessairement le Bien¹. Du troisième, je conserve des concepts précieux et solides comme *refoulement*, *transfert*, *projection*, *identification*... qui m'ont beaucoup servi et pas seulement dans mon activité de psychothérapeute...

L'indépendance n'interdit pas la gratitude

Et je voudrais exprimer ici ma reconnaissance

- A Françoise Héritier, à Edmond Marc et à Jean-Claude Passeron qui prirent, pour me lire et me conseiller, un temps que je savais précieux...

- A tous les amis proches et lointains qui se sont intéressés à mes textes et les ont enrichis de leurs critiques et de leurs suggestions.

Je pense en particulier à Alain de Maubeuge, Annie de l'Erap, Annie de Clignancourt, Bernadette et Philippe de Digne, Brigitte de Montpellier, Catherine de Château-Thierry, Christine de Saint-Omer, Claudie de Cachan, Diane de Paris, David et Françoise de Compiègne, Gabrielle de Vendée, Ghislaine du Mans, Jacqueline du Noyonnais, Jacques de Toulouse, Jean-Michel de Dijon, Jean et Jeanne de Nogent, Jean-Yves de Saint-Amand, Michelle de Normandie, Marie-Paule de Paris, Milly de Marseille, Muriel et

¹ Les discours de Bush et de Ben Laden après le 11 septembre nous en fournissent une nouvelle démonstration.

Philippe de Brunoy, Nicole de Brest, Suzanne de Saint-Maurice, Sylvie d'Amiens...

Plaidoyer en faveur de la dissonance

Si j'en crois beaucoup des non-spécialistes qui m'ont fait l'honneur de me lire, mon approche provoque souvent quelque inconfort et même quelque irritation. Mais elles me disent aussi que je pose des mots sur ce qu'elles discernaient confusément sans pouvoir l'expliquer.

Faut-il le rappeler ? Posséder le mot, c'est une première condition à la réflexion et à l'élaboration de ce qui fut vécu...

Si vous vous sentez en désaccord avec telle ou telle de mes pages, cette dissonance elle-même peut devenir une richesse si votre réflexion est stimulée par le désir de réfuter ou d'ajouter une nuance, une limite à ce qui serait une affirmation trop hâtive de ma part. Je souhaite évidemment qu'elle ne vous conduise pas à fermer mon livre définitivement. J'accueillerai avec gratitude l'expression de vos désaccords, de vos réticences, de vos objections, mais aussi vos zones d'accord, vos témoignages et vos suggestions concernant ce volume et les suivants.

Norbert Wiener, le père de la cybernétique, disait : "*Je ne sais vraiment ce que j'ai dit que lorsque j'ai entendu la réponse.*" Publier, c'est, pour moi, amorcer un dialogue dans lequel vos *réponses*¹ - à leur tour - me fourniront les

¹ Le lecteur trouvera à la fin de ce volume, un feuillet contenant les informations nécessaires.

dissonances dont j'ai besoin pour ne pas me figer dans mes propres certitudes et pour avancer sur mon propre chemin.

Agressivité nécessaire ou destructrice ?

Agressivités

Etymologiquement, le mot évoque l'idée de faire mouvement vers l'autre, mais on peut aller vers l'autre, mains ouvertes, pour lui offrir l'amitié ou au contraire poings fermés pour le frapper. Définitivement compromis par sa proximité avec *agression*, le mot reste accroché à sa valence négative, et *l'agressivité*, dans le grand public, garde une mauvaise image. Souvent associée à violence, elle inspire le rejet et fut longtemps présentée comme une coupable tendance propre à l'espèce humaine. Mais dans un monde où l'écoulement des marchandises et la lutte pour la vie (*struggle for life*) apparaissent à beaucoup comme les conditions mêmes de la survie, l'agressivité est volontiers présentée comme une bonne chose¹. On cherchera des vendeurs et des sportifs agressifs et le but n'est plus d'être le meilleur, mais d'écraser les autres, de les éliminer, la qualité n'étant plus qu'un atout possible, un simple moyen...

¹ Cf. par exemple Anthony Storr, *L'agressivité nécessaire* (Laffont, 1969). Si l'on prend *nécessaire* comme un déterminant et non comme un jugement de valeur qui concernerait toute forme d'agressivité, l'expression *agressivité nécessaire* est un bon synonyme pour parler de la combativité.

On peut considérer l'agressivité comme une énergie stockable de l'organisme. Elle se constitue, dès le début de la vie, et ne cesse de s'enrichir à partir de toutes les expériences vécues, minute après minute : douceur, amour, parole apaisante, valorisation, patience, mais aussi terreurs, souffrances, frustrations, contrariétés y compris les plus légères (celles que nous, les adultes, jugeons légères), à partir des identifications cohérentes ou antagonistes qui forgeront une personnalité... Il est impossible de dire s'il s'agit d'énergie positive ou négative sans connaître l'histoire des premières années, et par exemple, la nature des frustrations. Le malentendu commence lorsqu'on remplace la recherche et réflexion concrètes par des stéréotypes pervers comme "*La frustration est structurante*". Comme si frustrer un besoin essentiel du bébé était structurant¹ de la même façon que lui refuser un bonbon. Comme si tout ce qui est structurant, était nécessairement positif...

Cette énergie ne peut pas être perçue directement, mais elle se révèle très tôt à partir des divers signes qui l'extériorisent : cris, verbalisations, mouvements et expression corporelle, etc.

Je propose de distinguer trois types d'agressivité, très différents par leur projet : la destructivité, la combativité et l'agressivité courante.

¹ Pour un approfondissement de cette question essentielle des besoins et des frustrations, on peut lire [Genèse de la destructivité et de la combativité](#)

La destructivité

La destructivité est le besoin de détruire l'autre et/ou soi-même. Elle n'est pas universelle, en d'autres termes, on rencontre des êtres humains qui en sont totalement dépourvus, mais ils restent des exceptions. Elle est quantifiable au moins sommairement, et ce n'est donc pas un autre nom pour parler de la *pulsion de mort* imaginée par Freud. Généralement, elle s'installe très tôt dans l'enfance à partir des frustrations destructrices, des exigences persécutrices, des coups et des autres violences subies. Les éducateurs ont cru longtemps que l'enfant oubliait les coups reçus et la non prise en compte de ses besoins essentiels durant les deux premières années. On sait aujourd'hui qu'il n'y a pas oublié, mais refoulement des représentations (ce qui est de l'ordre de la description et du récit) et répression partielle ou totale des émotions (peur, chagrin, souffrance, colère...) Mais refoulement et répression ne signifient pas effacement. Le vécu pénible non déchargé est *mis en réserve* dans des emplacements différents de la mémoire. En fonction de l'intensité et de la durée de l'événement pénible, des quantités variables d'énergie destructrice vont être stockées jour après jour, tandis que la socialisation installe un *faux soi* dont la société se contentera. Mais il faudra bien que cette énergie négative finisse par s'écouler, révélant la minceur du vernis installé par la famille, la religion et l'école.

Quand une femme ou un enfant meurt sous les coups, le voisinage bien souvent s'étonne. "*Un homme si gentil ! Si serviable !..*" L'avocat plaidera l'enfance massacrée du

meurtrier et personne ne sera surpris par l'argument. Même sans avoir lu Alice Miller, chacun entrevoit, au moins intuitivement, que des expériences émotionnelles répétées vont façonner une personnalité, et ce d'autant plus profondément que les blessures furent plus précoces. C'est aussi la conviction des brutes quand ils affirment, en saisissant la ceinture : "*Je vais te dresser !*"

Mais lorsqu'une guerre, une expédition coloniale, le service d'un Etat totalitaire ont fourni à des milliers d'hommes, l'occasion de jeter enfin le masque du *faux soi* et de libérer, avec la caution des ordres reçus et de la solidarité groupale, toute une férocité longtemps ravalée, on préfère ne pas s'interroger sur l'enfance de ces tueurs. Le lien (non automatique) entre violences subies et violence agie, qui allait de soi pour un individu, est oublié quand on passe au collectif. Le nombre imposerait une remise en cause radicale de l'éducation, non d'une famille mais d'une société, et au-delà, d'une civilisation. Dans les milieux bien pensants, on affirmera bien haut que ce sont des *hommes ordinaires*¹, de bons pères de famille comme vous et

¹ Sur ce concept douteux, on peut lire sur ce site : [*N'importe qui peut-il devenir tortionnaire ?*](#)
Cf. aussi Christopher R. BROWNING, *Des hommes ordinaires. Le 101e bataillon de réserve de la police allemande et la solution finale en Pologne*, traduit de l'anglais par Elie Barnavi, préface de Pierre Vidal-Naquet,

moi, même pas nazis. C'est *la situation* qu'il conviendrait d'accuser. La conviction qui reste le fondement de cette éducation, connaît depuis toujours un immense succès car elle a la force irrésistible d'une évidence : la nature de l'homme serait mauvaise¹.

Et, bien entendu, pour illustrer cette conviction, la réalité présente et passée nous offre en abondance, des exemples accablants, bien suffisants pour tous ceux qui confondent *illustrer* et *démontrer*². Pour trouver dans le passé une pseudo évidence aussi puissante, il faut revenir à la croyance générale d'une Terre plate, au centre du système solaire (si l'on en croit la Bible, Josué et Dieu lui-même avaient partagé cette illusion).

Si la nature de l'homme est mauvaise³, la corriger est un devoir impérieux qui s'impose à tous les parents. Et pour corriger un enfant, rien ne vaut une bonne correction. Si elle n'est pas efficace, il suffirait de frapper plus fort ou

Paris, Les Belles Lettres, Collection
Histoire, 1994,284

¹ La *pulsion de mort* et la fable de l'enfant *pervers polymorphe*, inventées par Freud, n'y contredisent pas.

² Les thèses de René Girard auraient eu beaucoup moins de succès sans cette confusion.

³ Comment les religions chrétiennes, par exemple, peuvent-elles concilier leur pessimisme sur l'humaine nature avec la conviction que l'homme fut créé par un Dieu auquel on attribue bonté infinie et toute puissance. Le péché originel ? On peut lire sur ce sujet [Contribution de la religion à l'installation de la soumission](#)

plus souvent. La Bible - traduite en plusieurs centaines de langues et tirée à plus de 2 milliards d'exemplaires pour la seule période 1815-1992 – nous le dit avec insistance dans plusieurs de ses Livres :

"Qui épargne la baguette bair son fils, qui l'aime prodigue la correction"

"Ne ménagez pas la correction à l'enfant, vous sauvez son âme de l'enfer"

(Proverbes, 13, 24 et 23, 13)¹

C'est l'*Ecclésiastique (Siracide)* chapitre 30 qui offre les formules les plus claires :

.1 - Qui aime son fils lui prodigue le fouet, plus tard ce fils sera sa consolation.

12 - Fais-lui courber l'échine pendant sa jeunesse, meurtris-lui les côtes tant qu'il est enfant, de crainte que, révolté, il ne te désobéisse et que tu n'en éprouves de la peine.

Les versets 9 ("*Cajole ton enfant, il te terrorisera, joue avec lui, il te fera pleurer.*") et 10 ("*Ne ris pas avec lui, si tu ne veux pas pleurer avec lui, tu finirais par grincer des dents.*") sont beaucoup moins cités. C'est dommage, car ils sont les compléments cohérents des précédents dans un dressage strict.

Il n'est pas surprenant qu'un tel traitement installe le besoin plus ou moins impérieux de se venger. Et puisqu'il est entendu que le fouet est preuve d'amour, puisque le parent frappeur n'agit que pour son bien, l'enfant devra trouver d'autres victimes. Ce besoin entre en composition

avec d'autres éléments : besoins d'être aimé, reconnu, intégré, peurs, culpabilité... mais aussi pressions sociales, décisions d'Etat... A partir des identifications, des transferts et projections, à partir des circonstances, les cibles seront choisies (cet enfant qui me ressemble, les femmes blondes à nattes, les Juifs, ou bien les Arabes, les Africains, les homosexuels, ceux qui refusent de manger du porc, ou ceux qui en mangent...).

L'influence décisive de l'environnement apparaît dans d'autres espèces animales

"Dans une population de rats, 15% environ sont spontanément tueurs de souris. [..]. En faisant varier l'environnement pendant leur enfance, par exemple en les privant de nourriture, puis en les mettant en compétition, on peut obtenir 50 à 60% de rats tueurs. A l'inverse, élevés dès la naissance avec des souris dans un milieu tranquillisant, la proportion de rats tueurs devient nulle."
Pierre Karli, professeur de neurophysiologie à Strasbourg¹.

Il serait intéressant d'évaluer pour chaque société à un moment donné, un indice global moyen de destructivité qui se fonderait sur quelques critères comme le nombre total des suicides, des exécutions et des meurtres privés pour 100 000 habitants, le nombre des lynchages, des enfants morts sous les coups de leurs parents, la liste des crimes et délits susceptibles de conduire à la peine capitale. Cet indice pourrait être rapproché de la liste des châ-

¹ P. Karli, *L'homme agressif* (Odile Jacob, 1987)

timents corporels considérés comme admissibles¹ 30 ans avant. Un survol rapide de l'histoire française montre une société d'Ancien Régime dans laquelle les enfants non désirés sont de loin les plus nombreux et dans laquelle, même les enfants désirés, même les jeunes princes sont fouettés et humiliés, conformément aux prescriptions bibliques. Dans cette société où le catholicisme était religion d'Etat, la torture, le bûcher, le supplice de la roue faisaient partie de l'appareil de la justice officielle.

Le développement de l'instruction, l'émancipation des femmes, l'affaiblissement des croyances et la diffusion des méthodes contraceptives ont eu pour effet la baisse progressive du nombre des enfants non désirés et de ces familles nombreuses dans lesquelles le souci d'ordre poussait les parents vers des pratiques plus autoritaires. En 2013, sur Radio Notre-Dame et Fréquence Protestante (100.7), catholiques et protestants dialoguent et se partagent paisiblement les temps d'antenne chaque semaine. La divergence des dogmes est pourtant la même qu'au XVIIIème siècle au cours duquel cette divergence avait encore fourni le prétexte à une persécution très dure². Et pour trouver des homosexuels brûlés à Paris, il faut remonter à 1750. Aujourd'hui, les évêques les plus hostiles se contentent de leur refuser le PACS ("*une loi inutile et*

¹ Il s'agit en somme de ce que Olivier Maurel nomme les *violences éducatives ordinaires*, c'est-à-dire les maltraitances non encore reconnues comme telles par l'opinion dans ce pays-là.

² Participer à une assemblée interdite sous Louis XV, pouvait encore se payer de trente ans de galère pour les hommes et de la prison à vie pour les femmes.

dangereuse"), puis le droit de se marier civilement et d'avoir des enfants.

Cette férocité, massive de la France chrétienne du XVIème siècle, nous la voyons à l'œuvre aujourd'hui dans d'autres sociétés. Pour comprendre ce qui est à la racine des massacres inter-religieux, il est plus pertinent de s'intéresser à la petite enfance des massacreurs et aux méthodes d'enseignement du dogme qu'au contenu du dogme lui-même.

La destructivité n'est pas le destin automatique des enfants maltraités. Alice Miller a montré que s'il se trouve un témoin bienveillant, ils grandiront avec la connaissance que le choix n'est pas nécessairement d'écraser ou d'être écrasé. Plus tard, L'école, parfois, offre à l'enfant un contre-modèle positif fort. Mais l'auto destructivité risque de peser bien plus lourdement dans la vie de ces "privilegiés" s'ils font le choix de ne jamais détruire d'autres vies, même sur ordre.

Pourtant le choix n'est pas nécessairement entre détruire l'autre et se détruire. Il existe différents modes de décharge non destructeurs. Pour une première exploration de ces questions, on peut lire sur ce site : [Gestion de la destructivité](#).

La combativité

C'est l'énergie mobilisable pour se défendre (socialement, psychologiquement ou physiquement), pour faire des projets et réussir, c'est l'agressivité nécessaire pour s'engager dans les divers types de compétition (amou-

reuse, universitaire, professionnelle, ludique). La combativité, c'est le vouloir-vivre et le vouloir-réussir, au besoin en se servant de l'autre...

L'assertivité

L'assertivité constitue une modalité particulière de la combativité : C'est la capacité à s'affirmer, à faire des demandes, à exprimer ses sentiments, à soutenir un point de vue même minoritaire, à protester face à l'injustice, à défendre calmement mais fermement son droit, à prendre des initiatives dans la relation, à dire non quand il le faut (notamment face aux tentatives de confiscation évoquées plus loin), etc.

L'assertivité a ses degrés :

Comparons les démarches suivantes : demander la salière à son voisin de table, demander le passage pour se rapprocher de la porte dans un train, exprimer le désir de revoir l'autre, faire le numéro de téléphone de quelqu'un qui nous intimide, affirmer son point de vue devant une salle massivement hostile... On voit bien que pour un individu donné, l'énergie nécessaire pour vaincre l'inhibition sera plus ou moins importante selon l'action à engager, l'interlocuteur, l'importance de l'enjeu, etc.

Combativité et destructivité

Certains ont pensé que les humains pouvaient être répartis selon un gradient d'agressivité :

Il y aurait un degré 0 : absence totale d'agressivité ;
une zone d'agressivité insuffisante (les mous) ;

une zone où elle serait à un niveau satisfaisant (les battants) ;

une zone où elle serait trop forte (les agressifs)

Une telle perspective ne tient aucun compte des phénomènes d'inhibition qui peuvent masquer durablement (y compris pour le sujet lui-même) l'envie très grande d'écraser les autres. En fait, une intense destructivité peut se trouver associée chez une personne, à l'absence totale de combativité et d'assertivité.

LISA est incapable d'exprimer un désaccord ou de protester quand on lui prend ses affaires. Elle vit que si elle ouvre la bouche dans ces sortes de circonstances, ce qui sortira d'elle sera tellement volcanique que l'entourage sera anéanti et qu'elle-même en sera brûlée. Exploder ou s'écraser, voilà le seul choix à ses yeux. Ce qu'elle sent en elle, est si fort qu'elle s'angoisse à l'idée qu'elle pourrait un jour ne pas contrôler une pulsion de meurtre.

Entre la destructivité et la combativité, il existe, non une simple variation quantitative, mais une différence de nature liée à des processus parallèles¹ mettant en jeu des types différents de frustration.

Beaucoup de gens perçoivent malaisément la frontière entre l'agressivité nécessaire et la violence mineure.

Certaines pratiques professionnelles de démarchage à domicile (le pied dans la porte par exemple) ou d'accostage dans la rue relèvent plus de la violence que de la combativité. A partir de l'éducation reçue, combien sont capables de résister à l'insistance menaçante, pleurnicheuse ou bavarde...

¹ Ces processus parallèles seront étudiés dans le second volume.

L'agressivité courante

Entre combativité et destructivité, on peut repérer une zone intermédiaire, l'agressivité courante qui ne vise ni à la destruction de l'autre, ni à l'affirmation de soi. Elle se manifeste dans le quotidien par des impatiences, des agacements, des bouderies, des colères épidermiques, des mouvements d'humeur qui vont s'exprimer de façon directe (*Mais fais donc attention !*) ou de façon oblique dans des formules comme *Où as-tu acheté ce pain ?* ou bien : *Tu sais ce qu'elle a encore fait, ta fille ?*

La défensivité

Moi je m'en fiche ! C'est pour toi que tu travailles !

Tu sais ce que je t'en dis, c'est pour ton bien !

Regarde ce que tu me fais faire !

C'est à cause de toi si on en est là !

Tu ne peux pas faire attention !

Qu'est-ce qu'on va penser de nous !

Personne ne pourra rien nous reprocher

Que voulez-vous, on ne peut pas tout savoir !

Mais je n'ai pas quatre bras !

Que voulez-vous, on ne peut pas être partout !

Mais c'est de ta faute aussi !

Si tu m'avais écouté au lieu de n'en faire qu'à ta tête...

Si tu avais... (mis ton manteau, regardé avant de traverser la rue, etc.), ça ne serait pas arrivé !

Tant pis pour eux ! Ils n'ont que ce qu'ils méritent !

Je n'ai pas de leçon à recevoir de vous !

Je suis désolé (d'avoir à vous contredire), etc.

Une modalité complexe de l'agressivité courante

La défensivité est très souvent besoin de se justifier, de se disculper face à un reproche effectif ou seulement anticipé. On peut être défensif légèrement ou lourdement, occasionnellement ou de manière permanente. Il est assurément difficile de ne l'être jamais. La communication s'appauvrit avec ceux qui le sont fréquemment. Quand la défensivité est de tous les instants, on peut parler de compulsion défensive. Elle est souvent liée à une projection sur l'interlocuteur, d'un gendarme intérieur très répressif. En d'autres termes, j'attribue à l'autre les reproches que je me fais (projection), les reproches de mon parent intérieur... Elle peut aussi manifester la peur d'être emmené là où l'on ne veut pas aller (Il y a des choses que je ne veux/que je ne peux pas entendre). Elle est parfois l'aveu involontaire par dénégation, d'une émotion non assumée :

Je m'en fous que tu ne m'aimes pas ! De toutes façons, il ne me fait pas peur ! Vous savez, je ne vous juge pas ! Etc.

La défensivité accompagne l'insécurité. Elle est souvent liée à l'injonction "*Sois parfait*" et à son frère siamois "*Tu n'y arriveras jamais*" qui forment un couple particulièrement persécuteur. La justification est l'intervention défensive par excellence. Il peut même arriver que l'on se justifie de s'être justifié. Fréquemment ce qui est considéré par l'émetteur comme *explication* nécessaire est entendu

par le récepteur comme *justification*. La hâte que l'on met à fournir à son interlocuteur "l'explication" peut fonctionner comme une discrète sonnette d'alarme... A partir du principe selon lequel la meilleure défense, c'est l'attaque, il est fréquent que des personnes très défensives choisissent d'accuser et de reprocher de manière en quelque sorte préventive. Pendant que l'autre s'empêtrera dans ses justifications, il n'aura plus l'initiative et sera donc momentanément inoffensif. Bien entendu, c'est surtout cet effort de culpabilisation qui relève de l'agressivité courante. Mais toute démarche de culpabilisation de l'autre ne relève pas de la simple défensivité. Lorsqu'elle devient systématique à l'encontre d'une personne déterminée, elle relève plutôt de la destructivité, et éventuellement de l'effort pour rendre l'autre fou.

Confrontation et défensivité

Dans la confrontation, l'accent est mis sur une contradiction entre un principe affirmé et un comportement, entre position actuelle et position antérieure, etc.

"Tu dis que... mais cela ne t'empêche pas de..." ; "Hier, tu ne disais pas ça" ; "Tu te contredis..." "Il faut savoir ce que tu veux ! Un jour tu dis blanc et le lendemain, tu dis noir !" "Tu avais promis pourtant..."

L'objectif conscient n'est pas nécessairement d'humilier et de prendre pouvoir sur l'autre, mais les formulations sont souvent dévalorisantes. Le confrontant se place en position haute, met le nez de son interlocuteur dans ses contradictions et le somme d'en sortir au plus tôt. Une telle attitude - très parentale - peut apporter quelque grati-

fication de pouvoir au *confrontant*, mais elle pousse le *confronté* dans des réactions défensives peu propices au changement. S'il ne baisse pas la tête, il va se sentir obligé de justifier ce que l'autre a pointé comme une incohérence. Cependant en situation hiérarchique, ou s'il existe un contrat de confrontation clair, si les rapprochements énoncés ne comportent aucune dévalorisation...

Défensivité et psychothérapie

Devant un tribunal, dans un exposé historique ou journalistique, l'objectivité, l'impartialité, le souci des nuances, la prise en compte des incertitudes sont des caractéristiques désirables. Elles seront au contraire une entrave à certains moments dans une séance de psychothérapie, des moments où il est essentiel que la personne se sente le droit d'être totalement partielle, injuste, injurieuse, excessive, voire extravagante. Bien souvent, elle éprouvera elle-même le besoin de corriger son propre discours dans un autre temps de la séance ou à la séance suivante. Si le transfert est bien installé, il n'y a aucune raison pour que le thérapeute soit à tout coup épargné. Et s'il ne supporte pas que les parents du thérapisant ou lui-même soient mis en cause injustement, sans réagir défensivement, il vaudrait mieux qu'il s'oriente vers une autre profession car sa défensivité fait obstacle lourdement à la parole libre qu'il est censé faciliter, et par conséquent elle entrave gravement l'évolution positive de son client.

"Mais votre petit frère n'y est pour rien" est un argument plausible dans un prétoire. Dans le cabinet d'un thérapeute, c'est une faute professionnelle, ou seulement une gaffe s'il s'en excuse immédiatement. Si la cliente doit comprendre que le théra-

peute est en train de s'identifier au petit frère, il vaut mieux qu'elle se cherche une oreille moins défensive pour mettre à plat les éléments qui sont intervenus jadis dans sa structuration.

Défensivité et formation

Moins essentielle dans la formation que dans la psychothérapie, l'évolution des personnes (et du groupe) peut se trouver entravée par la défensivité des uns et des autres.

Il est courant que le formateur à la suite d'un travail, invite le groupe à formuler des ressentis, des interrogations. Si une critique est exprimée, le formateur est parfois tenté de démontrer très vite qu'elle n'est pas fondée¹. Que la démonstration soit juste ne signifie pas qu'elle est opportune dans la mesure où elle pousse le groupe vers le silence.

Puissance de la non-défensivité

Beaucoup de ceux qui connaissent l'existence de Carl Rogers, le voient comme le père de la non-directivité, de la psychothérapie centrée sur la personne, comme le maître² de la reformulation empathique. Pour moi, c'est avant tout celui qui m'a fait prendre conscience de la richesse et de la puissance de la non-défensivité. Utile au thérapeute comme au formateur, elle est aussi un formidable outil dans la relation avec les proches, les êtres qu'on aime. Face à un reproche – justifié ou non – si je parviens à éviter la justification et la contre-attaque, l'agacement et la

¹ ou - pis encore - de dévaloriser celui qui a osé

² Il n'aurait sans doute pas aimé le terme de *maître*...

culpabilité disproportionnée, je vais pouvoir m'intéresser à ce que ressent l'autre (l'autre que j'aime, l'autre avec qui j'ai envie de partager pour toute la vie¹ ou du moins pour quelque temps). Si le reproche n'a pas entamé ma sérénité, si j'ai réussi – et ce n'est pas facile, surtout les premières fois – à l'accueillir comme l'expression de son ressenti ici et maintenant, si l'autre sent que, bien loin de vouloir censurer, je l'encourage à aller au bout de sa pensée, à vider son sac, je vais découvrir, dans bien des cas, la souffrance du petit enfant derrière le reproche parental.

A- Tu as encore oublié d'éteindre en partant !

B- Tu trouves que ça m'arrive souvent...

A- Non ! Mais quand ce n'est pas ça, c'est autre chose.

Hier, c'était le pain que tu avais oublié!

La semaine dernière, c'est le tiers provisionnel que tu as payé en retard ! Résultat : 10 % en plus !

B- J'ai l'impression que tu as de la difficulté à supporter ma façon de fonctionner...

A- Oh ! C'est plus que de la difficulté ! J'en ai ras le bol tout simplement ! Il faut toujours que ce soit moi qui pense à tout ! Et j'ai l'impression que tu ne t'en aperçois même pas !

Je vais découvrir aussi que si j'ai reconnu à l'autre le droit d'exprimer jusqu'au bout des sentiments négatifs,

¹ Bien entendu si au contraire, c'est l'ennemi, le persécuteur dont je rêve d'être séparé au plus vite et à jamais, le problème va se poser différemment.

l'expression de sentiments positifs devient ou redevient possible pour lui (elle).

"Tout à l'heure, je t'ai dit que je détestais, que j'avais envie de te faire mal. Maintenant, je ne sens plus rien de semblable, mais au contraire beaucoup de chaleur."

Dire les choses qu'on a sur cœur, permet souvent de les dégonfler, de découvrir ce qui se cachait derrière. Encore faut-il que l'autre accepte de m'écouter sans vouloir immédiatement me démontrer que j'ai tort, que je ne sais ce que je veux, que je ferais mieux d'observer la poutre qui est dans mon œil...

Quand on parvient à cohabiter en se ménageant des îlots de non défensivité, la relation devient véritablement créatrice et épanouissante.¹

¹ Si vous avez envie de me faire part de votre expérience, j'en serai très heureux.

Les agressions

Une nouvelle typologie

Quand on parle de LA VIOLENCE₂, c'est en général pour évoquer l'ensemble des violences concrètes constatées dans la réalité sociale totale et le problème global que cela constitue. Il est classique de différencier les violences en

- légales et illégales.
- physiques et symboliques
- ouvertes et masquées
- privées (individuelles et collectives) et institutionnelles...

Sans contester l'intérêt de ces distinctions, elles me semblent moins fondamentales que celle que je propose dans ce livre, entre *agression* et *violence*. Ce chapitre et le suivant tenteront de dire des choses nouvelles sur une réalité en principe déjà familière : *les agressions*. Puis, j'en viendrai enfin au thème essentiel de ce volume : *les violences*.

Agressivité et agression

Bien des malentendus théoriques sont nés de la confusion entre l'agressivité (énergie) et l'agression qui est l'une

des actions par lesquelles cette énergie peut se décharger immédiatement ou de nombreuses années après¹.

Le but ou l'effet

Une agression, c'est un acte qui a pour *but* (conscient ou non) de froisser, égratigner, blesser ou détruire (une personne ou ce qui lui appartient, une famille, un peuple entier...).

Accessoirement, une agression, c'est un acte qui a pour *effet* de froisser, égratigner, blesser ou détruire. C'est le cas lorsqu'on n'a pu s'empêcher d'exprimer fortement son agacement devant une personne qui n'est pas concernée². De même, l'automobiliste écrasant un piéton, le piéton marchant sur le pied d'un autre piéton n'ont pas le plus souvent d'intention hostile, au moins consciemment.

Il y a parfois des discussions très âpres entre la victime et l'auteur d'un accident domestique (*Tu l'as fait exprès !*), un accident qui dans une famille va fonctionner souvent comme un impitoyable révélateur, ce que d'autres appelleront un analyseur³

La loi prend en compte cette différence quand elle distingue l'homicide volontaire de l'homicide par imprudence. Plus récemment, les associations de victimes ont

¹ La vengeance, on le sait, est un plat qui se mange froid. Ce qu'on sait moins, c'est que la plupart du temps, les gens ignorent qu'ils sont en train de se venger.

² Sur l'agression-éclaboussure, voir p. 25

³ En sociologie on appelle "analyseur", l'événement qui permet d'éclairer dans une institution, le sous-jacent, l'implicite, le non-dit...

imposé un délit intermédiaire, la *mise en danger délibérée de la vie d'autrui*¹...

Dans bien des cas, le chauffard n'a pas le projet de tuer, mais simplement une formidable indifférence aux morts et aux mutilations que son besoin exaspéré de vitesse pourrait provoquer. Pour lui, momentanément, l'autre n'est plus un être humain, mais seulement un obstacle possible sur sa route. Quand un tel comportement cesse d'être l'exception pour devenir courant, il faut s'interroger sur le système éducatif lui-même...

Les agressions symboliques

Les agressions symboliques sont des actions qui ont pour but (conscient ou non) d'égratigner, blesser ou tuer dans la sphère du symbolique. Beaucoup apprennent très tôt qu'on peut humilier par un mot, un haussement d'épaules, un "bras d'honneur", une certaine façon de prononcer un nom, de toiser, ou à l'inverse de nier ostensiblement quelqu'un, etc. L'agression symbolique² peut être directe (geste insultant, surnom injurieux, observation clairement dévalorisante) ou indirecte, par exemple au moyen de la diffusion de rumeurs calomnieuses.

Il peut s'avérer nécessaire de distinguer l'agression émise de l'agression reçue. Dans bien des cas, surtout jus-

¹ que dans ma typologie, je placerai dans les violences plutôt que dans les agressions.

² Remarquons par ces exemples que le verbal appartient au symbolique mais que le symbolique ne se limite pas au verbal.

tement quand on est dans le symbolique, le récepteur va ressentir comme agression ce que l'émetteur considère comme message inoffensif ou bienveillant ("*Ce que j'en disais, c'était pour ton bien*") ou comme ne visant pas le récepteur (*Je suis agacé, mais ce n'est pas contre toi !*). C'est ce qui se produit dans l'agression-éclaboussure.

Mémoire et perception de l'agressé

Notre mémoire émotionnelle enregistre et classe automatiquement les événements émouvants dans des *registres* intérieurs : Ceux qui ont blessé, ceux qui ont produit du plaisir, ceux qui ont installé la peur... Une agression nouvelle réveille le souvenir des agressions précédentes classées (subjectivement) comme semblables et venant du même agresseur.

C'est comme hier quand tu...

La perception et la mémoire sont bien meilleures chez l'agressé que chez l'agresseur. Bien souvent l'agression symbolique¹ n'est pas perçue comme agression par l'émetteur. L'ironiste notamment se voit comme quelqu'un qui

¹ C'est surtout vrai pour les agressions les plus légères, celles qui se trouvent à la limite du perceptible et que j'appelle micro-agressions (voir page 44). La difficulté à percevoir la violence exercée ou subie à ce niveau, est bien plus grande encore !

veut seulement rire un peu. Il affirme volontiers que son discours n'est "*pas méchant*"¹ même s'il ressent souvent le besoin de vérifier que l'autre n'est "*pas fâché*"... Mais pourquoi le serait-il puisque ce n'est "*pas méchant*". Si le récepteur se défend, l'ironiste pourra en profiter pour une nouvelle dévalorisation.

*"Comment, tu es vexé ? Tu ne vois pas
que je plaisante, imbécile ?"*

Il est courant que la victime elle-même ne perçoive pas clairement une micro-agression pour diverses raisons :

-absence jusqu'à présent de concepts nuancés permettant le repérage et la conscientisation puisque le plus souvent *agression* est un terme beaucoup trop fort

-anesthésie protectrice (très tôt, l'enfant a mis en place une cuirasse pour ne pas trop souffrir²)

-prudence et ajustement pour éviter la dissonance

"Je me tais parce que si je proteste, je vais en recevoir dix fois plus. Mais puisque je n'ose protester, puisque je me l'interdis, je préserve ma cohérence interne en me persuadant qu'il ne se passe rien, que l'on n'a jamais eu l'intention de m'agresser, que d'ailleurs je n'ai rien senti..."

¹ Nous avons là un spectaculaire exemple de dénégation : la personne énonce sa propre "méchanceté" et la nie dans le même mouvement. On a déjà rencontré le même mécanisme dans des formulations comme "*Je ne t'en veux pas*" ou "*Vous savez, je ne vous juge pas !*" ou "*Tu me fais pas peur !*"

² Voir p. 163

-injonction parentale ("Ne ressens rien") explicitée depuis toujours dans des remarques récurrentes :

"Ce n'est rien ! Tu ne vas tout de même pas te fâcher pour ça ! Tu en fais des histoires pour si peu !"

Bien entendu, cette agression non perçue dans la conscience claire, est tout de même enregistrée à un niveau plus profond ; elle va générer de minuscules parcelles d'agressivité qui viendront s'agglomérer à l'agressivité déjà stockée. Les énergies consommées pour éviter l'éclat et pour ne pas sentir l'attaque, vont se cumuler et provoquer un sentiment de fatigue, de tension... Une fatigue, une tension que la personne ne saura comment s'expliquer.

Lorsque cette "simple plaisanterie" est la centième ou la millième, il arrive que la victime explose et qu'elle ressent alors un malaise bien compréhensible puisque dans sa conscience claire, elle ne s'est pas vraiment sentie attaquée.

"Pourquoi je m'énerve ainsi? Est-ce que je suis en train de devenir fou? Les autres vont me rejeter..."

En résumé, la perception de l'agression est généralement plus accessible à la conscience de la victime qu'à celle de l'agresseur. La différence est bien plus spectaculaire encore, en ce qui concerne la mémorisation. Ce qui n'a pas été perçu par l'agresseur ne peut être mémorisé dans sa conscience claire, tandis que l'agression sans riposte va occuper plus ou moins longuement la conscience de la victime, comme toute structure inachevée, et du coup s'installer solidement dans la mémoire.

"Pourquoi m'avoir dit cela ? Est-ce qu'il a voulu m'agresser ? Qu'est-ce que je lui ai fait ? J'aurais dû lui dire que... Et s'il avait raison..."

Avec une seule phrase blessante, une victime moyennement douée peut vagabonder longuement, repassant mille fois par les mêmes interrogations, surtout si l'agresseur est émotionnellement important pour elle. Tel reproche griffonné à la hâte et vite oublié par le scripteur, sera pour le lecteur blessé, gravé dans le marbre et relu chaque jour, blessant à nouveau avec la même efficacité et orientant toute une vie avec l'objectif de confirmer ou d'infirmer le reproche.

Parce qu'il n'avait pas voulu vider sa tirelire pour le cadeau que ses soeurs avaient décidé d'offrir à maman, le petit Luc - 6 ans - avait été traité de radin. Ce n'est que 30 ans après, au cours d'une séance de thérapie émotionnelle, qu'il parvint à se débarrasser de cette écharde-là, en prenant conscience de la manipulation dont il avait été l'objet, manipulation qui visait - en jouant sur la culpabilité et la peur d'un jugement négatif - à prendre pouvoir sur lui et à confisquer les quelques pièces qu'il possédait. Il découvrit du même coup l'une des raisons pour lesquelles il avait choisi une profession à faible revenu et dépensé en quelques jours sa part d'héritage.

Agression-demande

L'agression-demande combine les deux projets de blesser et de confisquer l'autre. Il y a des gens qui ne savent pas draguer autrement.

"Je t'égratigne pour que tu t'aperçoives que j'existe, pour que tu t'occupes de moi, parce que je n'arrive pas à te demander autrement ! Je t'en veux de me contraindre ainsi à faire les premiers pas..."

Agression-éclaboussure

Le *crève-oreille* inonde son entourage de colères qui ne le concernent pas :

Amandine découvrant qu'il lui manque la moitié de ses élèves partis en vacances avec un jour d'avance, déverse sur les présents sa magistrale indignation...

Roberto est un pacifiste ardent ; chaque soir, en écoutant les informations, en lisant son journal, en revenant de ses réunions, il rentre dans de vertueuses colères qu'il est prudent de ne pas contredire... Sa femme et ses enfants deviennent, à leur corps défendant, l'auditoire captif, la caisse de résonance, la cuvette dont sa bile a besoin.

Mise en boîte et vannerie

Entre gens qui coexistent durablement sans s'être choisis, on rencontre souvent une forme de sociabilité qui mélange - comme dans le pâté d'alouette - la cordialité et l'agressivité. Cela se manifeste

-physiquement par la bourrade (tantôt caresse qui se camoufle en coup et tantôt coup qui se camoufle en caresse),

-symboliquement par un amical bombardement plus ou moins continu de moqueries plus ou moins acérées dirigées vers celui (ou celle) qui semble le plus vulnérable.

Quand le groupe s'est choisi une "tête de Turc" dans la longue durée (cible permanente, tir groupé), on peut parler

de lynchage symbolique rampant, lynchage vannal qui peut, dans certains cas particulièrement lourds, s'achever par le suicide. L'expression de "mise en boîte" se trouve alors définitivement et miraculeusement justifiée. Ceux qui l'emploient ont, en quelque sorte, dès le début du processus, une admirable prescience de son aboutissement. Cette paisible férocité n'exclut pas l'entraide matérielle à l'occasion, par exemple au profit de la veuve et de l'orphelin. On n'est pas des monstres tout de même !

En y regardant de plus près, on découvrirait le Grand Vanneur et ses adjoints, puis la masse des courtisans s'esclaffant avec complaisance, parfois simplement pour cacher leur gêne, discrètement reconnaissants qu'un autre serve de cible et convaincus qu'un Grand (Vanneur) "*nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal...*" comme aurait pu le dire Beaumarchais.

Si l'on a le souci d'être complet, on notera que dans les régions où fleurit le houblon, à l'expression "mise en boîte", il conviendrait de préférer l'expression plus chaleureuse de "mise en bière".

Dans d'autres groupes, les plaisanteries s'échangent entre gens qui ont un "armement" équivalent et une combativité suffisante pour rendre coup pour coup. Ceux qui participent à de tels groupes disent volontiers qu'il y a une "*bonne ambiance*" mais chacun y vient avec son bouclier, et la gaieté y est parfois carnassière !

Le besoin de blesser les autres, partiellement amorti du fait du contrôle social, se satisfait par cette multiplicité de vannes, que l'agresseur est censé ne pas penser vraiment, qu'il dit seulement pour amuser la galerie. C'est pour rire ! C'est à partir de cette convention que le jeu de massacre peut continuer. Et même si on est ulcéré, il est

de bon ton de n'en rien laisser paraître pour montrer qu'on est beau joueur, pour ne pas être totalement exclu.

"J'ai pris la vanne à la rigolade, pour rien envenimer, et on a terminé en bons potes. à la framboise..."

(Albert Simonin, Touchez pas au grisbi, p. 201).

D'ailleurs quelle alternative ?

S'exclure ? Ce n'est pas toujours possible. Et puis sortir du cercle pour ne plus être égratigné, c'est renoncer aux services possibles que ce cercle peut fournir (auxiliaires pour un déménagement, week-ends à la campagne, partage quotidien du café...), c'est perdre la chaleur, la sécurité que peut donner le sentiment d'appartenir à un groupe. Pour certains, la vanne, si dévalorisante soit-elle sera tout de même une nourriture appréciée, recherchée même. Enfin on fait attention à lui, on parle de lui, enfin il existe pour d'autres. Celui qui meurt de soif ne peut se permettre d'être regardant sur la saveur du liquide !

Demander avec sollicitude au vanneur s'il trouve toujours autant de plaisir lorsqu'il enfonce les épingles? Lui demander si c'est le seul moyen qu'il ait trouvé pour prévenir tout le monde qu'en cas d'agression, il aura de quoi répliquer ? Mais on vous reprocherait peut-être de casser l'ambiance...

Rentrer dans ce jeu de la dévalorisation ? Rendre vanne pour vanne? Tenter de mettre les rieurs de son côté, d'humilier l'autre pour annuler sa propre humiliation ? Mais on ne s'improvise pas plus lanceur de vanne qu'on ne s'improvise lanceur de couteaux. Dans ces joutes oratoires plus ou moins permanentes, comme dans les tournois d'antan, ce ne sont pas les plus généreux et les plus

déliçats qui gagnent, mais ceux dont la langue n'a pas tremblé au moment de lancer la vanne et le couteau, ceux qui savent repérer le défaut de la cuirasse, ceux pour qui le discours de la dérision fut la langue maternelle. Quant à ceux qu'on a respectés dans l'enfance, ils ne seront jamais que des amateurs et ils ont tout à perdre s'ils se hasardent sur le terrain des professionnels.

Le poids du passé dans le présent

On peut s'interroger sur ce qui conduit aussi fréquemment des groupes humains à s'engager - tout en parlant de solidarité et de fraternité - dans cette surenchère du plus vachard. Dans mon second volume sur la genèse et la gestion de la destructivité, j'en parlerai de façon plus approfondie : mais je propose déjà une première hypothèse :

Pour le plus grand nombre, les premières expériences de vie collective ont été des expériences d'insécurité. Habitué à vivre dans le cercle restreint de sa famille, le jeune enfant se retrouve - sans aucun visage familier pour le rassurer - brutalement confronté à l'effectif complet d'une classe de Maternelle.

Il dépassait souvent 50 et pouvait monter jusqu'à 80 dans la France des années 70. Les chiffres actuels - 25 à 30 - paraissent, par comparaison, modérés aux politiciens âgés qui ont la haute main sur ce qu'il est convenu d'appeler le système éducatif. Un jour peut-être on se souviendra de la belle formule de Victor Hugo : "Ouvrir une école, c'est fermer une prison". Formule qu'au XXI^{ème} siècle on pourrait actualiser : Réduire de moitié les effectifs dans les classes, aboutirait (dans le moyen terme) à réduire de moitié la population carcérale. Bien entendu, il ne s'agit ici que d'une incidente. Le lecteur trouvera, dans un volume non

encore publié, un certain nombre de propositions plus élaborées pour une prévention vraiment sérieuse de toute la pathologie sociale... Il faut préciser que dès maintenant certaines enseignantes de maternelle ont mis en place des dispositifs progressifs qui réduisent ou suppriment ce traumatisme de la première rentrée.

La première expérience d'internat, les premiers départs en colonie de vacances furent parfois d'interminables cauchemars. Ce n'est donc pas surprenant si toute situation de groupe réactive chez beaucoup, un sentiment d'insécurité qui se manifeste par des comportements défensifs (inhibition des uns, moqueries des autres), qui alourdissent encore le sentiment d'insécurité avec un effet boule de neige indéfini...

L'attaque du territoire d'implication

Le territoire d'implication d'un sujet, c'est l'ensemble des éléments dont l'évocation par un tiers est susceptible de le toucher profondément ou superficiellement. On y trouvera toutes sortes d'éléments qu'il perçoit comme le distinguant des autres, comme le concernant.

Dans l'attaque contre le territoire d'implication¹ de l'autre, une anecdote ou une remarque dévalorisante met en cause un élément de ce territoire (son visage, sa mère, sa région, ses convictions, sa cuisine, sa musique préférée, ses collègues, etc.)

Ton frère vient dimanche : Encore un week-end foutu !

Cela ne te gêne pas de regarder des films débiles à ton âge ?

Dans un téléfilm américain (J'ai tué mon enfant), un père, sur le point de se réconcilier avec son fils toxicomane, ne peut s'empêcher de lui dire quelque chose comme *"Oh ! Ne me parle plus de tes copains, ce sont des voyous !"* Cette remarque probablement exacte suffit à mettre en pièces la relation de confiance qui était en train de se rétablir...

Richement décrites dans un livre² consacré à la culture des rues chez les jeunes des cités, les vanes référencées peuvent s'analyser comme une systématisation très brutale de l'attaque du territoire d'implication.

¹ Si la remarque correspond à la réalité, elle ne va pas moins blesser.

² David Lepoutre, *Cœur de banlieue – Codes, rites et langages* (Odile Jacob, 1997)

"Qu'est-ce que je dois te dire de plus insultant sur ta mère, pour que tu sois obligé de me sauter dessus¹, et que je puisse alors te mettre en pièces à la loyale"²... Entre copains, on se contentera de jouer avec les limites, ce qui n'exclut pas des dérapages, des erreurs d'évaluation sur ce qui était supportable pour l'autre...

L'attaque du territoire d'implication est totalement constituée quand le locuteur est extérieur au lien considéré : par exemple lorsque mon frère critique un de mes collègues (*ton* collègue) ou lorsqu'un voisin porte un jugement sur mon fils (*ton* fils). Elle est absente quand le locuteur n'est pas extérieur au lien considéré.

Un professeur peut mettre en cause le proviseur devant un collègue (notre proviseur) sans qu'il y ait une riposte automatique, à moins que l'attaquant³ ne soit un nouveau venu encore

¹ Bien entendu, il s'agit d'une traduction !

² La stratégie est très ancienne. Quand le duel était à la mode, il fournissait une respectable couverture à l'assassinat d'un homme d'esprit subversif par un homme d'épée subventionné... C'est par exemple ce qui advint à un jeune et génial mathématicien, Evariste Galois (1811-1832) qui eut le tort de se montrer ardent républicain et d'accepter "une affaire d'honneur" à une époque où la tête du monarque était en forme de poire (à moins que je ne confonde avec une œuvre de Satie)

³ Ce terme d'attaquant est la plupart du temps tout à fait excessif. Il correspond plutôt à la perception d'un auditeur touché au vif et surprendrait beaucoup celui qui est alors ainsi qualifié...

perçu comme hors-groupe¹. Le même discours par une mère d'élève aurait sans doute provoqué une réaction défensive...

Un cas de figure à la fois banal et paradoxal se présente quand le père dit à sa compagne : "Tu as vu ce que ta fille a encore fait ? " Le père ici s'affirme extérieur au lien, agressant ainsi et la mère (Tu l'as vraiment mal élevée) et la fille momentanément reniée².

Le territoire d'implication d'un individu se constitue à partir de son histoire ; il est structuré de manière subjective, avec un cœur de cible (les éléments sacralisés : convictions, êtres chers, etc.), et des zones concentriques de valeur décroissante jusqu'à l'insignifiance la plus totale. Chacun hiérarchisera de façon différente des éléments tels que sa profession, ses collègues, sa région ou pays d'origine, sa ville de résidence, l'établissement dans lequel il travaille, les fruits qu'il a rapportés du marché (*Ils ne sont pas bons, mes fruits ?*), le repas qu'il a préparé, l'opinion qu'il vient d'énoncer, le film qu'il a aimé ou cautionné, etc.

Je puis attaquer le territoire d'implication de l'autre de manière tout à fait délibérée et avec le projet de le provoquer voire de le déstabiliser. Je puis aussi le faire à regret, avec le sentiment qu'il n'est pas possible d'aboutir sans ce-

¹ ou qu'il se retrouve de quelque autre façon extérieur à un lien moins apparent (même appartenance politique, même origine régionale, mêmes croyances religieuses, etc.)

² Bien des pères s'indigneraient sans doute que le reniement puisse être ici évoqué. Un vrai reniement ne relèverait pas de l'agression symbolique mineure. Il s'agit plutôt ici d'une expression de mauvaise humeur qui va blesser mais ne sera pas prise au pied de la lettre...

la. Il arrive aussi que l'on blesse, simplement par méconnaissance de l'histoire de l'autre.

On ne parle pas – dit-on - de corde dans la maison d'un pendu¹. Encore faut-il savoir qu'on est dans une telle maison. Désireux de sanctionner une insolence, Roberto a demandé au jeune Tobie de s'exprimer par écrit sur la fête des mères. A sa grande surprise, Tobie fond en larmes et sort de la classe en courant. L'enseignant apprend alors un deuil récent qu'il était le seul à ignorer. Roberto ne savait pas, mais que sait Tobie de ce que sait Roberto ? Roberto justement qui se pique de tout savoir et finit par se prendre pour Pic de la Mirandole !

Que la mise en cause corresponde à la réalité n'empêche pas la morsure.

Même si je pense que mon frère s'est comporté de façon odieuse, je vivrais mal qu'un voisin me le dise.

Depuis une demi-heure, Rita évoquait ses déboires conjugaux : l'indifférence, les coups, les ricanements, le cynisme... Son amie Sonia débordait d'indignation et crut pouvoir conclure : *"C'est un vrai salaud, ton mari !"* Elle comprit vite que cette réaction très spontanée avait blessé. Rita n'avait pour le moment pas besoin d'un juge, mais seulement d'une oreille amie...

Le modèle de tout ceci, nous le trouvons dans la pièce la plus connue d'Edmond ROSTAND : Cyrano de Bergerac qui tire l'épée à la première allusion même indirecte faite à son nez, est capable d'exprimer sur ce vaste sujet, bien des plaisanteries...

¹ Dans notre culture, certaines autres formulations évoquent déjà – avec d'autres mots - ce territoire d'implication : Là, vous me cherchez ! ou C'est une pierre dans mon jardin !

*"Je me les sers moi-même, avec assez de verve
Mais je ne permets pas qu'un autre me les serve."*

Edmond ROSTAND, *Cyrano de Bergerac*, I, 4.

L'esprit de corps, les réactions chauvines, les compli-
cités familiales les plus frustes se mobilisent à partir d'at-
taques contre le territoire d'implication du groupe... Pour
une part, l'affaire DREYFUS s'éclaire de ce mécanisme :
A travers la mise en cause de l'Etat-Major, une masse de
gens se sont sentis attaqués dans leur attachement à l'Ar-
mée identifiée à la Patrie.

Quatre niveaux d'agression

Victime d'une agression, elle est morte avant son arrivée à l'hôpital... Il se souvenait de l'agression contre la POLOGNE...

Le terme agression se trouve chargé d'images très lourdes et du coup il devient difficile de l'utiliser pour des actes moins lourds, a fortiori lorsqu'il s'agit de faits ténus mais dont le sens et l'effet méritent considération, notamment quand on s'intéresse à la longue durée et aux phénomènes cumulatifs. Depuis longtemps déjà, la sagesse populaire les a pris en compte, par exemple lorsqu'il est question de la goutte d'eau qui fait déborder le vase ou des petits ruisseaux qui font les grandes rivières... C'est pour marquer tout à la fois les parentés et les différences importantes de degré à l'intérieur d'une grande famille que je propose de passer du concept unique d'agression à une typologie qui distinguera quatre niveaux de gravité : agression majeure, lourde, mineure et micro-agression. Ces typologies sont surtout intéressantes dans la mesure où elles mobilisent notre attention sur l'infiniment petit dans le domaine relationnel. Il manquait des concepts généraux à même de regrouper le foisonnement de ces remarques anodines et de ces gestes que l'on s'interdit de trouver blessants, de ces phrases qui réduisent notre liberté mais si légèrement... Comment percevoir finement une réalité quand il n'y a pas de mot pour en parler ?

Une occasion supplémentaire nous est offerte de nous interroger à propos du retard des sciences humaines par rapport

aux sciences de la nature. Depuis longtemps des chercheurs affinent la taxinomie des microbes, des bactéries, des virus, mais il y a une réticence de la société toute entière, à regarder de plus près les agressions et les violances dès lors qu'on ne se limite pas à leurs formes les plus grossières. On nommera volontiers agression le coup de couteau du rôdeur ou l'entrée des troupes nazies en Tchécoslovaquie, mais s'il s'agit d'une paternelle série de coups de ceinture zébrant un dos enfantin, beaucoup se contenteront du terme vague et valorisant de correction...

J'avais d'abord envisagé 3 niveaux : majeur, micro et ordinaire, 3 niveaux qui renvoyaient en somme à la distinction banale : grand, petit et moyen. En fait, majeure et micro installaient les extrêmes, l'un renvoyant à gravissime, l'autre tournant autour du seuil de perception. Du coup la zone intermédiaire était beaucoup trop vaste pour qu'on la réduise au seul niveau que j'avais intitulé ordinaire. Tous les groupes auxquels je proposais de travailler sur un repérage de validation, me ramenaient à cette objection et je m'étonne encore d'y avoir si longtemps résisté. Les échanges dans ces mêmes groupes m'ont alerté sur l'impossibilité d'un consensus sur les niveaux de gravité de nombreux exemples. La subjectivité et l'appartenance à une culture sont une explication partielle, même si elles ne sont pas seules en jeu.

Si j'accepte depuis 20 ans qu'on utilise pour m'appeler, un sobriquet dévalorisant, voire injurieux, je placerai sans doute la barre plus haut, avant d'étiqueter telle formulation *agression symbolique mineure*... Le décalage sera encore bien plus spectaculaire si j'ai grandi dans une cité au sein de laquelle les mots de la dévalorisation appartiennent au vocabulaire de base utilisé continûment dans la conversation entre copains.

Une autre difficulté pour utiliser ma typologie - qu'elle soit ternaire ou quaternaire - réside dans le choix

d'objet : Pour décider d'une qualification, doit-on prendre la globalité de ce qui se passe dans la relation (perspective molaire¹), ou bien le geste du moment (perspective moléculaire).

Lulu qui s'ennuie ferme, aimerait bien qu'Augustin accepte de jouer avec lui. Mais le grand frère est très occupé à recopier sa dissertation et supporte mal le harcèlement par cent gestes divers dont il est de plus en plus ouvertement la cible. Au 101ème (une gomme atterrissant avec tache sur ce qu'Augustin vient d'écrire), la gifle tombe qui satisfait, faute de mieux, le besoin de reconnaissance de Lulu. Au tribunal maternel immédiatement convoqué, le petit fera valoir la disproportion scandaleuse entre son geste à lui - l'envol d'une gomme minuscule dont le destin ne pouvait être qu'incertain - et la réponse augustinienne scandaleusement répressive. Si l'aîné veut se justifier, il devra se référer à la globalité d'une conduite, se plaçant ainsi dans un espace de temps nettement plus large.

Dans les petites guerres familiales ou scolaires, le persécuteur minimise volontiers son action en la réduisant au geste ou au mot de l'instant, tandis que la victime ne peut éclairer sa réaction qu'en élargissant beaucoup la perspective. Ce n'est pas toujours facile puisque cela reviendrait à inventorier une succession peu convaincante de gestes minuscules²

¹ Cette distinction molaire/moléculaire, on peut la trouver par exemple dans Kretch et Crutchfield, *Théories et problèmes de psychologie sociale*.

² voir plus loin mes remarques sur les micro-violances et les micro-agressions...

Malgré mon immense sympathie pour Lulu, c'est la perspective molaire que je vais privilégier pour l'ensemble de ce chapitre.

Cela ne m'empêche pas de garder un œil sur le risque paranoïaque qui peut s'y glisser : En sélectionnant dans le foisonnement du quotidien, certains gestes, certains silences et certaines paroles, en les interprétant de manière à confirmer un pessimisme relationnel (On cherche à me nuire ou X m'en veut), une personne – à partir de son histoire d'enfant - risque d'organiser une vision molaire qui ne correspond pas à la réalité extérieure. Du moins dans un premier temps, car ses réactions défensives peuvent indisposer l'entourage et le rendre hostile. Le pessimisme relationnel se trouvera alors confirmé, consolidé, illustrant, une fois de plus, le mécanisme de prédiction créatrice¹ mis en évidence par le sociologue américain Merton et par nombre d'autres chercheurs².

Agressions majeures

Je parlerai d'agression majeure quand l'acte a pour but (conscient ou non) de tuer, ou de mutiler gravement et définitivement. Le meurtre est bien sûr le prototype de l'agression majeure comme le suicide dans l'ordre des auto-agressions. Sous sa forme légale, l'exécution capitale, il fut (dans notre pays jusqu'en 1939) un spectacle très ap-

¹ Sur la *prédiction créatrice*, voir note page 160

² qui utilisent parfois l'expression *prophétie auto-réalisatrice* (lire par exemple Rosenthal,, *Pygmalion à l'école*)

précié, et au XIXème siècle encore, une domestique pouvait perdre la tête pour le vol de quelques mouchoirs.

C'est encore un spectacle recherché dans une grande nation comme les Etats-Unis, mais joué à bureaux fermés. Un vol de mouchoirs ne suffit plus pour conduire à une exécution, mais il n'est pas indispensable d'être soi-même un meurtrier. Il suffit parfois d'avoir la peau noire, un jury blanc et un avocat d'office marron ou pressé. D'ailleurs punir le coupable n'est pas l'essentiel. Ce qui importe à beaucoup de ces magistrats, c'est de ne pas laisser un crime impuni, car il y va de leur réélection.

Le meurtre n'est pas cependant la graduation extrême dans une échelle de gravité. Grâce à leur position dominante et à la docilité de leurs sujets, certains hommes peuvent distribuer la mort avec une très grande générosité. Le siècle dernier a connu plusieurs génocides, mais avec des moyens plus modestes, les massacres ont illustré des princes tout au long de l'histoire humaine¹.

Les rédacteurs de la BIBLE sont friands de ces exploits :

"Lorsque le Seigneur ton Dieu aura chassé devant toi des nations nombreuses, le Hittite, le Cananéen,(...), lorsque le Seigneur ton Dieu te les aura livrées et que tu les auras battues, tu les voueras totalement à l'interdit² (..) Le Seigneur ton Dieu

¹ En fait, il vaudrait mieux parler d'histoire inhumaine. L'histoire humaine est encore à venir...

² Vouer à l'interdit dans le langage de la Bible signifie exterminer pour accomplir la volonté divine.

chassera ces nations devant toi (..) et jettera sur elles une grande panique jusqu'à ce qu'elles soient exterminées." (Deutéronome, VII)

On se souvient sans doute que si Josué "*arrête le soleil*", c'est simplement pour avoir le temps d'achever le massacre :

"Et le soleil s'arrêta et la lune s'immobilisa jusqu'à ce que la nation fut vengée de ses ennemis. (...) Le soleil s'immobilisa au milieu des cieux et il ne se hâta pas de se coucher pendant près d'un jour entier."¹

Certains en tirent argument pour conclure que l'on ne changera jamais la nature humaine et qu'il n'y a aucun progrès moral entre le Déluge, premier génocide attesté² et la Shoah. A s'en tenir aux faits, il est évidemment difficile de conclure s'il est préférable de mourir gazé plutôt que noyé.

¹ *Livre de Josué*, X, 13 (TOB, p.442)- Evidemment depuis Képler et Galilée, le miracle fait sourire mais ne serait-il pas abusif d'exiger du Dieu d'Israël qu'il connaisse mieux l'astronomie que son contemporain Josué lui-même ? De nos jours, ce qui choque ne concerne plus l'astronomie...

Dans la bouche d'Alexandre Adler (29/07/02 vers midi sur France-Culture) le "jour entier" se dégonfle en quelques minutes. Nouveau prodige ou lapsus nécessaire ?

² Selon des sources bien informées, une seule famille aurait survécu, la famille d'un vigneron nommé Noé. Dieu, peut-être, a pensé qu'un homme qui aimait le vin ne pouvait pas être totalement mauvais. On peut voir les choses de très haut et se tromper...

Mais pour juger de l'évolution des mœurs de la population, j'estime plus significatif de considérer l'évolution des mentalités. Je n'ai pas le souvenir que personne, dans les siècles passés, se soit indigné aux récits de cette monstrueuse noyade générale, des exploits sanglants de Josué ou du roi David. De cette pluie qui en seulement 40 jours avait noyé, en même temps que les humains, jusqu'aux plus hautes montagnes, chacun, parmi les descendants des survivants, disait que c'était merveilleux, divin... Au contraire, la Shoah suscitera dans le monde civilisé, une indignation profonde et durable.

Agressions majeures contre des enfants

Dans la riche panoplie des agressions physiques utilisées de tous temps contre les enfants pour leur apprendre à vivre et plus particulièrement à vivre la peur, il n'est pas toujours facile de dire ce qui relève du majeur, du lourd ou du mineur.

Où placerons-nous les hurlements qui peuvent faire si grande impression sur la sensibilité d'un petit ?

Où placerons-nous la gifle qui tue mais si rarement ?

Je ne sais s'il faut se féliciter ou regretter l'absence habituelle de séquelles physiques durables. Certains diront que si la gifle tuait plus souvent, elle cesserait d'apparaître comme faisant partie des gestes éducatifs à la disposition de ceux qui sont assurés d'être encore les plus forts.

Je crois indispensable d'offrir une place à part dans les agressions majeures (comme effet plutôt que comme objectif) à la *secouade*. Quelques très rares émissions ont permis à des chirurgiens d'expliquer que chaque année, des bébés secoués meurent ou resteront gravement infir-

mes après avoir été secoués par un parent ou une nourrice. Le *syndrome du bébé secoué* est encore très peu connu du grand public, y compris des soignants¹ qui ne travaillent pas en pédiatrie.

Compte tenu du silence des pouvoirs publics et des médias, silence qui relève de la non-assistance à enfants et parents en danger, il est surprenant qu'il n'y ait pas davantage d'enfants abîmés ainsi.

Agressions lourdes

Il y a agression lourde quand l'action ne mutile pas gravement et définitivement (comme l'agression majeure) mais apporte une souffrance psychique importante, une disqualification sociale durable (dénonciation calomnieuse, rumeur infamante), un dommage physique durable ou un dommage matériel très important (maison incendiée par exemple).

Agressions mineures

L'agression mineure ne relève pas du tribunal mais elle est suffisamment douloureuse ou désagréable pour être perçue comme agression par la victime (coups, insultes).

¹ Comme j'ai eu l'occasion de le constater en 2001. En octobre 2002, un homme est condamné à 7 ans de prison pour des secouades ayant entraîné la mort de deux bébés

tes). C'est à ce niveau que se rattachent les insultes, les dévalorisations, beaucoup des attaques contre le territoire d'implication¹ de l'autre, des agressions éclaboussures, et des agressions-demandes déjà évoquées plus haut.

Dans certains cas, l'agression mineure est l'outil qui va imposer une violence lourde ou majeure (avec certaines personnes, deux ou trois gifles suffisent pour installer la terreur et l'inhibition).

Pour apprécier le degré de gravité vécue² d'une agression, il faut prendre en compte une totalité spatio-temporelle :

- la globalité dans le temps : la 4^{ème} fois en une heure ; l'impatience des gestes de A et la non prise en compte du rythme de B ; ce qui s'est passé juste avant, ce qui, dans la mémoire émotionnelle de B, est réveillé par le geste ou le mot présent ; etc.

*Une fois de plus, je suis puni à la place de mon frère! ou
Tout à l'heure, ma sœur a fait la même chose et personne n'a
rien dit!*

- la globalité dans l'espace : lieu public ou privé, présence ou non de tiers silencieux ou non...

- la manière dont l'action (geste, parole, non-réponse, etc.) s'insère dans la relation habituelle entre A et B, etc.

¹ L'attaque du territoire de l'autre lorsqu'elle est très légère, relève plutôt de la micro-agression. Si la remarque correspond à la réalité, elle ne va pas moins blesser.

² Je ne m'occupe pas ici de l'évaluation judiciaire, mais du vécu de la victime

Les agressions verbales en thérapie de groupe

Dans les thérapies de groupe orientées vers la libération des émotions, chaque participant(e) doit pouvoir exprimer fortement son chagrin mais aussi sa colère lorsqu'elle est réactivée. Cette colère peut s'adresser directement au *Parent intérieur* représenté par une chaise vide, un coussin ou une très grosse poupée de chiffon sur laquelle il est possible de taper sans risque physique... Elle peut aussi être déplacée dans sa forme exclusivement verbale (!) sur le thérapeute ou un(e) participant(e) si celui-ci est d'accord pour supporter des reproches et des cris qui ne le concernent pas¹. Il est important de distinguer :

- l'expression d'une émotion négative (*Je te déteste, je t'en veux*, etc.) qui peut être libératrice et doit être facilitée parce qu'elle révèle souvent la souffrance qui se cachait derrière le besoin d'agresser

- une dévalorisation ou une calomnie, que le thérapeute doit clairement et fermement refuser s'il a le souci de protéger les personnes qui lui font confiance.

¹ Mais qui vont peut-être réactiver des émotions associées à des reproches et des cris qui jadis s'adressaient à lui. Emotions sur lesquelles il pourra travailler à son tour. Dans ce travail de groupe, il y a quelque chose de la partie de dominos et pourtant c'est un jeu à somme non nulle.

Micro-agressions

Passer du niveau mineur au niveau micro, c'est pour les mêmes comportements, s'approcher de l'imperceptible, de l'impalpable, de l'évanescent... La micro-agression froisse ou égratigne, mais de manière tellement voilée qu'elle restera souvent inaperçue : reproche ténu, chique-naude, réponse légèrement défensive, remarque discrètement narquoise... Tantôt le récepteur n'a rien perçu consciemment mais a enregistré, mémorisé et éventuellement réagi ; tantôt il a perçu et sa perplexité sur les intentions de l'émetteur donne à la micro-agression un retentissement prolongé tout à fait disproportionné : Est-ce du lard ou du cochon ? A la différence de l'agression majeure et de nombreuses agressions lourdes qui inscrivent, dans le réel, la destructivité, la micro-agression n'exprime bien souvent que l'agressivité courante amortie par le souci de ménager l'autre (agacement léger, besoin d'obtenir l'attention, dépit de n'être pas reconnu, etc.). Il peut arriver pourtant que la destructivité intégrant de la perversité se satisfasse au travers d'un mitraillage continu de micro-agressions calibrées de manière à ce que la victime se sente dans son tort si elle ose protester ou contre-attaquer...

Les violances

L'essence de la violence

Dans les temps les plus anciens, la guerre se concluait par la fuite ou la mise à mort des vaincus.

Le progrès technique - en particulier l'invention de l'agriculture - rendit possible une intéressante alternative au meurtre, l'exploitation de l'homme sous des formes juridiques successives dont l'esclavage¹ est la plus ancienne et la plus pure. Plus subtile, plus complexe mais tellement plus avantageuse que le meurtre, la violence est encore trop méconnue dans sa réalité comme dans ses effets. C'est pourquoi je m'y attarderai beaucoup plus longuement.

On ne comprendra en profondeur l'essence de la violence qu'en partant des besoins de l'être humain. Contrairement à la coopération qui peut être un excellent moyen de satisfaire les besoins de l'une et de l'autre personne, la violence consiste à imposer son besoin à l'autre sans se soucier de ce que ça lui fait vivre, en le traitant comme s'il

¹ Pour avoir des esclaves, il faut que leur travail fournisse un produit supérieur aux subsistances nécessaires à leur survie et à celle de leurs gardiens. Aujourd'hui on parlerait de productivité suffisante pour dégager une plus-value...

n'était qu'un objet à consommer, à courber, à façonner ou comme s'il n'existait pas, ou comme s'il n'était pas un être humain, etc. Pour ne pas être rejeté, pour garder une bonne image de soi, on peut se persuader et tenter de persuader l'autre qu'on n'agit ainsi que pour son bien. Le besoin, que le violent cherche ainsi à satisfaire au détriment de l'autre, peut être de nature très variée : besoin de pouvoir, besoin de convaincre, de manipuler, d'installer des dépendances, besoin sexuel, besoin que l'autre soit conforme, besoin de s'amuser, de réduire une dissonance, mais aussi besoin d'être reconnu, écouté, aimé, pris en charge, etc. Comme on le voit par ce début d'énumération, la violence n'est pas tant dans le besoin que dans la manière dont nous cherchons à le satisfaire et dans ce que nous imposons à l'autre pour cela. Quoi de plus légitime que le besoin d'être aimé et pourtant quoi de plus odieux que de vouloir satisfaire ce besoin à tout prix (harcèlement téléphonique, menaces, chantage au suicide, culpabilisation, etc.)... Fritz Perls, le père de la Gestalt Thérapie, nous invite à la réflexion et nous met en garde contre la tentation symbiotique lorsqu'il écrit :

*"Je suis moi et tu es toi.
Je ne suis pas sur terre
pour répondre à tes attentes
et tu n'es pas sur terre
pour répondre à mes attentes.
Si nous nous rencontrons,
c'est merveilleux.
Sinon nous n'y pouvons rien."*

Si frustrer le besoin d'amour d'un enfant est une violence de ceux qui l'ont en charge, il n'en est pas de même

lorsqu'il s'agit du besoin d'amour d'un adulte face à un autre adulte, fut-il son conjoint. Dans ce dernier cas, c'est l'exigence elle-même qui devient violence¹.

Bien entendu, en avoir conscience suppose une certaine maturité. De nombreux faits divers montrent qu'on peut avoir dépassé la trentaine et avoir des exigences de nourrisson vis-à-vis de sa compagne.

Mon choix lexicologique

En proposant de prendre quelque distance avec le sens actuellement le plus courant (brutalité et agression), je suis conscient de la difficulté que j'impose à mes lecteurs tout autant qu'à moi-même². Mon choix lexicologique n'est pourtant pas arbitraire puisqu'il ne fait que revenir en l'élargissant beaucoup, à un sens pluriséculaire du mot.

Si j'en crois le Petit Robert, l'expression *faire violence* apparaît dès 1538 et signifie : "*agir sur quelqu'un ou faire agir quelqu'un contre sa volonté, en employant la force ou l'intimidation. - Forcer, obliger.*"

Ce choix est indispensable dans la mesure où il place en pleine lumière différents niveaux, différentes formes d'oppression, de chosification, de négation de l'autre.

¹ A moins de considérer que les sentiments peuvent se commander...

² Afin de réduire notre incertitude et de mobiliser notre vigilance, je me propose d'écrire **violence** chaque fois qu'il y a contrainte ou chosification de l'autre, et je conserverai **violence** comme hyperonyme recouvrant diverses réalités : brutalités, agressions, violences...

Violences rebelles et violence oppressive

Avec un objectif opposé de camouflage au service des dominants, la légion des journalistes de cour a popularisé un autre usage, et "*violence*" dans les médias devient le banal synonyme *d'agression*. C'est ce second sens qui s'impose¹ dans la globalité du champ social. Dans sa version plurielle - volontiers médiatisée pour des raisons tout à la fois de facilité télégénique et de manipulation politique² - "*violences*" connote des actions de destruction ponctuelles, plus ou moins spectaculaires que l'on attribue aux "casseurs", aux "voyous" des banlieues, etc. .

Ces violences rebelles tendent à occulter une violence oppressive plus subtile, plus discrète, installée dans une continuité, dans une insidieuse douceur qui lui assurent une apparence de légitimité.

Violences institutionnelles

Entasser les voyageurs dans les métros ou les trains de banlieue en réduisant la fréquence des rames, entasser les locataires dans les grands ensembles en négligeant d'insonoriser, entasser les enfants dans les classes, les contraindre à simuler l'écoute pendant des heures et des années sans se préoccuper de leurs besoins et de leurs motivations, accroître dans les entreprises les cadences de travail et licencier à tout va... toutes ces formes de violence institutionnelle vont accroître le stress des plus fragiles et entraîner des agressions entre les victimes (agressions verba-

¹ mais le constater n'impose pas de s'y résigner !

² Faire peur et renforcer le clan sécuritaire...

les et parfois physiques). L'accélération des cadences, c'est l'augmentation du nombre des accidents du travail ainsi que des lésions physiques et psychiques liées au surmenage ; les classes surchargées, ce sont des conditions de sécurité plus mauvaises pour les élèves comme pour l'enseignant et, du coup, davantage d'enfants en échec, des relations plus tendues, etc.

Définition de base

1er sens - Une violence, c'est une conduite qui prétend¹ contraindre une personne

- - à penser, agir ou se comporter d'une certaine façon,
- - à subir une expérience qu'elle n'a pas choisie.

Le viol, l'esclavage, le racket, le chantage, le lavage de cerveau, le mariage arrangé par les parents (qu'il vaudrait mieux appeler mariage de soumission), la proscription d'une religion aussi bien que l'obligation de la pratiquer peuvent fournir des illustrations fortes de ce premier sens. Fortes mais frustes ! Il existe des modalités plus progressives, plus insidieuses, mieux tolérées par l'opinion, par exemple le mariage de confiscation ...

La stratégie de l'araignée - Qu'une personne prenne l'initiative dans la relation, quoi de plus normal. Mais il y a violence

¹ Une conduite qui prétend contraindre : qu'elle y parvienne ou non, elle n'en est pas moins une violence...

probable dès qu'elle fait tout le chemin et qu'elle ne laisse à l'autre que le choix entre soumission et rébellion. ADOLPHE avait jeté son dévolu sur LUCIA, une vendeuse aussi timide que gracieuse. Après l'avoir couverte de cadeaux qu'elle ne savait comment refuser, il passa aux invitations à dîner, la présenta à ses parents, organisa une fête au cours de laquelle, sans l'avoir consultée, il annonça leurs fiançailles. Elle n'osa contredire, terrorisée à l'idée du scandale. En trois mois, la toile fut solidement tissée et les bans publiés, il devint encore plus difficile à la jeune fille de dire non. Comment aurait-elle pu exprimer sa propre volonté puisqu'elle avait toujours été façonnée pour l'acquiescement et la résignation. J'ai pris ici un cas de figure bien compact mais sous des formes atténuées, il n'a rien d'exceptionnel. Pour une véritable union, combien de confiscations !

L'exemple ici proposé montre que la violence (à la différence de l'agression) se présente souvent non comme une action aux contours précis mais comme une conduite dans sa globalité et son éventuelle discontinuité. Tantôt c'est un ensemble d'éléments hétérogènes ordonnés comme ici à une fin de confiscation, tantôt c'est une succession de micro-confiscations plus ou moins identiques. D'autre part en s'en tenant aux actes gravissimes comme ceux qui sont énumérés plus haut (viol, esclavage...), on laisse de côté, la majeure partie du terreau où prospère l'essentiel de la pathologie sociale. Comme pour les agressions, je proposerai donc qu'on s'intéresse aux formes banales et aux formes les plus bénignes de la violence, ce que j'appelle les micro-violences.

Entre imposer un comportement et laisser une totale liberté, bien des degrés et bien des complexités sont possibles. Dans certains cas, une seule chose est interdite et pourtant la violence est extrême :

Quand BARBE-BLEUE autorise son épouse du moment, à explorer toutes les chambres sauf une dont il lui confie pourtant la clé, il est dans une violence gravissime puisqu'il met en place tout à la fois l'interdit et ce qui facilitera sa mortelle transgression.

Dans un conte bien plus ancien mais dont beaucoup sans doute se souviendront, les héros peuvent manger les fruits de tous les arbres du jardin à l'exception d'un seul, auquel ils ne doivent pas toucher sous peine de mort. Naturellement, l'arbre est bien exposé et ses fruits fort appétissants. D'ailleurs point n'est besoin d'une clé pour accéder à la fameuse pomme à propos de laquelle on fait tant d'histoires depuis des milliers d'années.

Dans les deux cas, l'interdit ne porte que sur un seul objet (une seule porte, un seul arbre) mais à chaque fois le terrible enjeu de la transgression n'est vraiment connu¹ que lorsqu'il est trop tard. Dans les deux cas, celui qui pose l'interdit sait - expérience ou connaissance sans limite - que la transgression aura lieu et qu'elle assurera une apparence de légitimité au châtement qu'il se fera un plaisir d'infliger. Mais qui oserait demander des comptes à un si puissant seigneur. Chacun l'aura compris, c'est de Barbe-Bleue que je veux parler.

Quant à l'histoire du Paradis Terrestre, on peut la rejouer aussi souvent qu'on veut : Pour cette reconstitution du crime (le premier crime connu de l'histoire des hommes, celui qui fut puni des travaux forcés à perpétuité²) vous installez dans une cuisine

¹ La mort dont ils sont menacés n'a pas plus de sens pour eux que pour un nouveau-né...

² La condamnation "*Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front*" n'a jamais été rapportée. Du moins pour les descendants d'Adam. Car on rencontre parfois des humains qui gagnent leur brioche à la sueur

spacieuse, ou mieux dans un jardin d'hiver, deux enfants de 3 ou 4 ans, épanouis et gentils comme des anges ; vous vérifiez qu'ils n'ont pas encore goûté, qu'ils n'ont pas été antérieurement terrorisés par un dressage à la baguette et vous posez sur des guéridons, douze minuscules pots de confitures différentes préparées par la plus exquise des grand'mères. Vous annoncez aux petits qu'ils peuvent manger de toutes les confitures sauf de celle qui se trouve là-bas, dans le pot en forme de pomme. Vous les prévenez que s'ils en mangent, vous les enverrez en pension. Comme la menace de la pension est aussi abstraite pour eux que la menace de mort pour Adam et Eve, elle sera de peu de poids lorsque vous étant retiré, vous ferez entrer l'adolescent chargé du rôle du malin démon. Si vous aviez besoin d'un prétexte pour vous débarrasser de ces petits mignons, il ne vous reste plus qu'à patienter un moment avant de revenir pour le constat.

Violances légitimes

Sur une voie publique où circulent motos et voitures, on ne peut laisser un très jeune enfant courir en tous sens... La circulation des véhicules elle-même est, fort heureusement, très encadrée. De même, lorsqu'un individu se révèle dangereux pour la vie de ses semblables, il est indispensable de restreindre fortement sa liberté de mouvement¹.

Il est donc des circonstances dans lesquelles *contraindre*, *imposer* apparaissent comme légitimes parce que

du front des autres, ce qui remet fortement en cause l'hypothèse d'un ancêtre unique...

¹ Cela ne veut pas dire que l'on doit cautionner le système carcéral tel qu'il existe.

d'élémentaire protection. Mais entre les violences illégitimes unanimement reconnues comme illégitimes¹ (à un moment donné, dans une société donnée) et les violences légitimes unanimement reconnues comme légitimes, il y a toutes les violences dont la légitimité sera proclamée ou contestée dans 20 ans ou dans un siècle.

Dans un univers essentiellement inégalitaire, toute mesure qui limite le pouvoir du plus fort sur le plus faible constitue une violence légitime. De ce point de vue, la protection des enfants nécessiterait que l'on mette en place un certain nombre d'interdictions que certains parents vont refuser en s'adossant à des croyances selon lesquelles l'enfant ne s'appartiendrait pas mais appartiendrait au père, à la mère, à l'Etat, à la divinité, etc. Dans la France du XXI^{ème} siècle, il est interdit d'utiliser une main d'oeuvre enfantine mais imposer, à un enfant de 3 ans, un entraînement intensif au moto-cross ou la croyance en un dogme complexe semble peu remis en question. Il est interdit de mutiler physiquement, mais si la mutilation est d'ordre psychologique...

Dans bien des cas, une violence qui semblait hier légitime est aujourd'hui regardée avec étonnement : On ne déporte plus le récidiviste du vagabondage ; et si Jean Valjean, pour nourrir ses enfants, volait un pain aujourd'hui, il ne ferait même pas 8 jours de prison. On ne voit plus des maîtres attacher dans le dos la "*mauvaise*" main du gaucher. Un père cynique ne peut plus, comme au XIX^{ème} siècle, faire emprisonner un fils sans jugement, pour des

¹ et, pour certaines, pouvant donner lieu à poursuite judiciaire...

années. Vous avez le droit en France de chanter ce que vous voulez et si vous croisez une procession sans retirer votre chapeau¹, vous ne risquez plus comme l'infortuné chevalier de La Barre en 1766, d'être décapité et brûlé après avoir été torturé et avoir eu la langue arrachée. En ce début de XXIème siècle, un homme qui garrotterait son fils sur des fagots et qui se préparerait à l'égorger avant de le brûler, inspirerait aux plus pieux, de la compassion ou de l'horreur plutôt que de la vénération même s'il affirmait se nommer Abraham et accomplir la volonté du Seigneur. Il y a encore un siècle, le même geste apparaissait – aux yeux du plus grand nombre - comme le modèle admirable, insurpassable de la soumission à la volonté divine².

Nos petits-enfants s'indigneront sans doute devant certaines choses qui aujourd'hui nous semblent aller de soi. Peut-être n'accepteront-ils plus qu'un parent ou un ami vienne sonner à leur porte à n'importe quelle heure, sans avoir au préalable vérifié qu'il est le bienvenu. Peut-être n'accepteront-ils plus la rage de convaincre, l'insistance lourde de celui qui veut à tout prix avoir raison et qui ne supporte pas que vous osiez n'être pas de son avis. La violence est maximale quand la dragonnade, le bûcher ou la prison sont invoqués comme arguments décisifs mais,

¹ Vous allez me dire que l'homme aujourd'hui souhaite rarement porter le chapeau et qu'il devient de plus en plus difficile de croiser une procession...

² Cette aventure est fondatrice pour les trois grandes religions dites abrahamiques, et elle permet de comprendre un peu mieux pourquoi le désir de plaire en haut lieu, déboucha si souvent sur des massacres...

sous des formes très atténuées, elle est à l'oeuvre quand des individus ou des groupes viennent vous imposer leur aspirateur ou leurs certitudes à domicile. Ils vous téléphonent, ils sonnent à votre porte, ils se relaient sur votre radio préférée, ils comblent votre boîte à lettres, ils tapissent les murs de votre ville... Après avoir défini le harcèlement sexuel et l'acharnement thérapeutique, il faudrait réfléchir à ces fonctionnements cousins que sont l'acharnement de conversion et le harcèlement de publicité-promotion...

Définitions complémentaires

2ème sens - Une violence, c'est une conduite qui choifie l'autre, qui l'instrumentalise, qui le confisque ou simplement qui s'y efforce.

Il y a recouvrement partiel avec le sens général proposé plus haut, et le viol comme l'esclavage illustrent bien ce recouvrement. Mais ce n'est plus aussi apparent lorsqu'il est question de parents qui ont fait d'un enfant leur bâton de vieillesse...

Dans *l'Eternel mari*, Dostoïevski campe un terrible veuf¹ qui, par la torture morale d'une petite fille, la réduit à n'être plus que l'instrument de sa vengeance contre le père, amant de l'épouse défunte...

Freud raconte l'aventure de la jeune Dora qu'il est appelé à soigner dans le moment où elle refuse de servir de monnaie d'échange entre son père et le mari complaisant de sa maîtresse.

¹ Dans *l'Homme au chapeau rond*, l'adaptation cinématographique, c'est Raimu qui jouait, génialement, le terrible veuf...

"Tâchez, vous, maintenant, de la remettre dans la bonne voie" dit le père de Dora au père de la psychanalyse¹.

J.S. est un excellent conférencier, mais au lieu de projeter ses dessins sur un écran, il préfère demander des volontaires dans le public et les manoeuvrer comme s'ils n'étaient que des silhouettes de carton. En fin de conférence, les volontaires deviennent rares...

Dès son installation, le régime libéral a considéré les salariés comme de simples facteurs de la production (au même titre que les matières premières), facteurs dont il s'agissait de diminuer le coût. Le cadre utilisé intensivement, puis évacué à 45 ans fut souvent assimilé au citron qu'on presse avant de jeter l'écorce...

Bien que je n'éprouve pas le besoin de fonder philosophiquement ma démarche, il me semble intéressant de croiser ici l'un des grands impératifs kantiens : *"Agis de telle sorte que tu traites l'humanité, aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre, toujours en même temps comme une fin, et jamais simplement comme un moyen."*². En somme, traiter l'autre uniquement comme un moyen, se servir de l'autre comme d'une balayette ou d'un mouchoir en papier, c'est installer un rapport de violence. Je parlerai plus loin de l'auto-violence, me contentant pour l'instant de souligner que le vieux maître de Kö-

¹ FREUD, *Cinq psychanalyses* p.16 (PUF 1954) Ceux qui ne connaissent pas cette histoire, seront sans doute heureux d'apprendre que malgré de louables interprétations, Freud ne parvint pas à remettre Dora dans la bonne voie...

² KANT, *Fondements de la métaphysique des moeurs*, Delagrave, page 150 - La mise en relief de *simplement* est de moi I.R.

nigsberg mentionnait déjà cette modalité du rapport à soi-même.

3ème sens - On peut parler de violence quand des êtres humains sont condamnés à l'aliénation, c'est-à-dire quand ils ne s'appartiennent plus tout à fait, quand ils sont dépouillés plus ou moins gravement de ce qui constitue leur humanité.

C'est ce qui se produit quand par une éducation hyperfrustrante, on mutile psychiquement des individus en les rendant incapables d'aimer et de communiquer vraiment.

C'est ce qui se produit dans le dressage à la soumission¹ : l'individu, chaque fois qu'il se trouve face à une autorité, est privé plus ou moins totalement, plus ou moins définitivement de caractéristiques humaines essentielles : le libre arbitre et la conscience critique.

C'est ce qui se produit quand une société accepte qu'un nombre croissant de ses membres soient privés de la possibilité de travailler, avec tous les effets psychologiques, sociaux et matériels qui en résultent.

C'est ce qui se produit aussi quand des gens ne se réalisent pas dans leur travail et quand les temps de repos leur permettent à peine de récupérer l'énergie indispensable pour continuer. Leur survie alors n'a pas plus de sens que celle d'un outil. Ce que MARX a appelé la lutte des classes, c'est avant tout l'effort des uns pour accroître l'aliénation des autres et l'effort de ces derniers pour la ré-

¹ C'est à ce sujet essentiel que j'ai consacré les 3^{ème} et 4^{ème} livres, sous le titre *Les enfants du rouleau-compresseur...*

duire... Cette aliénation économique se double généralement d'une aliénation politique, la clientélisation, c'est-à-dire la dégradation du citoyen en client¹.

4ème sens - Il y a violence quand on maltraite une personne par la négation de son statut.

C'est le cas lorsqu'on traite un adulte en enfant, quand un adulte adresse des demandes sexuelles à un enfant, quand on habille systématiquement en fille un petit garçon, quand on impose à un bambin de surveiller la classe ou de s'occuper des petits frères² ("S'ils font une sottise, c'est toi qui seras puni !"), quand on impose à des jeunes enfants de lourds horaires de travail, quand on leur interdit de jouer parce que c'est le jour du Seigneur³...

5ème sens - Il y a violence quand on annexe l'autre, en s'adossant à un statut usurpé.

C'est le cas lorsqu'un homme offre des sous-vêtements à une femme dont il n'est ni le mari ni l'amant...

¹ J'y reviens très largement dans le volume *Violence et démocratie*.

² Une fois de plus, ces exemples sont de gravité très inégale...

³ Sans doute, ces braves gens prenant la BIBLE au pied de la lettre, pensent-ils que pour que Dieu puisse se reposer, il faut lui éviter le bruit qu'inévitablement des enfants produiraient en jouant. Cette violence-là n'est plus guère à la mode, mais demain peut-être...

C'est le cas lorsqu'un parent prétend - tel une divinité - tout connaître de son enfant et multiplie pour y parvenir viols de courrier et questions intrusives.

C'est aussi le cas quand un individu prétend parler au nom de tout un groupe sans avoir reçu mandat pour le faire, quand on prêle un objet dont on n'est pas propriétaire, quand on divulgue des informations privées qui concernent un tiers...

C'est le cas lorsqu'un inconnu, sans vous consulter, paye votre verre ou votre déjeuner.

Ayant demandé l'addition, elle s'entendit répondre qu'un monsieur l'avait déjà réglée, le monsieur seul là-bas, à la table près des toilettes. Elle se tourna et aperçut son acheteur qui inclinait la tête et montrait les dents en un sourire qui se voulait engageant. Elle regretta d'avoir cédé à la curiosité. Un homme qui se comporte ainsi ne mérite pas même un regard, décida-t-elle. Elle se sentait agacée... agacée par la grossièreté de cet inconnu qui s'imaginait qu'avec un simple billet de banque, il achetait le droit de faire intrusion dans sa vie, agacée par cette complicité bonasse du serveur-entremetteur qui n'avait pas même vérifié qu'elle acceptait ce marché. Elle savait bien que ce n'était pour l'autre qu'un placement à court terme et qu'il ne tarderait pas à venir à sa table afin de vérifier si le collet qu'il avait tendu avait bien fonctionné. Pour maintenir à distance la colère qui montait, elle évitait de regarder dans la direction du quidam. Que pensait-il avoir acheté avec ses 200F ? Le droit de venir à sa table, d'évaluer de plus près la marchandise et de poursuivre le siège qui mènerait au lit ? Ou croyait-il plus abruptement qu'il avait acquis un droit de cuissage qu'elle devrait honorer dans l'heure ? Elle restait indécise sur la suite à donner. Ferait-elle comme son amie LIVIA qui en pareille circonstance sortait sans un regard pour le dragueur déconfit ? Elle préféra rappeler le serveur, lui réclama sa note assez haut pour être entendue des tables voisines. Elle n'avait jamais été tentée par la condition de

femme entretenue. Il ne pouvait être question, pensait-elle, que le premier imbécile venu décide à sa place de la façon dont elle paierait son repas¹...

6ème sens - Il y a violence quand on se fixe comme but de rendre l'autre dépendant. On sait qu'il est des situations dans lesquelles certains fonctionnaires n'ont pas le droit d'accepter un simple verre, et chacun probablement connaît des femmes qui se sentent déjà un peu moins libres après avoir accepté un dîner dans un bon restaurant. Les cadeaux, les repas d'affaires, les croisières, les décorations, les petites enveloppes sont très efficaces mais supposent des capacités financières et une vénalité qui ne se rencontrent que dans une certaine élite.

Avec les gens simples, certains réussissent très bien en brassant seulement un peu de vent : "Je peux vous l'avoir au prix de gros" est parfois un appât efficace quoique fruste. Quand don Juan promet – dans la même heure - le mariage à deux paysannes, il est dans une manipulation assez voisine.

Mais dans une société où l'emploi stable est en passe de devenir un privilège, il est bien plus avantageux de faire miroiter la promesse d'un tout petit CDD²... Si l'on

¹ On remarquera que cet exemple pourrait tout aussi légitimement être proposé pour le 6ème sens puisqu'il s'agit d'installer une dépendance et bien plus brutalement que dans l'invitation à dîner...

² Contrat à durée déterminée... Un système en plein essor, qui ne permet aucun projet à long terme et aggrave fortement la condition du

se montre docile, complaisant, empressé, si on consent à se laisser faire, si on se met à quatre pattes, il pourrait bien sortir du chapeau un petit boulot. *Fais le beau !* dit au chômeur, l'employeur ou bien son mandataire ou encore l'homme qui se vante d'avoir très long le bras... Les maîtres savent depuis longtemps que les salariés s'écrasent quand sur eux, le poids du chômage s'accroît. Quand il n'est plus question que de compressions d'effectifs et de dégraissages, la sincérité et la combativité deviennent un luxe inaccessible notamment pour ceux qui ont des charges de famille et des engagements immobiliers..

7ème sens - Il y a violence lorsqu'un individu (ou un groupe) pour accroître sa richesse ou sa notoriété, décide des actions qui entraîneront pour d'autres, la souffrance et la mort. C'est le cas lorsque des médecins collectent du sang auprès de la population à risque des prisons et le revendent en sachant qu'il est contaminé. C'est le cas lorsque des financiers dégraissent à tout va... Les uns et les autres ne désirent la mort de personne mais les intérêts en jeu leur semblent si importants qu'ils ne veulent pas être entravés par ce qui n'est pour eux qu'un regrettable *détail*.

8ème sens - Il y a violence lorsqu'une Institution ou une personne ayant autorité, pose des exigences illégitimes

salarié... Un système qui restitue de l'intérêt à la théorie de Marx sur la paupérisation relative et absolue comme loi tendancielle...

mes, refuse de prendre en compte les besoins légitimes¹ de ceux qui dépendent d'elle, ou met en place des conditions favorables à l'écrasement du faible par le fort.

Justice : Un jeune est violé dès sa première nuit par les autres occupants de sa cellule... Les violeurs sont-ils les seuls qui doivent rendre des comptes ? Ne peut-on s'interroger sur la responsabilité du directeur de la prison, sur un système carcéral qui, par la frustration au long cours de leurs besoins sexuels, réduit les détenus les plus frustes aux pratiques les plus barbares. Un système carcéral qui peut métamorphoser en enfer le quotidien d'un être humain parfois incarcéré pour une peccadille² ? Ne peut-on s'interroger sur un système social qui se désintéresse d'une prévention en profondeur et préfère investir dans la construction de prisons supplémentaires à leur tour très vite surpeuplées ? Ne peut-on s'interroger sur un système social qui incarcère des enfants de 14 ans tout en reconnaissant que la prison est "*l'école du crime*" selon l'excellente formule d'Alain Peyrefitte³ qui, en novembre 1975, dans une circulaire aux procureurs généraux, évoquait

"les inconvénients qui s'attachent à l'emprisonnement des enfants et adolescents. Au mieux, celui-ci n'apporte qu'une satisfaction passagère au besoin d'ordre et au désir de sécurité

¹ Bien entendu, il s'agit des besoins légitimes qui relèvent de cette autorité.

² Mme Huriez avait été emprisonnée pour un chèque sans provision de 78F ; son fils s'étant suicidé, le juge, généreusement, mit fin à sa détention, jugeant sans doute que la peine était suffisante.

³ ALAIN PEYREFITTE était alors ministre de la justice

que ressent l'opinion publique ; il prédispose en revanche à la récidive et plus profondément favorise l'inadaptation juvénile."

Ecole : Quand l'autorité académique ne signale pas à l'autorité judiciaire un enseignant pédophile et se contente de le déplacer, elle devient complice des viols passés et organisatrice des viols à venir ; en choisissant sa nouvelle affectation, elle décide quelle ville, quelle école sera le nouveau vivier du violeur.

Le système scolaire punitions-récompenses et le classement implicite par les notes (comme le classement explicite de jadis), organisent l'échec et l'humiliation des plus faibles, empêchent la mise en place d'une communauté éducative solidaire et installent une pseudo-conscience de classe qui nommera trahison le signalement à l'adulte, de l'élève persécuteur d'un plus jeune.

Dans certains établissements d'enseignement scientifique et technique, l'humiliation des plus faibles est déléguée aux anciens par la procédure du bizutage, les directeurs se contentant de fermer les yeux. Un reportage paru dans *Le Monde* du 9 novembre 1989, sous le titre "*L'humour douteux du bizutage*" évoquait entre autres ces jeunes filles qu'on oblige à se traîner à genoux pendant plusieurs heures, les yeux bandés, à absorber des liquides répugnants ou à plonger la main dans un plat d'asticots vivants..." et nous apprenait que le Recteur de la Faculté catholique de LILLE dont dépendent ces étudiantes en médecine, n'est pas hostile au bizutage qui peut "*aider les étudiants à être moins perdus (sic) et à supporter leur fra-*

gilité lorsqu'ils arrivent mais ne doit en aucun cas tourner à la brimade¹ qui comporte des tentations de fascisme".

Economie : Le libéralisme économique pur et dur (ce-
lui qui régnait par exemple en France sous Louis-Philippe)
se caractérisait par l'absence de toute réglementation qui
viendrait restreindre la liberté d'entreprendre : Rien n'in-
terdisait alors les salaires de famine, les journées de 15
heures, le travail dans la mine des enfants de 5 ans... La
violence des entrepreneurs bâtissant leur fortune sur la mi-
sère de leurs employés, s'adossait à la violence d'un Etat
qui n'intervenait que pour écraser les protestations popu-
laires...

Transports en commun : La SNCF ne s'engage pas à
nourrir le voyageur, si légitime que soit sa faim. Par
contre, elle doit le transporter avec une certaine sécurité et
un certain confort. Elle est violente, quand elle n'assure
pas la protection sur certains parcours connus pour leur
dangerosité... Remarquons au passage que la violence
imposée occasionnellement par quelques voyous sur ces
parcours, va conduire durablement des milliers d'usagers à
vivre dans l'angoisse leur déplacement quotidien. Une
agression dans un train est un événement grave mais ponc-
tuel. La violence de l'Institution, qui persiste à ne pas as-
surer la protection des voyageurs, est permanente et pro-
duit des dommages psychologiques et somatiques très
importants. A la différence de l'agression qui peut

¹ M. le Recteur pensait sans doute qu'on ne pourrait parler de bri-
mades et de fascisme que si ces jeunes filles avaient été contraintes
d'avalier les asticots vivants avec deux litres d'huile de ricin !

conduire en Correctionnelle ou aux Assises, cette violence de l'Institution est assurée d'une impunité totale.

Médecine : Il arrive que le progrès médical ne soit pas utilisé pour guérir mais pour prolonger les souffrances d'un être humain. Certains enfants gravement malformés qui jadis n'auraient pas survécu, sont maintenus en vie et vont transformer en cauchemar familial définitif, ce qui n'était qu'un accident douloureux qu'une nouvelle naissance pouvait plus ou moins compenser.

Un malheureux rate son suicide et pour le punir d'avoir voulu sortir du banquet de la vie sans autorisation, des médecins le condamnent à 20 ans de survie potagère. Ce qu'on appelle l'acharnement thérapeutique n'est rien d'autre qu'une violence lourde à partir d'une position de pouvoir institutionnalisé...

Famille : Dans certaines familles, il n'y a pas d'agressions contre les enfants mais une violence qui passe par un foisonnement d'interdictions arbitraires (1er sens), par des exigences excessives et prématurées¹ (8ème sens), par des comportements de séduction au moyen desquels l'enfant est - parfois avec douceur - confisqué pour servir d'instrument ménager (Cendrillon), d'oreille compatissante, de nounours ou de parure, d'objet de moquerie ou de sujet de conversation avec le voisinage, de revanche ou d'objet sexuel (2ème sens). Quant à la non prise en compte de ses besoins légitimes (8ème sens), j'en parlerai plus largement dans le second volume.

¹ L'exemple malheureusement aussi grave que courant concerne l'apprentissage de la propreté...

Civilisations : De nombreuses civilisations se sont dotées de traditions violentes si anciennes, si largement partagées que c'est celui qui les dénonce qui fait scandale. Ce sont d'ordinaire les femmes qui subissent les traditions les plus odieuses. Je pense par exemple aux pieds mutilés des Chinoises, à ces fillettes de l'Inde livrées très officiellement, dès l'âge de 6 ans, à la brutalité d'un mari et condamnées ultérieurement au bûcher si elles lui survivent, aux fillettes africaines mutilées par l'excision. Je pense aux sociétés qui maintiennent les femmes dans l'ignorance, la non-qualification, la dépendance économique et la misère sexuelle...

Analyse d'une violence

Les protagonistes

Une violence dans sa forme la plus élémentaire met en relation dissymétrique deux acteurs¹ : le *violant* ou *contraignant* et le *contraint* (que dans certains cas limites, on appelle déjà la *victime*). Pour certaines violances, il existe déjà des termes pour nommer le contraignant : *violeur*, *tyran domestique*, *opresseur* ou - dans des cas bien plus bénins – *emmerdeur* et *casse-pieds*.

Le violant impose son besoin, soit parce qu'il est physiquement ou psychologiquement le plus fort, soit parce qu'il dispose d'un statut d'autorité : parent, prêtre ("*mon Père*"), enseignant, chef de service, soit enfin parce qu'il dispose d'une denrée rare, nécessaire pour survivre (nourriture, emploi, logement, affection)...

Dans le célèbre roman de Zola, *Germinal*, l'épicier Muffat, en accordant un petit crédit permet à des familles de mineurs de survivre deux jours de plus, en échange de servitudes sexuelles qui installent à son profit, une prostitution quasi-gratuite

¹ On pourrait dire un sujet et un objet mais ces termes sont tellement engagés dans des emplois traditionnels multiples qu'il me semble préférable de proposer des termes neufs.

Le droit de cuissage, officiel dans l'Ancien Régime, se perpétue de manière plus clandestine¹, dans la mesure où les luttes féministes ont fait évoluer la législation, dans la mesure aussi où des femmes accèdent à des fonctions de magistrats et de cadres.

A un niveau infiniment plus bénin, l'enseignant du premier ou du second degré peut imposer son besoin d'être écouté et reconnu dans la mesure où il dispose de publics captifs même lorsqu'ils ne sont pas du tout captivés.

Un système de violence en cascade

Dans une perspective diachronique, on peut observer que les violences agies répercutent les violences subies :

Sa mère qu'on avait autrefois forcé à manger, tient maintenant la cuiller, et dans un quart de siècle, il aura pouvoir à son tour sur les repas forcés de ses enfants.

En écoutant les moqueries glacées de l'enseignant qui jouissait visiblement à faire rire ainsi les plus courtisans aux dépens des plus démunis, elle retrouvait les vieilles pratiques qui sévissaient déjà 60 ans auparavant et qui l'avaient elle-même infectée dans sa première année, lorsqu'elle était stagiaire au lycée de G.

Dans une perspective synchronique, moins générale, on peut parler de systèmes de violence en cascade quand A fait violence à B pour qu'il fasse violence à C...

Dans la Guerre d'Algérie, des centaines de milliers de jeunes Français furent contraints de participer à la répression du mouvement national algérien. Ceux qui les encadraient, ceux

¹ Sur l'actualité de ce type de violence, il faut lire par exemple *De l'abus de pouvoir sexuel* (Voir bibliographie)

qui dirigeaient les ratissages et les interrogatoires, et les gendarmes qui arrêtaient les insoumis (après avoir 15 ans plus tôt, gardé les camps de concentration de Drancy, Pithiviers ou Beaune-la-Rolande), tous ces militaires de carrière qui devaient forcer des jeunes à imposer l'ordre colonial à une population terrorisée, n'étaient pas forcément à l'aise dans cette obligation de service, comme on le vit avec le refus du général de La Bollardière, comme on le découvre avec des documents télévisuels comme "*L'Ennemi intime* " de Patrick Rotman¹ ou "*Algérie : paroles de tortionnaires*"...

Dans l'entreprise libérale (comme dans l'entreprise de type soviétique), la hiérarchie n'est finalement qu'une chaîne de commandement (le mot chaîne ici en effet s'impose!). Du sous-directeur au chronométrateur, en passant par le contremaître, chacun contrôle et enchaîne le maillon inférieur. Le risque de l'insoumission n'est plus, comme dans l'exemple précédent, une balle perdue ou le cachot pour des années, mais un licenciement dans une société de précarité en voie de développement ...

Dans l'école traditionnelle, les enfants se trouvent obligés de faire pendant plusieurs heures chaque jour, ce qu'un enseignant est lui-même obligé de leur imposer, sous le contrôle d'un inspecteur prisonnier de décisions prises au plus haut niveau (c'est-à-dire très loin du terrain). Les apparences sont sauvées tant qu'à la question rituelle "*Ça ne vous intéresse pas, ce que je dis?*", l'élève Toto se hâte de répondre prudemment : "Si, m'sieur". Le jour où la moitié des élèves répondront "*Non*", l'autre moitié se contentant de le penser, l'urgence d'une réforme radicale de l'école ne pourra plus être éludée.

¹ Articles dans Télérama du 27/02/02 (p. 74 à 77) et du 13/03/02, p.147

Auto-violance

Quand le violent et le contraint sont une seule et même personne (ou deux instances à l'intérieur de la personne), on peut parler d'auto-violance. Dans bien des cas, cette auto-violance n'est pas autre chose qu'une violence externe introjectée comme une sorte d'implant psychique définitif.

Injonctions et interdictions

Les programmations lourdes de la petite enfance installent l'opresseur au coeur même de la personne. L'analyse transactionnelle a recensé une série d'injonctions et d'interdictions qui structurent plus ou moins définitivement un grand nombre de gens :

injonctions

- Fais ce qu'on te dit et ne discute pas - Sois parfait - Sois fort - Fais plaisir - Dépêche-toi - Fais des efforts - Pense aux autres d'abord - Sois toujours le premier - Occupe-toi de tes frères - Mange - Attache-toi aux petites choses - Attache-toi aux apparences - Tu finiras en prison - Tu seras chômeur, etc.

interdictions

- Ne grandis pas - Ne réfléchis pas - N'aie pas de plaisir - - Ne sois pas proche - Ne réussis pas - Ne me dépasse pas - Ne montre pas tes émotions - Ne sois jamais satisfait de ce que tu as fait - Ne sois pas de ton sexe¹ - Ne nous quitte jamais - - Ne te mets pas en avant - Ne te repose pas - Ne demande rien à personne - Ne ressens rien, etc.

Ces messages parentaux répétitifs sont parfois exprimés directement (*Fais ce qu'on te dit et ne discute pas*), mais le plus souvent ils passent par des signaux non verbaux ou sont le résumé et la généralisation de pressions quotidiennes nombreuses et diversifiées (*Sois parfait*).

¹ C'est parfois l'injonction au petit garçon d'un parent qui aurait *tellement voulu une fille !*

Certaines associations peuvent s'avérer particulièrement persécutrices comme par exemple *Sois parfait* et *Dépêche-toi* ou *Sois parfait* et *Ne sois jamais satisfait de ce que tu as fait*¹.

La pression très forte, parfois accompagnée de menaces, qui se résume dans "*Mange! Mange! Mange!*" est sans doute à l'origine, parmi d'autres facteurs, de la boulimie (*Ah! Tu veux que je mange, eh bien je vais manger à m'en faire éclater*² et *tu seras bien punie*) et de l'anorexie (*Ah! Tu veux que je mange, eh bien justement je ne mangerai pas, rien que pour t'embêter*). Dans les deux cas, il s'agit de se détruire pour se venger de la mère, soit dans une pseudo-soumission, soit dans une contre-dépendance qui finalement n'est qu'une pseudo-rébellion.

Sans doute est-il indispensable de le préciser : De tels mécanismes ne peuvent s'installer, se maintenir et agir avec efficacité que parce qu'ils sont inconscients. Il serait donc naïf d'imaginer que le médecin ou le thérapeute (image parentale) peut guérir la personne par un discours moralisateur ou rationnel, puisque tout cela se joue ailleurs, sur *l'autre scène*. D'autre part, il s'agit, non de la mère réelle, actuelle avec laquelle il peut y avoir une excellente relation, mais d'une mère intérieure³, cons-

¹ Le "*Quoi que tu fasses, tu ne parviendras jamais à me satisfaire*" du parent est intériorisé

² Il est difficile de ne pas penser à la grève du zèle qui consiste justement à appliquer le règlement à la lettre...

³ Une mère intérieure parmi d'autres. Il s'agit ici d'imagos, c'est-à-dire de personnages imaginaires dont l'existence peut seulement être déduite. Mélanie Klein a parlé du clivage bonne mère/mauvaise mère.

truite dans la première enfance et inconsciente comme les mécanismes mis en place pour la combattre.

Les souffrances de la petite enfance induisent toutes sortes d'auto-violances : angoisses, cauchemars, prostitution, inhibition lourde, alcoolisme et autres toxicomanies... Il est des êtres pour qui la vie n'est qu'une prison à perpétuité, une prison avec tortionnaire intégré. On leur a *donné* la vie comme on *donne* le fouet, et ils vous diraient que ce n'est pas un cadeau...

La nosographie psychiatrique (description et classification méthodique des maladies mentales) fournit un répertoire malheureusement très riche d'auto-violances pathologiques. Certains troubles sont maintenant connus d'un large public comme les troubles obsessionnels et compulsifs, la mélancolie, les phobies...

L'une des caractéristiques les plus générales de la vie psychique étant l'ambivalence, à tout moment une valence va imposer sa volonté à la valence contraire. Dans bien des cas, l'affaire se résume à :

J'ai envie..., mais je n'ai pas le droit

ou – ce qui revient au même –

Je n'ai pas du tout envie..., mais il faut...

Si par peur de l'enfer, je m'interdis "*les plaisirs abrutisants de la table et les voluptés criminelles de la chair*" pour

Personnellement, je crois - provisoirement - à une multiplicité d'images maternelles

parler comme Massillon¹, cette auto-violence dans une approche freudienne très fruste pourrait s'analyser comme censure par un Sur-moi sévère, honoré dans les siècles passés, et actuellement plus controversé. Chez Roberto, la peur de l'enfer est réelle sans toutefois le conduire à renoncer aux plaisirs de cette terre. Tout irait pour le mieux s'il n'était, par moments, assiégé par des sentiments de culpabilité et d'angoisse accompagnés d'étouffement. Pour beaucoup d'humains "*élevés dans l'amour de la vertu et l'horreur² du péché*", toute la vie est constituée par l'oscillation entre ces deux formes d'auto-violence.

Dans les pages qui précèdent, j'ai surtout fait état des auto-violences pathologiques, c'est-à-dire celles qui sont orientées vers l'avilissement, l'auto-chosification, l'auto-destruction, l'échec, le renoncement à la joie de vivre, le renoncement à sa dignité d'être humain... Mais bien entendu, il y a aussi des auto-violences acceptables voire nécessaires (par exemple quand on réprime une colère meurtrière ou qu'on se prive de quelques soirées agréables pour préparer un examen...)

Pour la clarté de l'exposé, j'ai séparé momentanément l'auto-violence des hétéro-violences, mais j'espère montrer que la plupart de ces dernières, y compris les plus graves, ne se réalisent qu'avec la complicité d'une auto-violence installée chez la plupart des humains.

Parmi les exemples les plus spectaculaires, citons la grande boucherie de 1914 au cours de laquelle, pendant 50 mois, pour se conformer aux ordres donnés par d'élégants généraux dégui-

¹ On a le droit de ne pas connaître cet honorable prédicateur contemporain de Voltaire

² Abbé VANDEPITTE, *Catéchisme de persévérance*

sés en stratèges, des millions de civils, déguisés en soldats, massacrèrent des millions de civils déguisés en soldats. Les uniformes étaient différents, ce qui permettait de récupérer ses cadavres quand ils avaient définitivement perdu leur langue. Sans cette solide habitude de "*la servitude volontaire*" que dénonçait déjà l'ami de Montaigne¹, sans cette faiblesse de caractère généralisée installée par l'éducation traditionnelle et qu'on appelle aujourd'hui soumission à l'autorité, le refus de massacrer et d'être massacré aurait été général, uniforme et immédiat.

L'uniforme, c'est la perte de la civilité : Un civil invitant courtoisement un autre civil à tirer dans le tas, n'obtiendra qu'un haussement d'épaules. Mais couvrez-les d'uniformes, ajoutez quelques sardines au plus rassis et vous verrez l'hécatombe².

"ma violence"

Lorsqu'une personne dit "*ma violence*", elle parle de l'intensité de son envie de tout casser, de l'abaissement de son seuil de déclenchement, de la fragilité de son contrôle émotionnel. Sous un certain angle, celui qui évoque ainsi ce conflit intérieur entre besoin d'exploser et peur d'exploser, illustre la situation limite de l'auto-violence : la personne sent la rage en elle comme un corps étranger qui veut imposer sa loi ; parfois au contraire, elle s'identifie à cette rage et ressent comme oppression, la censure qui l'empêche de se libérer. Je parle de situation-limite parce

¹ Etienne de La Boétie, Discours sur la servitude volontaire, trad. en français moderne par Séverine Auffret, éd. Des Mille et une nuits, 1995

² Que de cadavres pour quelques malheureuses sardines ! aurait dit Prévert au sortir d'une Grasse matinée...

que, dans ce cas de figure, il suffira de peu de chose (un mot, un geste, un haussement d'épaules) pour que l'auto-violence explose en hétéro-agression.

Les trois variables d'une violence

Une violence comporte au moins 3 variables :

- l'enjeu,
- le temps,
- le conflit pression/résistance.

1- l'enjeu

L'enjeu, c'est ce qui est imposé à la personne choisie, momentanément, durablement ou définitivement. Est-elle consommée comme objet sexuel, comme esclave productif ou simplement comme oreille obligée ? La contraind-on à boire son troisième verre d'alcool ou seulement (?) à écouter pour la centième fois une publicité particulièrement inepte ? S'agit-il d'épouser le *bon parti* imposé par la famille, de participer à une guerre qu'on estime déshonorante ou d'entrer dans le cycle d'études décidé par le père en renonçant à l'orientation dont on rêvait ?

Mes exemples sont bien entendu trop sommaires : chacun d'eux ne pourrait prendre sens que si toutes les circonstances en étaient connues : Celui qui confisque votre oreille peut être un parent que vous aimez et dont vous ne pouvez vous empêcher d'espérer l'affection malgré un long passé sans ambiguïté. Pendant qu'il vous parle, peut-être avez-vous choisi de cultiver l'illusion qu'au moins là, il vous reconnaît puisqu'il s'adresse à vous. Peut-être n'en attendez-vous rien, mais êtes-vous simplement sensible à son besoin d'être reconnu, écouté... Tellement sensible au besoin de l'autre que vos besoins à vous n'ont plus d'importance. Peut-être avez-vous été programmée très tôt

pour le service des autres (*"Tes besoins ne comptent pas ! Pense aux autres d'abord"*)... Peut-être êtes-vous agacée, avec un sentiment d'étouffer que vous connaissez bien, mais vous n'osez pas dire : *"J'en ai assez de t'écouter !"* ou plus paisiblement : *"Il vaut mieux que tu t'arrêtes. Je ne me sens pas disponible..."* Bien entendu, il n'est pas question de confiscation si vous avez vous-même encouragé la personne à parler de ses soucis et si vous trouvez dans cette écoute quelque chose pour vous-même. Il peut y avoir de la joie à donner ainsi de l'écoute. Il peut y avoir de la satisfaction à se sentir utile, reconnu.

"Dis, Grand-père ! Dans mon roman, il est question de l'Occupation, qu'est-ce que c'est ?" L'imprudente question ! Elle se serait contentée d'une information de 2 minutes, et la voilà bloquée pour 2 heures par un vieil homme tellement centré sur ses besoins qu'il en oublie de s'interroger sur ce qu'il fait vivre à sa petite-fille...

Et vous-même, amie lectrice, lorsqu'il vous arrive d'interroger, vous sentez-vous tenue d'écouter (au moins de faire semblant) le temps qu'il plaira à l'autre, même si cela ne vous intéresse plus ? Pensez-vous que quand le vin est tiré, il faut le boire jusqu'à la lie ? On voit bien la généralisation qui pourrait être faite : Si j'ai pris l'initiative dans la relation, c'est un encouragement pour l'autre, mais s'ensuit-il que je n'ai plus alors aucune liberté ?

Fabrice est entré dans le magasin pour savoir si le veston exposé existe dans une autre couleur ; *"Non, dit le vendeur, mais voulez-vous essayer celui-ci ? Ça ne vous engage à rien"*. Fabrice sait bien qu'en effet officiellement ça ne l'engage à rien, mais qu'en fait, compte tenu de son

éducation, il aura de la difficulté à refuser l'essayage puis l'achat.

"Un petit baiser, ça n'engage à rien", dit le séducteur à la femme convoitée. Le baiser accordé, sera-t-elle traitée d'allumeuse si elle ose dire : *"Stop ! Je n'ai pas envie d'aller plus loin !"* Il n'est même pas nécessaire que le mot allumeuse soit asséné pour inhiber la capacité à résister de certaines femmes... Dans les affaires de viol, les avocats d'Assises tentent parfois d'accréditer la thèse selon laquelle la femme dans un premier temps était consentante, comme si le fait d'avoir accepté un geste lui faisait perdre toute liberté pour l'heure qui suit. Si j'ai accepté un geste une fois ou mille, s'ensuit-il que je ne pourrai plus jamais refuser ce geste ? La question n'est pas futile : Il s'agit par exemple de savoir si le viol par le mari cesse d'être un viol¹... Beaucoup d'Etats légifèrent encore en ce sens, peut-être à partir d'une tradition religieuse fortement patriarcale. Dans le *Petit catéchisme du mariage*, ouvrage approuvé par 48 cardinaux, archevêques et évêques de France et de Belgique (Nihil obstat et Imprimatur² en 1920), le jésuite Joseph HOPPENOT est très clair :

*"Q - Le mari peut-il à son gré refuser à sa femme ou réciproquement la femme à son mari l'acte conjugal
 Rép.- Non, quand l'un des époux le demande, l'autre le doit en justice. C'est une dette qui découle du mariage même, et qu'aucun ne peut refuser sans une raison vraiment grave. Il est*

¹ Bien entendu, il n'est pas question ici des jeux et simulacres nés d'un désir partagé...

² Autorisation d'imprimer donnée par l'autorité ecclésiastique.

permis de demander l'acte conjugal conformément à l'une des fins du mariage : procréation des enfants, resserrement de l'affection mutuelle, remède à la concupiscence. Le demander par sensualité, en excluant toute fin honnête, est un péché véniel. Il est à propos de prévenir les désirs de l'autre conjoint si l'on sent que celui-ci est tenté et n'ose pas prendre l'initiative."

(p. 202)

Il est incontestable que l'Eglise a fait du chemin depuis 1920. Mais pour ceux qui ne sont pas théologiens, il y a parfois quelque difficulté à savoir ce qui fait encore partie du dogme et ce qui est abandonné. Par exemple, puisqu'on cite encore volontiers à propos du mariage, la *1ère Epître aux Corinthiens*¹ de l'apôtre Paul, peut-on encore accepter des affirmations comme celles-ci :

"Que le mari remplisse ses devoirs envers sa femme, et que la femme fasse de même envers son mari. Ce n'est pas la femme qui dispose de son corps, c'est son mari. De même ce n'est pas le mari qui dispose de son corps, c'est sa femme." (VII, 3 et 4).

La légitimation de la violence conjugale dans son principe même, est inscrite ici dans sa brutale simplicité. On remarquera la pseudo-symétrie : Il faut être bien ignorant des choses de la chair pour oser prétendre que la femme pourra (de même !) disposer du corps de son mari s'il n'a aucun désir pour elle.

¹ On peut la trouver maintenant dans une autre traduction avec une préface d'Albert Jacquard pour 2€ (Mille et une nuits, 2000).

Comme pour tout fait de relation, l'analyse de la violence doit autant que possible confronter ce qui fut vécu de part et d'autre : Il n'est pas rare qu'une violence effroyable pour la victime soit évoquée par les violents comme distraction sans importance ("*On voulait juste rigoler un peu*")

Ce qui est vécu émotionnellement est parfois dans un décalage important avec la réalité externe immédiate : La contrainte limitée à un ton péremptoire peut être reçue comme menace de mort par une personne terrorisée dans son enfance.

Un film américain - *Enfant de personne* - montre, par un efficace montage alterné, à quel point ce décalage peut être énorme : "*Mange !*" demande avec insistance l'infirmière, et la patiente revit alors une scène très dure de persécution alimentaire vécue 15 ans plus tôt, dans laquelle l'insistance verbale avait prélué une fois de plus à l'introduction brutale de la cuiller. Dans une autre scène, l'infirmière veut obliger la jeune femme à sortir dans le parc pour qu'elle puisse profiter comme les autres du beau temps et le spectateur découvre que cette pression la renvoie à un passé terrifiant dans lequel, adolescente, elle est condamnée par la mégère qui lui tient lieu de mère, à rester dehors toute la nuit. Dans les deux scènes, sa réaction très brutale est totalement inadaptée à la situation immédiate mais elle n'est pas *insensée* si l'on connaît les persécutions qui l'ont structurée antérieurement.

Dans bien des cas, l'enjeu n'est mesurable que si l'on connaît l'écart entre l'exigence du contraignant et le désir du subissant. Par exemple, avoir été contraint à boire 3 verres de punch est plus lourd pour celui qui ne voulait

pas boire du tout que pour celui qui aurait spontanément bu un verre de whisky.

2- le conflit pression/résistance

Le conflit pression/résistance indique comment le contraignant s'y est pris (les formes de pression utilisées, l'intensité, l'insistance...) mais aussi la réponse du contraint (de la passivité totale à la résistance victorieuse mais psychologiquement épuisante ou au contraire constructive d'une personnalité toute neuve...)

"Je te veux et je t'aurai !" Certaines pièces de boulevard sont bâties sur ce thème du séducteur de série qui se pique face au refus d'une femme et tente de venir à bout de sa résistance comme on fait le siège d'une place-forte. La pression exercée par le contraignant est renforcée ou entravée par les normes de la Société globale, les normes du groupe de référence qui - cohérentes ou non, en accord ou en contradiction avec les valeurs de la famille d'origine - ajoutent leur propre pression. En ce début de XXIème siècle, il n'est pas rare qu'une jeune fille en vienne à se penser anormale parce qu'elle est encore vierge à 18 ans ou qu'elle n'a pas envie de flirter avec le premier venu. Certains mâles à court d'arguments en viennent même à invoquer la liberté sexuelle prétendument conquise par les femmes pour imposer leur appétit à l'objet du moment :

"Puisque tu es une femme libérée, il n'y a plus rien qui puisse faire obstacle à une relation sexuelle avec moi."

En somme le label *femme libérée* ne serait accordé par ces consommateurs exigeants qu'à celle qui se soumet dans l'heure (Quant au bonheur...)

La violence alimentaire, que beaucoup d'enfants ont subie avant de l'imposer à leur tour, peut s'exercer sur le mode de la terreur (les cris, les coups, la bouche forcée, le nez pincé), du siège têtue (3 heures s'il le faut) ou encore du fais-plaisir (une cuillerée pour Tonton) qui relève seulement d'une micro-violence inévitable selon certains.

Entre la brutalité totale et la plus extrême douceur, les nuances ne manquent pas.

Comparez :

-*"Bien entendu, vous dînez avec nous ! "*

-*"Vous ne nous ferez pas l'affront de partir sans trinquer !"*

-*"Si tu ne cesses pas immédiatement de pleurer, je te jure que tu vas avoir de bonnes raisons de continuer !"*

-*"Si tu aimes vraiment ta mère¹, tu mettras immédiatement à la porte cette putain !"*

-*"Laisse-toi faire ou je te casse en deux !"*

- Il ne prit pas la peine d'ouvrir la bouche mais le cran d'arrêt qu'il avait posé sur la table, était d'une éloquence très suffisante.

En regard de ce qui est mis en place par le contraignant - agression physique, menace, ordre, chantage, invocation de la tradition, mensonge, supplication, pleurs, culpabilisation (*"Ce n'est pourtant pas grand'chose, ce qu'on te demande!"*), bouderie, séduction et autres formes de manipulation - il est nécessaire de s'intéresser aux alliés du contraignant à l'intérieur même de la personne

¹ On remarque au passage l'enjeu accroché.

contrainte, notamment ce qui a été déposé par certains éducateurs, soit dans la version autoritaire ("*Fais ce qu'on te dit et ne discute pas !*"), soit dans la version manipulatrice ("*Allons ! Tu ne vas pas faire des histoires pour si peu ! Sois gentil ! Fais-moi plaisir !*"). La plupart des violences ne triomphent qu'avec le concours de l'auto-violence. Plus généralement, ce qui est en question, c'est le degré de soumission installé par l'environnement de l'enfant (famille, école et catéchisme éventuellement...). Plus la personne est soumise, plus le contraignant peut faire l'économie d'une pression lourde.

Quand la soumission est absolue, la contrainte devient totalement inutile.

Bien des parents sans doute seraient surpris si on leur disait que la docilité qu'ils ont installée à leur profit dans la petite enfance, a fonctionné ensuite au bénéfice d'une secte ou de violants individuels divers. Il est malheureusement très courant que tout soit subi passivement dans une soumission absolue laissant au violent l'illusion que l'autre est consentant et que par conséquent il n'y a ni victime ni violence. La personne est bloquée non seulement à l'expression mais aussi à l'idéation même d'un refus. La pensée qu'elle pourrait ne pas se laisser faire, qu'elle en a le droit, ne lui vient même pas.

L'incapacité à dire non réduit une partie de la population (hommes, femmes, enfants) à une forme tragique et paradoxale d'invulnérabilité. : On ne peut violer qu'un être capable d'exprimer son refus, ne serait-ce que faiblement. Pour ces êtres secrètement mutilés, les violences les plus décisives eurent lieu dans la première enfance. On remarquera que dans ce cas malheureusement courant, il n'est

plus nécessaire que l'agression fasse le lit de la violence. La victime renoncera à porter plainte¹ - puisqu'elle ne pourra pas faire état d'une quelconque résistance - et elle retournera son agressivité contre elle-même (suicide, dévalorisation et culpabilisation plus ou moins intenses et définitives)...

Parfois, grâce à un conditionnement plus raffiné, certains en viennent à se mobiliser automatiquement pour deviner et satisfaire le besoin de l'autre. Installée à l'origine pour le confort des parents, cette servitude volontaire² finit par fonctionner ensuite au bénéfice du premier venu, grâce à un phénomène de transfert généralisé. Il n'y a plus ici hétéro-violence mais subtile auto-violence installée très précocement et parfois consolidée par la catéchèse, dans notre vieille culture judéo-chrétienne.

"Comment faut-il obéir à nos parents ?

- 1° Promptement, sans attendre ni provoquer la colère ; s'attacher même à prévenir leurs ordres et jusqu'à leurs désirs³

2° avec foi et amour, comme à Dieu même⁴..."

¹ Peut-être aussi parce qu'elle sait plus ou moins clairement que ceux qui lui ont causé le dommage le plus grave, ne seront pas dans le box des accusés...

² pour reprendre la belle formule de LA BOETIE qui mériterait d'être connu autrement que comme l'ami de MONTAIGNE...

³ Heureuse époque dans laquelle un vieux confesseur et son archevêque savaient que le désir d'un parent ne peut être que vertueux !

⁴ Abbé Vandepitte, Catéchisme de persévérance, p. 125 - 9ème édition publiée en 1903, avec "la chaude recommandation de l'archevêque de CAMBRAI". Certains diront que la catéchèse a beaucoup évo-

D'autres, qui n'ont jamais eu dans leur enfance le droit d'exprimer un désir ou une préférence, éprouvent une incapacité plus ou moins totale, plus ou moins définitive à savoir ce qu'ils veulent vraiment.

Jadis quand elle disait qu'elle voulait des socquettes rouges, on lui répondait sèchement : *"Fiche-moi la paix avec tes caprices ! Tu mettras les socquettes que je t'achèterai !"* Aujourd'hui, face à ce garçon dont l'approche trop impatiente ne lui laisse le choix qu'entre docilité et révolte, elle se sent presque paralysée par la perplexité, et son comportement oscille entre passivité, encourageante participation et refus d'autant plus violent qu'il lui faut contenir ce qu'elle a tout d'abord facilité. Comme si elle ne pouvait sentir ce qu'elle veut vraiment que dans l'après coup...

Etre capable de distinguer clairement son désir du désir de l'autre, être capable de distinguer ce qu'on veut et ce qu'on ne veut pas, sont des objectifs si importants et si difficiles que certains, pour les atteindre, entament une psychothérapie au long cours. Mais se fixer de tels objectifs suppose qu'ils ont déjà pu accomplir tout un travail sur eux-mêmes pour acquérir la conscience de leur difficulté.

lué depuis le début de ce XXème siècle et qu'un tel texte a tout au plus un intérêt historique. Ce serait oublier que la morale religieuse est avant tout fondée sur la tradition : pour les catéchistes d'aujourd'hui comme pour l'Abbé Vandepitte, c'est la Bible qui reste la source d'inspiration légitime. Mais il est incontestable que les positions sont bien plus hétérogènes actuellement : nul doute que l'Abbé Vandepitte plairait davantage aux prêtres d'orientation intégriste qu'aux lecteurs de GOLIAS ou de TEMOIGNAGE CHRETIEN...

La plupart ne feront jamais ce chemin et resteront des consommables à merci...

Quelques variantes de l'alcoo-violance.

Sans doute serait-il fructueux d'envisager pour chaque forme de violence, des variantes qui prendraient en compte le rapport des forces et la résultante de la pression imposée et de la résistance opposée à cette pression. Tout ceci peut sembler bien abstrait et pour ne pas vous y noyer, ami lecteur, je vous propose d'envisager parmi cent autres figures imposées, quelques variantes de l'alcoo-violance, c'est-à-dire de la démarche (simple ou complexe) par laquelle on oblige à boire quelqu'un qui ne le désire pas.

**variante-
prologue**

Il faut que Francis (3 ans) avale sa potion. Sa mère pose sur la table la cuiller, le flacon et le martinet... L'enfant a déjà bien intégré la signification du martinet.

**variante I
pression très
faible, défense
nulle
aucun refus
explicité
micro-violence
d'apparence
conviviale**

L'offre faite plutôt sobrement ("Vous prendrez bien un verre avec moi !") ne rencontre pas d'opposition et le verre est avalé sitôt servi, comme une simple formalité. Il est difficile de savoir si Marie a bu tout simplement parce qu'elle en avait envie ou si elle a subi passivement, dans une soumission absolue qui peut éventuellement laisser au tenant de la bouteille, l'illusion que son interlocutrice est consentante.

(ou bien convivialité sans violence ?)

variante II

pression faible,
puis de plus en
plus lourde

défense faible,
puis capitulation

violence mineure
d'apparence
conviviale

variante III

pression brutale
dépouillée de
toute apparence
conviviale résis-
tance acharnée
mais les violents
sont les plus
forts

variante IV

pression très
forte mais la
résistance opi-
niâtre oblige le
violant à renon-
cer

La boisson est absorbée dans une soumission relative : Irma, après avoir protesté timidement, avale, cédant ainsi à une invite qui s'alourdit en menace...

"Un petit verre, ça ne se refuse pas ! Allons buvez !

Un petit verre, ça n'a jamais fait de mal à personne !

Vous n'allez pas me faire affront !
Quoi ! Vous refuseriez de trinquer avec moi ?
On ne va plus être copains !".

Emma, qui a refusé fermement, est immobilisée par deux compères, tandis qu'un troisième lui pince le nez. Il ne reste plus au quatrième qu'à enfoncer la bouteille dans la bouche, tandis que les autres consommateurs ricanent ou regardent ailleurs... On n'est pas loin des *violances majeures* dont le viol est le plus incontestable représentant (voir plus loin, les quatre niveaux de *violances*).

Martha, confrontée au même gang, a haussé le ton très vite, et lorsque les deux compères entreprennent de l'immobiliser, elle appelle au secours avec une détermination qui force l'attention de la salle entière brusquement silencieuse. Ses agresseurs battent en retraite et tentent de désamorcer la tension en parlant de simple plaisanterie.

variante V

le passage difficile de la soumission à la résistance

Lou, pour la première fois, a osé dire non à son père qui voulait, une fois de plus, la contraindre à boire jusqu'à l'ivresse. C'est tellement dur, les représailles sont si lourdes que dans un premier temps elle regrette un courage qui lui coûte si cher...

variante VI

pression par l'organisation

Dans le réfectoire de cette caserne, le vin est la seule boisson présente sur les tables. Carlo, qui préfère l'eau et l'assume, devra à chaque repas, traverser l'immense salle, affronter éventuellement les vannes raffinées de la France profonde.

Entre variante III et variante IV, face à la même pression, le refus est aussi clair et pourtant Martha s'en sort beaucoup mieux. Faut-il parler d'assertivité ? d'une capacité de rébellion que les parents n'ont pas écrasée ? Les réactions différentes de la salle ne s'expliquent-elles que par la personnalité de Martha ? Il est bien sûr impossible de répondre à cette question puisqu'on ignore si la composition de la salle a changé...

Dans la variante VI, on se trouve en présence d'une violence institutionnelle mineure et le couple pression-résistance s'écarte nettement de la définition proposée plus haut : ici la pression se fait d'abord au travers d'une organisation matérielle qui ne veut voir que l'uniforme et nie les différences individuelles, comme si bidasse ne pouvait et ne devait rimer qu'avec vinasse ! Secondairement, c'est l'ensemble des contraintes installés dans la soumission de masse qui ajoutent leur pression de conformité.

3- le temps

Le temps peut s'évaluer sous divers angles et pour en parler d'une façon suffisamment concrète, je me placerai cette fois dans le cas du viol, tristement représentatif des violences les plus graves:

-quantitativement, on peut s'intéresser au temps de la violence elle-même (10 minutes ? toute la nuit ?), à sa fréquence éventuelle (tous les jours pendant 10 ans ?). C'est ce que la justice comptabilisera avant tout.

On peut aussi se préoccuper du temps de la douleur. Pour réfléchir valablement à cette question, il est indispensable de se rappeler que la douleur¹, c'est une souffrance ressentie. Il faudra donc aussi prendre en considération le temps de la souffrance hors douleur, celle qui n'est plus ressentie mais qui poursuit souterrainement son activité, en combinaison complexe avec la personnalité déjà installée. Même si elle n'est pas ressentie, même si elle semble oubliée, une très grande souffrance aura un retentissement redoutable sur les perceptions, les attitudes, les inhibitions, les choix de la personne. Ce troisième temps généralement méconnu du grand public, va couvrir la vie entière de la victime. Faut-il ajouter que je parle ici de souffrance dans son sens le plus global : souffrance physique mais surtout désespoir, terreur, dégoût, rage, éventuellement honte et culpabilité quand la victime s'est sentie trahie par quelque chose de son propre corps.

¹ voir page 163 : "*De la maltraitance a l'insensibilité*"

-Sous l'angle ordinal, l'âge est la variable essentielle. Dès la fin du XIX^{ème} siècle, Freud avait observé que l'utilisation sexuelle d'un enfant prépare des types de névrose différents selon l'époque plus ou moins précoce de ce qu'il appelait pudiquement la "*séduction*" ...

On peut aussi considérer le rang occupé dans la série lorsqu'il s'agit de violences récurrentes, car il permet parfois de mieux comprendre une réaction apparemment disproportionnée¹...

Permanence - Généralement le fait d'un dominant institutionnel - État, parents, mari², école, hôpital psychiatrique, caserne, prison, entreprise - la violence continue est, le plus souvent, subie passivement sans qu'une menace concrète précise soit nécessaire. La disproportion des forces, l'absence d'alternative claire, le sentiment que les choses se sont passées ainsi de toute éternité, un dressage solide et général à la soumission, tout concourt à cette passivité face à une Institution ambiguë :

"Elle m'écrase mais elle me nourrit", ou bien "elle me transporte," ou bien encore "elle s'occupe de moi". "Elle me demande de travailler toujours plus pour le même salaire mais au moins elle me donne (!) du travail ; elle m'exploite durement mais tant de gens sont sans travail qu'elle finit par me

¹ voir approfondissement page 174

² Lorsque le violant continu est la compagne ou un compagnon hors mariage, il ne s'agit plus d'un dominant institutionnel, mais la relation est bien souvent - sinon toujours - la même, du fait de la dépendance de caractère transférentiel qui s'installe généralement dans un couple durable.

*convaincre que c'est moi le privilégié, et que je dois en plus dire
merci !"*

Dans bien des cas relevant de la violence institutionnelle, il est infiniment plus simple d'identifier ceux qui subissent que ceux qui imposent. Ainsi dans l'exemple cité plus haut de gens entassés dans les transports en commun et réduits à la condition transitoire mais quotidienne de bétail, il n'est pas facile de repérer les responsables. On peut se faire plaisir en évoquant "*les technocrates*" ou "*le monstre froid de la bureaucratie*" mais pour celles et ceux qui chaque soir à la même heure sont condamnés à revivre cette expérience inhumaine, le fait de ne pas pouvoir visualiser des visages et des noms, est à soi seul désarmant.

Violence et besoin de pouvoir

La peur vécue de manière répétitive mais aussi le fait d'avoir été utilisé(e) pour assouvir les besoins (sexuels ou non) de l'adulte induisent un vif besoin de contrôler l'autre... La privation de tendresse quand elle se prolonge conduit la personne à se chercher des compensations du côté des satisfactions de pouvoir... Pour celui qui ne s'est jamais senti reconnu, la position dominante peut être recherchée du fait des signes de reconnaissance qu'elle garantit... Pour celle qui a connu l'humiliation et les coups, occuper la position dominante, c'est l'occasion d'être à son tour, celle qui frappe et qui humilie, ou simplement la garantie de ne plus jamais être frappée et humiliée... Celui

qu'on n'écouterait jamais, qu'on ne respectait pas, pense qu'on sera bien obligé de l'écouter et de le respecter...

Nous le voyons : pour des raisons différentes, généralement cumulées, les gens qui ont subi très tôt des maltraitements massives, ont un énorme besoin de pouvoir. Besoin de pouvoir pour lui-même mais aussi la plupart du temps pour ce qu'on espère se procurer grâce à ce pouvoir (sécurité, reconnaissance, amour, écoute, mais aussi éventuellement consommation, humiliation, abaissement et destruction de l'autre...)

Ce besoin de pouvoir doit être bien distingué de la situation d'autorité qui relève souvent de la nécessité la plus élémentaire. La vie d'un orchestre ou d'une entreprise ne se conçoit pas sans un chef mais bien des gens confondent la reconnaissance d'une autorité nécessaire avec une approbation de l'autoritarisme. La situation d'autorité la plus simple est celle du parentage ; à la naissance, c'est même un cas limite : un nouveau-né totalement dépendant, des parents tout puissants... Qu'ils le souhaitent ou non, leur pouvoir est sans bornes, sans contrepoids et presque sans contrôle... Que vont-ils en faire ? Le mobiliser au service de l'épanouissement de l'enfant ou bien au service de leurs besoins à eux ?

Le pouvoir n'est pas nécessairement associé à une situation d'autorité. Il peut traduire tout simplement "la raison du plus fort" limpidement montrée par La Fontaine.

L'enfant l'apprend dès l'école élémentaire, justement dans "*le loup et l'agneau*", mais les contes, les dessins animés et bien souvent toute son expérience d'agneau, ont préparé le terrain. La vie au collège lui apportera des

confirmations multiples : Mange-t-il dans un réfectoire aménagé en self ? Dans la longue file qui conduit aux plateaux, son attente sera, chaque jour, rallongée et poivrée d'amertume, devant le dépassement par des plus grands (élèves et surtout professeurs)... Mange-t-il dans un réfectoire traditionnel ? Il est courant que les plus grands se servent très copieusement avant de passer le plat presque vide aux plus petits en bout de table. On me dira que c'est la marque d'une grande délicatesse puisqu'ils ne crachent pas dedans, comme dans ce collègue évoqué par un écrivain en vogue dont j'ai oublié le nom.

"Mieux vaut une injustice qu'un désordre" disait GOETHE¹. Les "éducateurs" s'intéressent peu à ces détails pourtant d'autant plus structurants² qu'ils seront répétés sur des années entières dans un contexte institutionnel qui leur confère une obscure légitimité.

On peut occuper une situation d'autorité et avoir un faible besoin de pouvoir ou au contraire être de tout côté dépendant et avoir un énorme besoin de pouvoir. Les satisfactions procurées ne sont pas nécessairement associées à des positions d'autorité prestigieuses : elles peuvent être plus nombreuses et plus intenses pour le maître-chien, le sergent d'un Centre d'Instruction, le gardien de prison, le contremaître, le guichetier, l'infirmier psychiatrique, le

¹ Evidemment je me sens plutôt du côté d'ELUARD lorsqu'il affirme que l'injustice "est le pire désordre".

² Notons au passage que le terme *structurant* n'évoque pas nécessairement une réalité bénéfique. Le plus épouvantable des conditionnements est incontestablement structurant !

maître d'école, les parents, le mari ou l'épouse que pour le 1er président de la Cour de Cassation¹. Un cas extrême est celui de certains enfants qui parviennent à tyranniser toute une famille²..

Certains statuts modestes permettent, pendant de courtes périodes, de vivre une enivrante puissance. Les paysans, les routiers, les agents des transports publics ont mis au point, pour exprimer leur mécontentement, des actions (grève³, barrage, opération "escargot") dont le principe commun peut se résumer dans une formule simple :

"Ceux-là paieront pour les autres".

Il s'agit, chaque fois, de faire subir à une masse d'innocents des désagréments, éventuellement des souffrances, à partir d'une énergie destructrice en place depuis de nombreuses années et qu'un incident supplémentaire fait "déborder".

Comme être humain, je ne veux pas voir ce que m'ont fait les dominants de ma petite enfance. Comme conducteur de train, je me sens impuissant face aux bureaucrates dont ma vie quotidienne dépend aujourd'hui. Mais je peux à mon tour, rendre la vie impossible pendant quelques heures ou quelques jours à des centaines de milliers de travailleurs qui feront quatre heures de trajet

¹ Il n'est pas question ici de l'ensemble de chaque corporation mais de gens qui ont subi des frustrations massives...

² J'évoquerai au deuxième volume la question des parents battus...

³ Une grève en usine arrête la production et s'il n'y a pas mévente, elle peut mettre en difficulté l'employeur et le contraindre à négocier. Une grève du métro - si longue soit-elle - ne va pas diminuer le traitement du ministre des transports ou du directeur de la R.A.T.P.

au lieu d'une. Il est probable que le ministre ne sera pas plus ému par les difficultés supplémentaires de ces gens que par nos insistantes réclamations mais du moins nous nous serons - à notre tour - offert des satisfactions de pouvoir et nous aurons exprimé un peu de ce trop-plein de rancune qui finit par nous étouffer.

Ici encore, après avoir, pendant 20 ou 40 ans, *subi* les violances des grands et des petits chefs, .les violances d'hier et d'avant hier, on passe à la violence *agie*.

Le bizutage¹ qui sévit dans certains établissements militaires, scolaires et universitaires peut être considéré comme une sorte de cas limite : Le simple fait d'être né deux ans plus tôt procure à certains individus - pour quelques heures ou quelques mois - le droit exorbitant de faire vivre aux plus jeunes la peur, la souffrance, l'humiliation... Il serait intéressant de regarder de plus près ce qui caractérise, dans la promotion dominante, ceux qui font subir les plus graves brimades² : on devrait trouver chez les plus sadiques une petite enfance griffée de maltraitances, peut-être aussi de la jalousie vis-à-vis d'un cadet préféré...

¹ Il sera évoqué plus largement dans mon second livre.

² On me dira qu'il y a des bizutages innocents avec, dans la rue, barboteuses et farine. Mais c'est le principe même du bizutage qui est mauvais. Dans cette perspective, les bizutages innocents sont les pires car ils fournissent la vitrine de respectabilité rigolarde, tandis qu'en d'autres lieux, de sinistres traditions se perpétuent. J'en parle bien plus longuement dans mon troisième volume.

Les clés de l'ivrogne

On connaît peut-être l'aventure de cet ivrogne qui cherche vainement ses clés sous le lampadaire. Son ami lui demande si c'est là qu'il les a perdues. *"Non, dit l'ivrogne, mais là je vois plus clair."*

Des agriculteurs mécontents bloquent des milliers de gens sur les routes. Il y a dans les voitures immobilisées toute une population de gens ordinaires, y compris des familles avec de jeunes enfants... On demande aux agriculteurs s'ils ont beaucoup de colère contre ces gens ordinaires qu'ils ont choisi de persécuter. *"Non, répondent-ils, c'est contre le gouvernement que nous sommes furieux mais c'est plus facile de s'attaquer à ces gens qui n'ont ni armée ni police pour les protéger."*

Pour faire aboutir des revendications qui resteront obscures à la plupart des usagers, une grève prive des millions de salariés de leur moyen de transport habituel et les contraint plusieurs jours consécutifs, à d'épuisantes marches. On demande aux grévistes s'ils ont une forte rancune à assouvir contre tous ces salariés ainsi sanctionnés. *"Pas du tout, protestent-ils, mais ces gens sont à portée. Ce n'est tout de même pas notre faute si les ministres ne prennent pas le métro !"*

Dans cet établissement d'enseignement supérieur, les anciens font subir aux plus jeunes un bizutage particulièrement dur et humiliant. On demande aux bizuteurs s'ils ont beaucoup de haine à l'égard de leurs cadets. Une question qui les surprend... *"Pas du tout, disent-ils, mais ceux-là, on les a sous la main"*

Quatre niveaux de violence

Bien que cela me semble plus délicat à mettre en place, il m'a semblé intéressant d'adopter une typologie des violences à partir du critère de gravité comme je l'ai fait pour les agressions. Cette gravité doit tenir compte avant tout des trois dimensions déjà dégagées dans mon analyse d'une violence¹ :

- l'enjeu
- le conflit pression/résistance
- le temps

Violences majeures

La violence est majeure quand il y a confiscation totale, permanente et définitive (esclavage). La violence est majeure quand elle aboutit à une mutilation psychique irréversible, par exemple quand l'effort pour rendre l'autre fou ² a pleinement réussi. Mais en dehors de ce que l'opi-

¹ Il ne s'agit ici que d'un bref rappel. Si vous avez survolé rapidement cette partie du 3^{ème} chapitre, je vous encourage à y revenir maintenant...

² Le lecteur aura peut-être reconnu au passage le titre du livre le plus connu du psychanalyste américain Harold Searles, *L'effort pour rendre l'autre fou* (Gallimard, coll. "Connaissance de l'inconscient")

nion considère habituellement comme folie, il existe toutes sortes de pathologies graves qui jusqu'à présent ont plus mobilisé l'indignation et la soif de vengeance des foules qu'un besoin de comprendre pour prévenir. On perçoit de plus en plus clairement que les gens ne naissent pas tortionnaires ou dictateurs paranoïaques ou pédophiles actifs ; et qu'il ne s'agit pas non plus de malheureux hasard. Est violence majeure, la masse des interactions familiales et sociales qui parviennent à structurer la personnalité d'un grand criminel¹

Il y a quelques années, un document filmé, *"Le fils de ton voisin"*, avait révélé comment dans la Grèce des Colonels, la police politique parvenait à transformer en quelques mois, de jeunes ruraux en tortionnaires. On voyait l'efficacité de la machine, mais aussi ses limites puisque un petit nombre de recrues résistaient au décervelage. C'est que le premier usinage par la famille n'était pas toujours en cohérence totale avec le second accompli par les policiers.

Dans *"La mort est mon métier"*, Robert Merle montre par quelle violence majeure complexe, on peut fabriquer un docile commandant de camp d'extermination. Il faudrait s'intéresser systématiquement à l'enfance des bourreaux comme à l'enfance de ceux dont on ne parvient pas à faire des bourreaux. C'est d'ailleurs ce qu'ALICE MILLER a commencé à faire dans plusieurs de ses livres².

Il y a violence majeure quand des adultes ont réussi à écraser, une fois pour toutes, la capacité de refus d'un en-

¹ Voir mon second volume : *"Genèse et gestion de la destructivité"*

² Voir la bibliographie à la fin de ce volume.

fant, quand ils ont installé une soumission absolue et définitive, quand l'idée même qu'il pourrait dire NON à quelqu'un ou à quelque chose est devenue impensable pour lui... Cette violence majeure-là résume et facilite toutes les violences ultérieures...

Il y a violence majeure quand un Etat impose à ses ressortissants de se transformer en machines à tuer et à torturer.

L'exemple de la guerre d'Algérie montre que ce qui doit être pris en compte, ce n'est pas seulement le passage sous l'uniforme, les armes à la main, mais aussi ce qui dans le psychisme fut définitivement installé et dont beaucoup n'ont jamais pu se remettre. Des documents télévisuels remarquables comme "*L'Ennemi intime*" de Patrick Rotman¹ ou "*Algérie : paroles de tortionnaires*" peuvent nous aider, mais ce que nous y découvrirons n'est encore qu'une infime partie de la souffrance installée par cette histoire de 132 ans.

J'ai été touché par la souffrance de ces hommes, 40 ans après la fin d'une guerre inavouée. Ils appartiennent à cette zone grise dont parle Primo Levi dans *Les naufragés et les rescapés* (à mi-chemin entre le courage de La Bollardière et le cynisme d'Aussarresse). Ceux qui ont accepté de témoigner étaient visiblement persécutés par le souvenir de ce qu'ils avaient fait et de ce qu'ils avaient laissé faire. L'éducation reçue n'avait pas empêché le crime, mais elle se montrait efficace dans une culpabilisation peut-être définitive.

¹ Articles dans Télérama du 27/02/02 (p. 74 à 77) et du 13/03/02, p.147

Il y a violence majeure quand, par un ensemble de manipulations mentales, une secte parvient à contrôler des esprits.

Il y a violence majeure quand c'est le plus intime d'un corps qui est confisqué même pour 10 minutes, autrement dit quand il s'agit d'un viol.

L'exploitation massive des jeunes enfants dans les mines et les fabriques étant aujourd'hui interdite dans nos sociétés, certains parents se tournent vers de nouvelles formes d'exploitation plus individualisées. Hier il s'agissait de survie économique, aujourd'hui, ce qui est âprement convoité, ce qu'il faut coûte que coûte arracher, c'est la richesse et la notoriété. Pour y parvenir, la chosification brutale de l'enfant va revêtir des formes très diverses :

ROLANDO qui n'a que 3 ans et demi, participe déjà "à fond la caisse" aux compétitions de moto-cross. L'essentiel de son quotidien tourne autour de l'obsession parentale ; son avenir rétréci est tout tracé : il sera champion... peut-être, mutilé certainement ! On lit sur son visage beaucoup de souffrance mais ses parents ne voient que le casque et les bottes...

Violences lourdes

Parfois la perspective est moins rétrécie mais la pression - intense, permanente - en visant une réussite scolaire globale brillante et précoce, frustre gravement les besoins d'enfance. Bien entendu, ces parents jureraient leurs grands dieux qu'ils font tout cela pour le bien de leur progéniture. Ils désirent si fortement à la place de l'enfant que ce dernier est condamné à une soumission passive qui par-

fois finit par se retourner en une rébellion débouchant à terme sur le blocage intellectuel et l'auto-destruction.

La violence lourde est souvent monnaie multiforme, répétitive, dense et continue. Fournie souvent dès la petite enfance, en petites coupures, elle réduit très fortement la liberté de la personne, mais tout doucement, progressivement... C'est le cas quand on élève des enfants dès leur naissance sur le principe

Tout est interdit sauf ce qui est permis

ou bien pire encore

Tout est interdit sauf ce qui est obligatoire

Plus concrètement, on peut parler de violence lourde quand un enfant est obligé (dans la longue durée) de manger alors qu'il n'a plus faim, de rester à table alors qu'il a fini de manger, d'embrasser des gens qu'il n'a aucune envie d'embrasser, quand il doit rester immobile, les bras croisés, en silence pendant des temps prolongés¹... On peut parler de violence lourde quand un "éducateur" devient inquisiteur et par un questionnement intrusif prétend tout connaître de l'enfant. On peut parler de violence lourde quand un enfant est enfermé dans un placard, dans un cabinet noir, dans une cave, mais aussi plus subtilement quand il n'a jamais la possibilité de s'enfermer, quand il n'y a pas de porte aux chambres ni à la salle de bains, quand pour lui, il n'y a pas de chambre du tout, quand ses paroles et ses gestes sont livrés au commentaire

¹ J'insiste sur le fait que c'est la globalité sur toute une éducation, et non un élément considéré isolément...

des voisins...On peut parler de violence lourde quand, pendant 10 ans, on prétend imposer des savoirs par des moyens autoritaires et répressifs, et qu'on installe ainsi chez beaucoup de jeunes, une répugnance tenace à l'égard de toute formation, mais aussi la conviction que lorsqu'on a la force, on peut imposer sa volonté.

"La raison du plus fort est toujours la meilleure"

C'est ce qu'on apprend très tôt aux enfants. Comment s'étonner que certains d'entre eux préfèrent devenir des loups plutôt que de rester l'agneau de la fable.

"Si tu me quittes, je me tue !"

Par le chantage au suicide, des individus sans scrupules mettent en prison, parfois à vie, un proche en se servant de ses scrupules. D'autres emprisonnent l'être qu'ils prétendent aimer, par une menace qu'ils espèrent encore plus convaincante :

"Si tu me quittes, je te tue !"

La menace d'une agression majeure sert ici de levier pour imposer une violence lourde. Mais pour obtenir le même résultat – obliger un être à dormir dans le même lit et à subir le *devoir conjugal*, malgré la peur, la haine, le dégoût – d'autres moyens étaient à la disposition des dominants de base, des moyens qui n'ont pas tout à fait disparu de la surface de la terre, et dont je parlerai plus largement dans un autre livre.

Il faudrait parler aussi de la manipulation continue des sentiments de culpabilité¹

Dans *le Rouge et le Noir*, Stendhal nous montre la pieuse et douce Madame de Rénal contrainte par son directeur de conscience, d'écrire sous sa dictée, la lettre de dénonciation qui ruinera le projet de mariage de Julien Sorel.

Le monde du travail offre de multiples exemples de violances lourdes et je m'en tiendrai ici à deux phénomènes :

- La fermeture d'une entreprise et la mise en chômage de son personnel, quand le seul but est d'accroître la rentabilité du capital.

- La *mise au placard* d'un salarié dont la Direction veut se débarrasser. Il s'agit souvent de le pousser à la démission pour éviter d'avoir à lui verser des indemnités de licenciement.

On l'isole, on l'installe de préférence dans une pièce étroite, inconfortable, mal ou trop chauffée, mal aérée, mal éclairée ; on lui impose des tâches sans rapport avec sa qualification, parfois tout à fait inutiles, etc. Il ne s'agit pas seulement de démoraliser, de casser un être humain, mais aussi de montrer aux autres salariés, ce qu'il en coûte de déplaire...

¹ Si elle est occasionnelle, il vaut mieux parler de violence mineure.

Violances mineures

Vanessa avait gardé un mauvais souvenir de cette école où elle devait faire semblant d'écouter une foule de choses qui ne l'intéressaient pas, alors qu'elle avait tellement envie de lire et de parler de ce qu'elle lisait...

Le sergent n'était pas méchant mais Antoine trouvait que ses ordres manquaient de fantaisie : *Garde à vous ! Repos ! Garde à vous ! Repos !* Bien avant la 60ème fois, l'écoeurement s'était installé...

Raoul n'aimait guère livrer des colis chez le vieil Anatole qui ne manquait jamais de lui proposer son verre d'eau-de-vie avec une insistance mi-joviale, mi-menaçante.

La violence mineure est confiscation, chosification momentanée. Elle peut se présenter comme un incident occasionnel sans conséquence gravissime. C'est le cas par exemple lorsqu'un prosélyte veut à tout prix vous détailler ses certitudes. Ce n'est malheureusement pas la seule variété à fuir : Vous avez certainement rencontré son cousin, le *pique-oreille* qui dans le moment où vos sacs à provisions sont pleins, vous inflige¹ le récit de ses aventures de vacances. Parfois il préfère vous surprendre dans votre intimité, au moment qui lui convient à lui. Il est très impatient de vous commenter - une à une - les photos de ses 6 albums familiaux... Si vous voulez faire cesser cette confiscation, vous devrez trouver une échappatoire (la

¹ Micro-violence ou violence mineure, ça dépend du temps volé, peut-être du poids des sacs, de la température. Pour la plupart de ces exemples, des nuances équivalentes s'imposeraient...

fuite) ou faire face¹, exprimer clairement un refus, ce qui suppose une combativité suffisante non cassée par un dressage à la soumission trop efficace, non inhibée par la peur du rejet ou par des programmations du type "*Tes besoins ne comptent pas - Pense aux autres d'abord*"... Dans ce genre de situation, beaucoup de personnes subissent, par peur de paraître agressives, par peur de ne pas savoir exprimer autrement que de façon brutale, par peur de blesser l'autre et de recevoir en retour une réaction hostile immédiate ou à terme.

"Plutôt subir deux heures d'ennui que de vivre ensuite indéfiniment dans la crainte que l'autre m'en veuille." me disait quelqu'un l'autre jour.

On peut parler de violence mineure quand un dragueur insiste malgré le refus réitéré de l'autre, quand un exhibitionniste impose sa nudité, quand un quidam arrose tout le voisinage de sa musique, quand des fêtards klaxonnent avec insistance pour informer tous les solitaires que d'autres s'apprêtent à faire la noce, quand une municipalité ou un groupe de commerçants prétend animer un quartier à coups de hauts-parleurs tonitruants...

La violence-souvenir

Elle consiste à rappeler - en public de préférence - un événement dans lequel l'autre s'est trouvé en position ridicule ou humiliée : dans certaines familles, les fêtes sont avant tout de féroces bouquets de violences-souvenirs par

¹ Si vous n'avez pu ni fuir ni vous opposer, vous allez vous retrouver en inhibition d'action dont Henri Laborit a montré les effets destructeurs quand ce mode de réaction devient habituel.

lesquelles les plus âgés consolident leur domination sur les adolescents et les jeunes adultes.

"Tu te souviens de ce réveillon où tu avais tant ri que tu en avais mouillé ta culotte ?"

La violence sur confiance

Beaucoup d'abus de confiance qui ne concernent pas des biens matériels, sont en fait des violences mineures. C'est le cas par exemple du retour sur confiance qui consiste à se resservir contre l'autre de ce que, mis en confiance, il a pu nous dire. Cela peut être tentant de le faire pour étayer une confrontation, un jugement de valeur, une interprétation, un reproche, et plus généralement pour prouver qu'on a raison. On y trouve un bénéfice immédiat mais qui coûtera très cher dans le moyen et le long terme. Combien de parents se plaignent que leur enfant ne leur parle plus, ne leur raconte plus rien... Dans ce même quartier de l'abus de confiance, on rencontre les confidences trahies lorsqu'il y a divulgation d'une confiance ou dévoilement de l'intimité d'un proche...

"Ah ! Chère madame, mon petit dernier me cause bien du souci. J'ai encore été obligée de laver des draps ! Vous vous rendez compte ? A 6 ans et demi !" Le jour même – grâce au fils de la voisine, généralement bien informé - toute la classe est informée et le petit Etienne transpercé de mille flèches moqueuses...

La violence-mystification

On peut distinguer les mystifications dirigées contre des dominants ou l'une de leurs institutions (le livre de Jules Romain, *Les Copains*, en fournit une bonne illustration) et les mystifications dirigées contre des personnes privées choisies en raison de leur faiblesse et de leur vul-

néralité. Selon l'enjeu, la durée, le nombre des *violants* et des spectateurs invités à se repaître de la souffrance de la victime, c'est une violence mineure ou lourde.

Certains peut-être se souviendront de *Grand-rue*, du réalisateur espagnol Juan Bardem. Dans ce film, la mystification organisée par des gens qui s'ennuient, consistait à faire croire longuement à une femme qu'il y avait enfin un homme pour l'aimer. La révélation perverse du complot à l'héroïne au moment où le faux soupirant commençait à l'aimer vraiment, entraînera son suicide.

"Nous recherchons votre correspondant"

Certaines administrations discrètement perverses ont trouvé un moyen ingénieux pour réduire la fréquence des appels téléphoniques à leurs services : Lorsqu'un usager appelle, il reçoit des messages qui auraient à la rigueur de l'utilité s'ils n'étaient exprimés 20 fois ou 60 fois de suite (tout dépend de votre patience et du moment où vous décidez de raccrocher!). *"Nous nous efforçons d'écourter votre attente"* dit la voix, benoîtement, et il faut bien reconnaître qu'en effet cet effort nous aide à raccrocher plus vite ... D'autres ont mis en place six notes de musique en boucle tout aussi convaincantes. Dans une société où tant de musiques merveilleuses sont depuis longtemps dans le domaine public, il faut beaucoup de perversité pour imposer à ses correspondants, l'insistante indigence d'un disque rayé. Ou bien vous coupez le son, et vous n'entendrez pas votre correspondant lorsqu'enfin il se manifestera, ou bien vous subissez en vous persuadant que ça ne sera pas long puisqu'ils *s'efforcent* ! Si votre vie n'est pas en jeu, si vous avez le désir de ne pas vous user inutilement, raccrochez au plus vite ! C'est de la plus élémentaire hygiène mentale.

Une autre façon de considérer ce problème de parasitage auditif, serait de s'extasier sur la merveilleuse passivité de cette population qui supporte, depuis des années, la substitution d'un disque rayé au silence reposant, propice à la rêverie ou à une bienheureuse somnolence.

Micro-violances

La micro-violence est confiscation légère et superficielle : Comme aux autres niveaux de la violence, la personne devient objet permettant de satisfaire un besoin mais à un niveau tellement infime que toute réponse impatiente semble illégitime.

Les discrètes pressions destinées à rendre l'autre conforme à notre souhait relèvent de la micro-violence : jugement de valeur, observation perfectionniste, interprétation, confrontation et conseil non sollicités, etc. De même le besoin d'avoir raison sans conteste, qui dans certaines époques inspira massacres et bûchers (agressions majeures) aussi bien que conversions forcées (violences majeures), peut n'être plus que la rage de convaincre (violence mineure) ou simplement une certaine propension à mettre sous le nez de l'autre, l'information qui nous semble tellement convaincante (micro-violence)...

"Laisse, je vais le faire, j'irai plus vite !" dit le parent au petit qui entreprenait de lacer ses souliers avant de sortir en promenade¹. On fait les choses à la place de l'autre,

¹ Le lecteur, j'espère, aura été attentif au fait que je me situe ici hors de tout contexte d'urgence...

on parle à la place de l'autre, on choisit à la place de l'autre la couleur de son vêtement ou des murs de sa chambre. Micro-violances paisibles qui, en se répétant, privent l'enfant des expériences positives qui favoriseraient son accès à l'autonomie. Bien souvent elles se présentent comme sollicitude : "*Si... (je te dis ça, je fais ça...), c'est pour ton bien !*"

Dans le foisonnement des contacts fonctionnels, la plupart des gens sont exposés à des micro-violances, tantôt parce que l'autre ne fournit pas un minimum de signes de reconnaissance tantôt parce que, tout au contraire, il manifeste un intérêt excessif, voire une curiosité intrusive. Se sentir nié par l'autre est inconfortable mais pas moins que de se sentir confisqué par un questionnement de plus en plus indiscret. ou par une sollicitude étouffante. Que les attentions de l'autre puissent - au delà d'une certaine limite - devenir pesantes, alors qu'elles étaient agréables en deçà, qu'on les avait même demandé peut-être, on s'interdit parfois de le penser et à plus forte raison de l'exprimer (L'autre me dirait que je ne sais pas ce que je veux !).

Maintenir une porte ouverte pour l'inconnu qui est sur mes talons, relève de la simple courtoisie, mais s'il est encore à 15 mètres, je le coince puisque - à courtoisie égale - je l'oblige à courir. L'effort que je m'impose, le temps que j'y consacre sont disproportionnés au regard du bénéfice matériel que l'autre va y trouver. Les enjeux ici sont insignifiants mais cet exemple permet de réfléchir autrement sur l'expression rendre service. Qu'est-ce que je donne à l'autre ? Qu'est-ce que je lui prends ? Qu'est-ce que je me donne ? Qu'est-ce que je me prends ?

Vous me direz peut-être que dans ces conditions, il ne reste plus qu'à se taire et se retirer au désert pour éviter à coup sûr micro-violances et micro-agressions. Mais pour-

quoi faudrait-il à tout prix les éviter ? Mon propos n'est nullement de moraliser et moi-même, dans ce livre, j'ai dû déjà blesser plus d'un lecteur. Je m'adresse avant tout à ceux et celles qui ont besoin de comprendre - en se repassant le film de leur journée - pourquoi Samantha s'est tue et refermée, pourquoi Lucio est devenu soudain plus agressif... Il est fréquent que des amitiés se rompent sans que les vraies raisons soient exprimées et même tout simplement perçues. Parfois, quand du temps a passé, la souffrance s'étant estompée, noyée dans la masse des autres souffrances mémorisées, d'anciens amis se demandent pourquoi ils ont cessé de se voir.

VIII- Les violances symboliques

Première approche¹

Si une violence est une conduite qui a pour but de contraindre un sujet (individuel ou collectif) à penser, agir ou se comporter d'une certaine façon, à subir une expérience qu'il n'a pas choisie, une violence symbolique sera une action qui a pour but de contraindre dans la sphère du symbolique, d'imposer dans la sphère du symbolique. Le symbolique peut concerner l'action à laquelle la victime est contrainte mais aussi les moyens de pression utilisés.

publicité et la propagande

Quel que soit le contenu explicite et le produit concerné, la publicité et la propagande découlent d'un postulat implicite, global, diffus qui pourrait se formuler ainsi :

Puisque nous avons beaucoup d'argent, nous avons les moyens d'exercer sur votre esprit et sur celui de vos enfants, une pression efficace. Il ne s'agit pas de savoir si nos produits sont bons ou si nos idées sont valables mais combien de fois dans la journée, nous pouvons vous contraindre à supporter notre message sans réagir négativement. Nous avons les moyens

¹ Bien entendu, il n'est pas question de proposer ici un inventaire exhaustif d'ailleurs impossible. Je me contenterai d'évoquer quelques exemples dans divers contextes...

financiers et techniques qui nous permettent de peser sur vos choix de citoyen et de consommateur. Si personnellement vous parvenez à résister, l'esprit de vos jeunes enfants sera plus malléable...

La propagande et la publicité fournissent sans doute les formes les plus spectaculaires de violence symbolique, notamment dans leur stratégie lourdement répétitive : couloirs de métro tapissés avec 60 affiches identiques, refrain seriné plusieurs fois par jour pendant des années juste avant les informations. Le matraquage du "*je vais vous enfoncer ça dans la tête*" est subi sans grande protestation... peut-être parce qu'il a été préparé par les "*enfoncez-vous bien ça dans la tête*" de l'éducation traditionnelle.

Traditions et rituels

Dans les pays totalitaires, la mécanique des applaudissements, du poing levé ou du bras levé, le serment de fidélité au Chef permettent un repérage rapide des opposants, des réticents qui ont levé le bras sans empressement, des tièdes qui ont applaudi mollement ou se sont arrêtés les premiers. On raconte que dans certains meetings en Union Soviétique, les applaudissements pouvaient durer une demi-heure, personne n'osant s'arrêter le premier par crainte d'une prompte mise au goulag... Quant à ceux qui font semblant pour éviter la disgrâce et le camp de concentration, ils sont souvent conduits à infléchir leur perception du Pouvoir afin de retrouver une plus grande cohérence entre leurs actes et leurs opinions.

Même dans les nations qui se réclament de la démocratie, l'armée a ses rituels et le gaucher qui se trompe de

main en saluant un gradé, risque de se retrouver en salle de police pour quelques jours. Dans un certains nombre d'établissements relevant de l'armée et de l'Éducation Nationale, les plus jeunes sont obligés, à l'occasion des bizutages, d'exprimer publiquement et de façon avilissante, leur non-valeur et leur soumission à ceux qui se sont donnés la peine de naître un ou deux ans plus tôt (vêtement-poubelle, prosternation devant les anciens et autres postures humiliantes).

Dans certaines cultures d'inspiration mosaïque, la nuit de noce doit s'achever par l'exposition du drap taché de sang. Gare à l'épousée qui n'a pu fournir la preuve publique de sa virginité au mariage.

"On fera sortir la jeune fille à la porte de la maison de son père et les gens de la ville l'assommeront de pierres et elle mourra ; car elle a commis une infamie en Israël, commettant une impureté dans la maison de son père..." (Deutéronome¹, XXII, 15 à 21)

Telles sont les féroces prescriptions, transmises au peuple hébreu par Moïse après ses fameux entretiens du Mont Sinai. Elles ont été traduites en 2092 langues et tirées à 6 milliards d'exemplaires pour la seule période 1815-1992. Il y a beaucoup de violence dans l'obligation pour la femme (et pour elle seulement) d'être vierge au mariage, dans l'obligation de rendre publique une information qui concerne l'intimité du couple. Une information qui, par le langage binaire utilisé (un drap taché ou non), écarte la diversité des interprétations qui "innocente-

¹ Faut-il le rappeler, le Deutéronome fait partie des Livres communs aux différentes Bibles chrétiennes et hébraïques

raient"¹ la femme : par exemple l'impuissance du mari ou simplement sa patience et sa délicatesse... Interdite sous peine de mort avant le mariage, la pénétration est obligatoire pendant la nuit de noce... Quant à la lapidation associée, ce n'est évidemment pas une violence symbolique mais une agression majeure tout à fait physique.

Le pouvoir de violence symbolique

*"Quand j'emploie un mot, dit Humpty Dumpty
avec un certain mépris, il signifie ce que je veux
qu'il signifie, ni plus ni moins.*

*-La question est de savoir, dit Alice,
si vous pouvez faire que les mêmes mots
signifient tant de choses différentes.*

*-La question est de savoir, dit Humpty Dumpty,
qui est le maître, c'est tout."*

Lewis Carroll, De l'autre côté du miroir

Imposer des significations

Un pouvoir de violence symbolique, c'est un pouvoir qui "parvient à imposer des significations et à les imposer

¹ Bien entendu, lorsque j'emploie le verbe innocenter, je m'impose de rester dans la logique mosaïque. Dois-je vraiment le préciser, je me sens totalement extérieur à cette misogynie ...

comme légitimes"¹. Il y parvient dans la mesure où "il dissimule les rapports de force qui sont au fondement de sa force." Il étaye ainsi durablement un pouvoir d'abord installé sur la force physique et matérielle. Pour assurer cette fonction, le maître a généralement besoin d'avoir à ses côtés, des manipulateurs de symboles, hier prêtres, historio-graphes, juristes, aujourd'hui hommes politiques, journalistes, publicitaires, philosophes...

Monarchie de droit divin

Jadis quand un chef de bande avait réussi à se rendre maître d'un territoire assez vaste, il avait besoin - pour asseoir durablement sa domination et celle de sa descendance - que les populations soumises cessent de le voir seulement comme le plus fort. Car on vieillit, et ce qu'une bataille a conquis risque d'être perdu par la suivante.

Le règne, la puissance et la gloire

Bien différente sera la situation lorsque par le détour du sacre - une cérémonie destinée à frapper les imaginations - les prêtres imposeront l'idée que cet homme ordinaire - éventuellement débile ou sanguinaire - est désormais devenu, grâce à quelques gouttes d'une huile très précieuse contenue dans la sainte ampoule, l'oint du Seigneur et que son pouvoir lui vient de Dieu. Tous alors seront tenus de se soumettre, non parce qu'il est le plus fort, mais parce qu'il est *sacré* et que s'opposer à lui, ce serait

¹ Les citations de ce paragraphe proviennent de l'ouvrage probablement le plus important de Bourdieu et Passeron, *La Reproduction*, p.18 (Ed. de Minuit, 1976).

s'opposer à Dieu lui-même¹. Sans le secours providentiel du *goupillon*, le roi n'aurait jamais été qu'un *sabre* sans avenir comme sans passé. Bien entendu, la reconnaissance par le peuple entier sera d'autant plus intense et générale que la véritable origine du pouvoir monarchique se sera effacée dans la mémoire collective au profit d'une légende opportunément hagiographique.

La mission civilisatrice d'une grande nation

Quand l'école imposait comme vérité aux petits garçons du Maroc, de Madagascar ou du Sénégal, l'idée qu'ils étaient Français, que leurs ancêtres étaient les Gaulois, il était moins nécessaire ensuite d'employer la force pour les utiliser comme chair à canon sur les champs de bataille à Verdun.

Demain nous aurons un bonheur sans fin

De même on peut réduire les forces de police, quand on parvient à persuader les plus misérables, les plus exploités que leur souffrance ici-bas, s'ils l'acceptent avec résignation, leur ouvrira la porte sur un bonheur sans fin dans l'au-delà... Dans une société civilisée, l'usage astucieux de la violence symbolique rend partiellement inutile l'emploi de la violence physique.

Le mythe de l'Etat neutre et démocratique

Par exemple, il est avantageux pour les dominants que la population se représente l'État comme exclusivement

¹ Cf. St-Paul, Epître aux Romains, XIII (p.2729 dans la Bible, éd. TOB)

préoccupé de l'intérêt public et les lois comme l'expression de la volonté générale.

Il est avantageux pour les dominants que les problèmes politiques, économiques, financiers, fiscaux, judiciaires soient considérés par le plus grand nombre comme hors de leur portée (*Trop compliqués pour nous ! Faut pas chercher à comprendre !*) et réduits - faute de mieux - à des perceptions binaires :

Le Bien (les forces du Bien)	Le Mal (les forces du Mal)
Etat démocratique	Etat totalitaire
des dirigeants élus	des dirigeants non élus
la liberté de la presse	la censure et la propagande.

La distinction totalitarisme/démocratie, qui relève de la typologie, se trouve subrepticement réduite à n'être plus qu'une classification. En d'autres termes, alors qu'il serait raisonnable de situer¹ la France, les Etats-Unis ou la Suède sur un axe allant du totalitaire extrême au pleinement démocratique, nos politologues discrètement courtisans ne cessent de nous le répéter : Puisque nous ne vivons pas dans un Etat totalitaire, c'est que nous sommes en démocratie. Ceux qui osent penser au delà, coupent les cheveux en quatre.

Qu'en France la majorité des adultes de nationalité française aient été privés du droit de vote jusqu'en 1945, n'empêchait pas nos concitoyens de s'affirmer en démocratie puisque la majorité d'une minorité élisait ses représentants. Inversement,

¹ A partir d'indicateurs quantifiables qu'il conviendrait de préciser

qu'en Allemagne, les nazis aient installé en 1933, le plus monstrueux des régimes totalitaires en passant par les élections, c'est un fait qui n'a pas suffi à remettre en cause l'équivalence naïve selon laquelle l'élection garantirait la démocratie.

Pour être informés, nous disposons de plusieurs chaînes de télévision, de plusieurs radios, de plusieurs quotidiens et hebdomadaires, donc nous sommes libres de choisir entre plusieurs points de vue ! Qui oserait parler de pensée unique ? Faut-il vraiment se formaliser en constatant que le même journaliste¹ signe des papiers dans 5 publications différentes, qu'il préside le comité éditorial d'une radio à forte audience et qu'il intervient régulièrement sur plusieurs chaînes de télévision ?

Le triomphe de l'euphémisme

Avec le concours de journalistes complaisants, les dirigeants des États parviennent à imposer leurs significations et facilitent ainsi l'acceptation de réalités inacceptables : Viviane Forrester² remarque avec raison qu'on baptise plans sociaux, les décisions des entreprises qui organisent le dégraissage et la délocalisation, c'est-à-dire la mise au chômage - j'allais dire au rebut - de milliers de salariés... L'euphémisme fleurit lorsqu'il s'agit de faciliter l'exécution d'ordres criminels et de couvrir de mots honorables des actes déshonorants :

¹ Serge Halimi, Les nouveaux chiens de garde, p. 76 à 79 (Liber - Raisons d'agir) - à lire, si vous ne l'avez déjà fait, pour garder les yeux bien ouverts...

² Viviane Forrester, L'horreur économique, p.27 (Fayard, 1996)

On n'assassine pas, on exécute. On ne massacre pas des femmes et des enfants, on se livre à une opération de nettoyage . On ne torture pas, on fait du renseignement ou on met à la question. On n'élimine pas des opposants politiques, on rééduque des malades mentaux. On ne dépouille pas, on confisque ou, mieux encore, on apporte la civilisation à des peuplades arriérées. Il n'y a pas de guerre mais des événements ou une simple opération de pacification, etc.

L'euphémisme hyperbolique

L'euphémisme hyperbolique peut être considéré comme la forme la plus raffinée du jésuitisme et de la langue de bois. Pour masquer la vérité tout en la disant, l'euphémisme hyperbolique constitue un outil de premier choix et l'on peut s'y exercer sur des thèmes insignifiants. Par exemple, si votre mémoire glisse vers l'incertain, si la soustraction vous devient odieuse, au lieu de dire : "*J'ai 75 ans*", dites que vous êtes *plus près de la quarantaine que de la trentaine*. Cette formule est d'autant plus précieuse qu'elle a le mérite d'être définitivement vraie dès 36 ans... Le procédé peut servir dans des contextes très divers avec des tournures protectrices du style : le moins qu'on puisse dire...

Un père qui a fait mourir son enfant sous les coups, pourra admettre qu'il a parfois manqué de douceur. Pour parler du soutien appuyé de l'épiscopat français au régime féroce antisémite de VICHY, tel historien catholique concèdera que certains chrétiens (car on ne peut contester à un archevêque le statut de chrétien) *ont parfois manqué de discernement face à un gouvernement dont le moins que l'on puisse dire est qu'il n'a pas toujours été tendre avec les juifs*. Les gens peu informés resteront dans leur ignorance. Quant à la minorité de gens bien informés, elle

retraduira automatiquement et se trouvera souvent embarrassée pour contester. L'euphémisme hyperbolique n'est pas le contraire de la vérité mais son plus épais camouflage. Comment contredire ? Qui oserait prétendre que Vichy fut tendre avec les juifs ou que tous les chrétiens ont fait preuve de discernement à tout moment ?

De même pour parler de l'horreur interminable du Goulag, le stalinien - en début de déstalinisation tardive - reconnaîtra bien volontiers que *les dirigeants soviétiques n'ont pas toujours respecté les droits de l'homme. C'est le moins qu'on puisse dire!* ajoutera-t-il avec une touchante conviction...

La contribution discrète des dictionnaires

"Imposer des significations et les imposer comme légitimes" peut avoir comme utile complément le camouflage de significations importantes :

Le délit d'initié

Le délit d'initié permet des gains vertigineux avec des risques très restreints. Le mécanisme en est très simple : Informés avant les autres de l'événement qui va décupler le prix d'un terrain ou d'une action, certains individus placés aux abords immédiats des centres de décision (chefs d'état, ministres, présidents de Conseils Régionaux, maires, etc.) vont acheter à bas prix et revendre ultérieurement avec des plus-values d'autant plus substantielles que les capitaux en jeu sont importants. Pour entrer dans ce cercle très privilégié, il n'est pas nécessaire d'avoir au départ de très gros capitaux, mais dîner avec le bon ministre (ou son chef de cabinet) au moment opportun, est un investisse-

ment indispensable. Pratiquée depuis très longtemps - Stendhal la décrivait déjà voici plus de 150 ans dans "*Lucien Leuwen*".- cette manoeuvre n'est devenue un délit que depuis 1970¹ et cela n'est guère surprenant puisque la Bourse, dans son fondement non écrit, consiste dans le dépouillement des gens informés les derniers par les gens informés les premiers. Des poursuites sont engagées si l'opération trop voyante fait scandale mais les initiés ne créeront jamais d'engorgement carcéral... Les éditions du petit ROBERT antérieures à 1994 sont totalement silencieuses sur ce délit d'initié. Celle de 1994 définit enfin l'expression, avec des termes inspirés du petit LAROUSSE sorti l'année précédente mais chez ROBERT, les opérations réalisées grâce à des informations privilégiées ne sont plus bénéficiaires. Bien sûr le rédacteur ne va pas jusqu'à prétendre qu'elles sont déficitaires. Il se contente d'éviter tout qualificatif, sans doute dans un souci louable d'objectivité... Dans le Grand Robert sur CD-rom (édition 1997), l'expression est encore inconnue.

En somme, même une définition très chaste, est censurée quand le Robert est numérisé, comme si entre temps, l'éditeur avait été racheté par un grand groupe concerné par cette forme particulière d'escroquerie

¹ Il faudra attendre 1975 pour connaître la 1ère condamnation d'un initié par un tribunal...

pantouflage

Une puissante entreprise d'armement offre un poste de directeur commercial¹ à ce haut fonctionnaire qui jusqu'alors était chargé de la contrôler. Ses revenus déjà confortables vont se trouver quadruplés et il est difficile de ne pas s'interroger sur ce qui sera ainsi rétribué : s'agit-il simplement des compétences techniques déjà acquises ? des complaisances passées² ? du très prometteur carnet d'adresses ? Le précieux réseau des vieux camarades de promotion auxquels - à l'occasion de somptueux repas - on fera miroiter un avenir radieux

"Tiens, DUPONT prend sa retraite dans deux ans...

Je te verrais bien dans ce boulot !

Ça te tenterait ? Tu démarrerais à 500 KF...

Il faut que j'en parle au patron demain matin..."

Bien entendu, quand le Monde rend compte d'un pantouflage et des discussions qu'il a suscitées au sein de la Commission³ de déontologie chargée de donner un avis, il s'agit toujours d'affaires de ce genre. Mais pour le Robert⁴,

¹ A un niveau plus modeste, on pourrait évoquer le cas du contrôleur des impôts recruté par un cabinet local de conseil juridique et fiscal...

² Evidemment, on ne peut totalement exclure l'hypothèse selon laquelle le pantouflant serait d'une exceptionnelle honnêteté...

³ composée de fonctionnaires !

⁴ qui se présente comme devant *"permettre à ceux qui le consultent de comprendre pleinement ce qu'ils entendent..."* (ALAIN REY, Présentation du dictionnaire, IX)

pantoufler c'est simplement "quitter le service de l'Etat pour entrer dans une entreprise privée en payant au besoin un dédit appelé pantoufle ". Une définition légère qui convient très bien pour parler du jeune gardien de la paix recruté par un supermarché. Larousse ici ne fait pas mieux.

Il serait intéressant de vérifier sur l'ensemble des usuels et pour un nombre suffisant de termes¹ si l'on a le droit d'énoncer la règle suivante :

*Lorsqu'un dictionnaire ne peut ignorer totalement
un terme socialement sulfureux ,
il se contente de le définir de façon minimale, en esquivant
l'information qui pourrait mobiliser la vigilance du lecteur.*

"Imposer des significations et les imposer comme légitimes" peut passer par la construction de termes étymologiquement bienveillants pour évoquer une réalité perverse :

Pédophile – pédéraste

Curieusement, ces deux termes issus du grec, signifient étymologiquement : qui aime les enfants ou ami des enfants (erân : aimer, désirer ; philos : ami, philein : aimer et pais, paidos : enfant ; jeune garçon – une racine qui se retrouve dans pédiatre et pédagogie). Il serait intéressant de retrouver des informations sur les hommes qui ont fa-

¹ Aux usuels cités on pourrait ajouter par exemple l'Encyclopedia Universalis. Aux mots déjà évoqués ici, on pourrait ajouter par exemple : castrat, oblat, stock options...

briqué ces termes. Il n'est pas nécessaire d'être Sherlock Holmes pour avancer l'hypothèse qu'ils étaient tous deux amateurs de racines grecques, tous deux amateurs d'enfants comme d'autres sont amateurs¹ de vins ou de fromages. Ils ressentaient le besoin de légitimer ce type de consommation perverse par une appellation contrôlée soigneusement. Enfin leur position dans le monde leur assurait l'écho amplifié dont ils avaient besoin pour que leurs mots à eux entrent dans les têtes et les dictionnaires.

*Si tous me reconnaissent comme ami
des enfants, comme aimant² les enfants,
je n'ai plus besoin de me sentir coupable.*

La racine *erân* étant inconnue du plus grand nombre, le terme pédéraste créé à la Renaissance (peut-être par le plus érudit des mignons d'Henri III), est sans ambiguïté dans la mesure où il est employé depuis plusieurs siècles pour désigner un homme qui, pour assouvir ses besoins sexuels, des termes plus romantiques, un homme qui s'y connaissait, l'écrivain André Gide :

¹ dans amateur, il y a aussi aimer

² Si je ne craignais pas d'être vu comme un dangereux extrémiste, je proposerais de supprimer de notre langue les mots aimer et amour qui permettent toutes les embrouilles puisqu'ils signifient une chose et son contraire. Qu'y a-t-il de commun entre l'amour oblatif (*je t'aime donc je te donne*) et l'amour captatif (*je t'aime donc je te prends et je te consomme sans me soucier de tes sentiments et des suites pour toi de ma confiscation*) ? Et l'amour oblatif lui-même n'est pas dépourvu d'ambiguïté puisqu'il a pu signifier au Moyen Âge : je t'aime donc je te donne... au couvent (oblat) dont tu n'auras jamais plus le droit de sortir.

*"J'appelle pédéraste celui qui, comme le mot
l'indique, s'éprend des jeunes garçons."
(Journal, Feuillet, Hfévr. 1918)*

Il devient diffamation et donc violence symbolique lourde quand il est utilisé par les homophobes pour désigner tout homosexuel¹.

*"Pédérastie : acte contre nature qui consiste en l'assouvissement de
l'instinct sexuel de l'homme avec un autre homme"
(Larousse Universel en 2 volumes, éd. 1949)*

Le terme *pédophile* me semble infiniment plus contestable, et puisqu'il n'apparaît pas encore dans tous les usuels à la disposition du grand public (il est absent dans le dictionnaire encyclopédique Hachette 2002 sur CD-Rom), il est sans doute encore possible de choisir un autre terme pour désigner l'adulte qui se sert d'enfants pour ses besoins sexuels. J'ai pensé à *pédophage* qui mettrait l'accent sur la dévoration et la consommation. Mais je ne serais pas hostile à *pédocide* qui mettrait en valeur l'aspect profondément destructeur ou *pédophobe* qui attaquerait de front l'hypocrisie du terme à la mode. Quand cette opération d'hygiène symbolique aura réussi, il sera de nouveau plus facile de dire et de manifester qu'on aime les enfants.

¹ Il est vrai que dans ce cas, c'est généralement le raccourci *pédé* qui circule, utilisé parfois par des homosexuels eux-mêmes qui se font ainsi les agents de leur propre diffamation.

La confiscation des termes socialement valorisés

Il est stratégiquement avantageux de maintenir la confusion autour de certains termes à forte résonance émotionnelle :

liberté ou privilège

Si la plupart des gens ignorent qu'un droit réservé à une minorité ne s'appelle pas liberté mais privilège, il sera facile d'invoquer la liberté des loyers pour justifier le privilège des propriétaires d'alourdir à leur guise les quittances, d'invoquer la liberté du travail pour introduire des briseurs de grève dans l'entreprise, d'invoquer la liberté d'entreprise pour s'opposer à l'interdiction du travail des jeunes enfants, etc.

Inversement, les amis de ceux qui "s'enrichissent en dormant"¹ se plairont à répéter que celui qui travaille encore - même pour un salaire modeste - doit se considérer comme un privilégié et renoncer à protester quand on ampute son pouvoir d'achat.

Patriotisme ou nationalisme ?

Les uns le vivent en regardant passer leur armée le 14 juillet, d'autres en parlant avec leurs compatriotes à 20 000

¹ selon la superbe expression d'un chef d'Etat qui trouva bon de s'en accommoder... Ils arrivent à dormir - preuve d'une conscience en repos et progrès notable depuis le financier de LA FONTAINE

Km de Paris, d'autres en retrouvant leur village natal après un long exil, d'autres en regardant pour la 5^{ème} fois un film sur la Libération de Paris, d'autres en applaudissant le succès d'une équipe sportive censée représenter la France. Cette émotion qu'ils ont conscience de partager avec des millions de gens, et qui leur donne un sentiment très fort d'appartenance, cette émotion qui nourrit un besoin de filiation, certains la rattacheront au nationalisme, d'autres au patriotisme. Beaucoup n'ont jamais eu l'occasion de savoir clairement ce qui différencie ces deux termes. Pourtant il n'y a rien de commun entre le nationalisme massacreur des Waffen-SS et le patriotisme de la poignée de résistants allemands qui, en 1942, luttèrent pour l'écrasement de la formidable puissance hitlérienne. En choisissant ces exemples, je prends d'emblée un cas de figure dans lequel le nationaliste et le patriote vont être dans des camps opposés. Deux ans plus tard, lorsque la défaite des armées du III^{ème} Reich ne fait plus de doute, certains officiers nationalistes allemands feront des choix moins mécaniques.

Patriotisme qui rime avec héroïsme, se porte beaucoup quand "la patrie est en danger", dans les temps d'invasion : 1870, 1914, 1940 pour nous Français. En simplifiant outrageusement, on pourrait dire que le patriote est prêt à mourir pour sa patrie, tandis que le nationaliste est prêt à massacrer au nom de la patrie.

Mais en fait cette formule "*mourir pour la patrie*" est très floue et relève nettement de la langue de bois pour monuments aux morts. Elle va couvrir aussi bien la défense du territoire (action patriotique) que l'invasion de pays voisins ou la colonisation d'une lointaine contrée qui avait le malheur d'être riche en pétrole ou en manganèse (action nationaliste). Les soldats de l'an II, d'abord mobilisés pour la défense de la nation, finissent

par se retrouver au service de Napoléon, et ceux qui disparaissent sur les champs de bataille de Russie et d'ailleurs, ne sont pas morts pour la défense de la France, mais pour satisfaire les ambitions démesurées d'un individu qui avait malheureusement le sens de la famille¹.

Lorsqu'on s'éloigne de ces temps d'épreuve, le terme patriotisme très associé à des images guerrières, semble facilement de mauvais goût et pour tout dire hors de saison. Pourtant, je crois stratégiquement indispensable de le conserver et de le définir en opposition résolue au terme nationalisme. Faute de quoi ces émotions collectives évoquées plus haut seront annexées par les organisations d'extrême-droite qui s'en serviront une fois de plus pour dévoyer des secteurs importants de la population.

Des définitions provisoires

Le patriotisme², c'est l'élargissement à la nation dans laquelle on vit, de l'amour oblatif que l'on peut ressentir pour sa famille, ses proches. Il est solidarité avec un peuple bien plus qu'attachement à une terre. Dans un pays plusieurs fois envahi, la modalité guerrière ne doit pas masquer d'autres facettes qui s'appellent aujourd'hui : souci du bien public, civisme, souci écologique, volonté démocratique, sens de l'hospitalité... Celui qui aime vrai-

¹ Il vaudrait mieux dire le sens de sa famille...

² Les définitions du Robert : nationalisme : "exaltation du sentiment national ; attachement passionné à la nation à laquelle on appartient, accompagné parfois de xénophobie et d'une volonté d'isolement" patriotisme : "amour de la patrie ; désir, volonté de se dévouer, de se sacrifier pour la défendre, en particulier contre les attaques armées"

ment son pays¹ est plutôt soucieux du bonheur et de l'épanouissement des gens. Il est attentif à tout ce qui pourrait entacher l'honneur de son pays : tortures, brigandage colonial, exploitation des enfants, corruption, etc.

Le nationalisme, c'est l'élargissement à la nation des sentiments de possessivité et de supériorité (chauvinisme) souvent accompagnés de haine, de rejet et de mépris à l'égard des autres (xénophobie et racisme). Le nationaliste est attaché à une terre dont il voudrait pouvoir chasser, en temps de paix, non seulement les étrangers mais aussi tous ceux dont les ancêtres sont venus d'ailleurs. Il vit comme perte irréparable, l'accès à une certaine indépendance des pays coloniaux, il se réjouit comme d'un succès personnel, quand des sportifs de sa nationalité raflent des médailles et il s'afflige s'ils perdent un match². Parmi les slogans dont il aime orner les murailles et les défilés, "*La France aux Français*" est sans doute le plus ancien et le plus constant. "*Mort aux...*" l'accompagne souvent avec un complément qui varie et n'a pas une énorme importance pour lui, car l'essentiel est dans l'expression de cette envie de massacre longuement frustrée et révélatrice d'une enfance massacrée

¹ Je préfère éviter le terme de patriote qui me semble quelque peu compromis

² Payer royalement quelques vedettes du sport revient sans doute beaucoup moins cher que d'augmenter massivement le nombre de piscines, de gymnases, de terrains de sport, d'aires de jeu, de moniteurs et d'éducateurs...

Décourager par l'étiquette

Ceux qui détiennent une parcelle du pouvoir de violence symbolique peuvent faire obstacle à une conduite honorable, en l'étiquetant infâme :

Dénonciation ou délation

C'est une chose bien étrange que cette confusion soigneusement conservée à travers les siècles entre dénonciation, mouchardage, délation...

Je propose de réserver le mot délation (ou mouchardage) à toute action d'information qui va aider le puissant à écraser le faible (information notamment sur tout effort des opprimés pour se libérer : propos séditieux, création d'un syndicat clandestin, projet de soulèvement, etc.). La délation, le plus souvent secrète et anonyme, est inspirée par des motivations liées à l'angoisse et à la destructivité : peur, cupidité, jalousie, vengeance...

Je propose de réserver le mot dénonciation à toute action d'information qui va aider les opprimés en faisant connaître les masques et les méthodes de l'oppression, en appelant l'attention sur un mensonge officiel ou en montrant le vrai visage des oppresseurs. La dénonciation a souvent un caractère public : discours, article de presse, pamphlet, émission radio ou télévisée. Elle implique chez celui ou celle qui ose dénoncer, un moi fort et une sécurité intérieure qui permettent d'assumer des risques parfois vitaux.

Si la distinction était mieux établie, au moins dans le langage, les voisins de l'enfant martyrisé, hésiteraient moins à dénoncer les camarades tortionnaires ou les parents *abuseurs*¹...

"Renégat"

Que des gens puissent avoir des croyances différentes des miennes, voilà bien de l'inconfort, mais en les tenant à distance, je peux finir par les oublier ou par leur attribuer une bizarrerie essentielle qui me dispensera de m'interroger sur la validité de mes propres croyances. Mais qu'un des miens en vienne à s'affirmer tout à coup comme pensant autrement², voilà ce qui ne peut s'admettre!

Quand un homme en vient à refuser officiellement le dogme dominant³ dans son milieu, abandonnant ainsi l'autoroute très fréquentée de la passivité et de la soumission intellectuelles, le chef lance sur l'infidèle ses molosses symboliques, parmi lesquels le qualificatif "renégat" retentit comme le maître-mot de l'exclusion et du déshonneur. Combien d'hommes et de femmes ont renoncé dans le vertige, à crier que "le roi est nu", pour ne pas se re-

¹ Ce terme est en lui-même ambigu : Il implique qu'on ne doit pas *abuser* de ses enfants, mais qu'on peut en *user*, à condition que ce soit *avec modération*. Même quand les dominants font des concessions, leur langage les trahit...

² La théorie de la dissonance cognitive sera évoquée dans un autre volume. On peut lire une présentation intéressante dans Lévy, *Textes choisis de psychologie sociale*, Dunod

³ que le dogme soit politique, religieux ou philosophique...

trouver brutalement marginalisés par cette disqualification.

Quand un journaliste communiste découvrait, à l'occasion d'un voyage à l'Est, la formidable imposture des régimes soviétiques, il préférait le plus souvent se taire et donnait à son prudent silence, l'alibi qu'il ne fallait pas "désespérer Billancourt"

"Relaps"

Le mot qui est tombé dans l'oubli avec l'affaissement des pratiques religieuses, fut d'une importance vitale à la fin du Moyen-Age. En cette époque de foi ardente, la violence symbolique d'un tel étiquetage s'accompagnait habituellement d'un feu qui n'était pas seulement symbolique. En ce temps-là, lorsqu'une jeune fille abjurait son hérésie et revenait au dogme, cédant ainsi à d'amicales pressions qui pouvaient revêtir la forme d'une question très ordinaire, il était préférable pour elle que sa conscience ne la ramène pas dans l'hérésie puisqu'alors elle devenait relapse. C'est ce crime qui conduisit un tribunal ecclésiastique à condamner Jeanne au bûcher, et non sa guerre contre les Anglais, comme le croient encore quelques braves gens¹.

"Allumeuse"

On pourrait évoquer aussi les violences symboliques inventées par notre société patriarcale pour accroître encore la domination des hommes sur les femmes : Il est fréquent qu'un flirt s'interrompe sans qu'il y ait eu une relation sexuelle complète. Si c'est du fait de l'homme, au-

¹ Bien entendu, il n'est question ici que des chefs d'inculpation qui ont légitimé le bûcher.

cun terme désobligeant n'est prévu pour le qualifier mais si c'est la femme qui a fait usage de sa liberté, elle devient dans le langage de la confrérie des séducteurs vexés, une allumeuse. Le même qui disait un quart d'heure auparavant qu'un petit baiser n'engage à rien, traitera de salope, l'ingénue qui a pris au sérieux cette benoîte et traditionnelle manipulation.

Contre-pouvoir de violence symbolique

Parfois un groupe contestataire tente de s'installer comme contre-pouvoir de violence symbolique. Un exemple intéressant nous est fourni par certains groupes maoïstes des années 70 : dans leur discours, le gouvernement de la droite était baptisé "Occupation" ce qui leur permettait de nommer "actes de "résistance," les actions violentes illégales organisées par ces groupes.

Le prestige déclinant de l'argument d'autorité

Pour "imposer des significations et les imposer comme légitimes", l'argument d'autorité fut longtemps considéré comme décisif.

*Dieu a dit, le Christ a dit, Aristote a dit, Mao a dit, Trotski a dit,
Freud a dit, mon papa a dit...*

L'argument d'autorité semble irréfutable à l'orateur qui projette sur les autres sa propre soumission à un parent symbolique. Un tel argument supplée à l'indigence éven-

tuelle du fond par l'éblouissement d'un nom particulièrement prestigieux. Il est surtout efficace quand la société est unanime dans ses dévotions. Plus personne aujourd'hui n'oserait se couvrir d'Aristote, de Staline ou de Mao...

On le sent bien, Dieu a dit, le Christ a dit... en imposent plus qu'Aristote a dit... Plus le message est ancien, plus sa formulation originelle a été malmenée par une longue tradition orale et plus il est sacré. Une phrase traduite de l'hébreu en grec puis du grec en latin et enfin en français ou dans une autre langue profane risque d'autant plus d'être déformée qu'aux traductions officielles déjà évoquées (traduttore traditore¹, disent les Italiens), il faut ajouter les erreurs cumulées des recopiations successives par de pieux moines et les changements de termes opérés à toutes les époques pour que le texte ne devienne pas trop choquant dans une culture à un moment donné. Toutes ces erreurs sont d'ailleurs utiles au Magistère qui pourra à l'occasion les invoquer pour modifier le dogme sans avoir à prendre des distances avec le texte sacré d'origine. On évoquera de mauvaises traductions, on dira qu'il faut revenir au texte primitif, etc.

Dans l'école

"Il est à propos que le peuple soit guidé et non pas qu'il soit instruit"

Voltaire (lettre à M. Damilaville, 19 mars 1766)

Il est significatif qu'un homme épris de justice et de progrès comme Voltaire ait montré de la répugnance à la perspective d'instruire le peuple. A toutes les époques, dans toutes les sociétés du passé, une minorité riche a im-

¹ Au mot à mot : raducteur traître. Traduction trahison sonne mieux, tout en étant aussi faux comme toute hypergénéralisation.

posé sa volonté à la multitude. Pendant de nombreux siècles, l'ignorance et la crédulité de cette multitude furent considérées comme les précieux garants de sa docilité. Mais la complexification de l'univers technique, l'essor de la grande industrie, et la diffusion des idées démocratiques ont fini par imposer la généralisation de l'instruction dans les pays riches. Les besoins en cadres et en chercheurs de toutes sortes et de tous niveaux se sont accrus considérablement. Que tout le monde sache lire, écrire, compter n'était plus suffisant. Après l'instauration d'un enseignement élémentaire obligatoire, on a donc assisté à un essor spectaculaire des enseignements secondaire, technique et supérieur. Contraints d'instruire le peuple, les dominants ont découvert la vertu du gavage.

"Têtes bien pleines" plutôt que "têtes bien faites".

On connaît un peu MONTAIGNE dans les cercles où se prennent les grandes décisions, et l'on a compris qu'une production massive de "têtes bien pleines" avec remplissage intensif, protègerait d'une arrivée massive de "têtes bien faites". Les ministres savent que dans une heure, le temps de la réflexion et du dialogue est d'autant plus mince que les notions à transmettre sont plus nombreuses.

Mémoriser n'est pas intégrer

Lorsqu'il n'y a ni réflexion ni dialogue véritable, il peut y avoir mémorisation immédiate, voire mémorisation du long terme, mais les concepts ne seront pas vraiment intégrés... Cette stratégie n'interdit pas nécessairement la réussite au bac mais elle bloque l'accès à une compréhension en profondeur pour la grande masse de ceux qui ne

sont pas des héritiers¹... Le bon élève issu d'un milieu défavorisé, pourra encore, plusieurs années après, restituer ce qu'il a appris sur la comptabilité nationale ou sur la philosophie de Nietzsche, mais dans sa vie réelle, dans sa réflexion quotidienne, ce qu'il a appris restera pour l'essentiel, inutilisable. Depuis les travaux de Gaston Bachelard², on sait que toute étude d'un domaine nouveau devrait commencer par un échange très ouvert entre les élèves sur les images que suscite le thème en chacun. Cela permettrait d'évacuer des prénotions parfois totalement aberrantes³ qui risquent de faire obstacle à l'intégration solide des connaissances apportées. Dans certains cas, aborder l'étude sans cet investissement préalable, revient à mettre de la peinture sur un meuble sans retirer l'épaisse couche de poussière qui le recouvre.

Mais chacun sent bien qu'une telle démarche suppose non seulement que l'on peut prendre du temps mais aussi et surtout que l'attitude habituelle des enseignants est suffisamment respectueuse et chaleureuse. Pour oser exprimer dans un groupe, ce qui risque d'être entendu comme naïveté ou absurdité, il faut des conditions externes de sécurisation vraiment importantes et notamment un climat totalement exempt de moquerie.

¹ au sens que lui donnent Bourdieu et Passeron, c'est-à-dire ceux qui ont reçu, tout au long de leur enfance, un capital culturel qui leur permet notamment de comprendre sans effort la langue professorale

² Cf. Gaston Bachelard, "*La formation de l'esprit scientifique*".

³ Tel médecin dûment diplômé découvre à 35 ans que sa perception de l'anatomie féminine est en décalage avec la réalité au demeurant correctement enregistrée dans un autre registre de mémoire...

Une condition non suffisante mais nécessaire de ce dialogue, serait qu'on prenne en compte le bilinguisme de fait qui existe dans la plupart des classes même lorsque tous les enfants sont nés de parents français¹. L'ostracisme qui, dès l'école élémentaire, frappe les langues régionales (breton, corse, occitan...) mais aussi tous les parlers populaires, a pour effet d'exclure de la réussite la plupart des enfants des milieux défavorisés.

Qu'on me comprenne bien : je ne propose pas que les examinateurs au Bac acceptent n'importe quel langage, mais que dans l'école, une période transitoire existe, au cours de laquelle l'enseignant utiliserait la langue officielle mais encouragerait les enfants à reformuler avec leurs mots à eux, leurs phrases à eux, et vérifierait ainsi que l'information émise par lui a pu être comprise et intégrée dans le système symbolique des apprenants, au lieu de subsister, dans le meilleur des cas², comme un corps étranger, inassimilable et finalement inutile.

¹ Si vous êtes obligé de relire deux ou trois fois les formules de Bourdieu et Passeron citées ici, vous ne devriez pas avoir trop de difficulté à entrer dans cette approche...

² Quand l'enfant fait l'effort d'apprendre par coeur une longue suite de sons sans signification pour lui, afin d'éviter la punition ou de faire plaisir à l'adulte...

Les exclus de la compréhension

*"Vous n'êtes tout de même pas un Paysan
du Danube ?..Si ? Ça m'a cloué net
je ne savais pas ce que ça voulait dire."¹*

Claude Duneton montre comment ce qu'il nomme "l'intimidation culturelle" peut casser en quelques secondes l'assurance d'un adolescent même normalien. Cette forme de violence symbolique a des effets bien plus lourds quand l'incompréhensible n'est plus l'incident qui déstabilise momentanément un individu mais un flot plus ou moins continu qui, chaque jour pendant des années ; s'impose à un nombre important d'élèves contraints de choisir entre se dévaloriser profondément ou bien dévaloriser l'enseignant, l'école, le savoir imposé, et même toute connaissance... Des élèves qui ne comprenant pas se désintéressent mais n'ont ni le droit de faire autre chose, ni le droit de dormir, ni le droit de quitter la salle... Il faut faire semblant d'écouter, quitte à compenser par diverses activités souterraines qui vont distraire ceux qui seraient en état de suivre.

Le système a pu fonctionner ainsi pendant longtemps et certains enseignants s'y procuraient l'amère satisfaction d'une revanche ; aujourd'hui la plupart se retrouvent, sans plaisir, coincés dans les exigences contradictoires d'une Institution qui discourt sur l'égalité des chances tout en organisant la reproduction des inégalités. Il n'est guère surprenant que dans nombre d'établissements, le système ait fini par exploser : En plus de toutes les causes habituellement

¹ Claude Duneton, *"Je suis comme une truie qui doute"* (Coll. "Points" p.49-50)

invoquées, il suffisait pour cela que le nombre des exclus de la compréhension atteigne une masse critique.

Apprends ce qu'on te dit et ne discute pas !

*"Toute action pédagogique est objectivement une violence
symbolique
en tant qu'imposition,
par un pouvoir arbitraire,
d'un arbitraire culturel"*

(Bourdieu et Passeron, La reproduction)

Dans l'école traditionnelle, tout est obligatoire sauf ce qui est interdit. Il faut, à chaque moment, faire ce que le maître dit : croiser les bras, écouter, ouvrir ce cahier, écrire en commençant à 3 carreaux de la marge, passer une ligne... Pendant de longues heures, on interdit à des enfants de rire, de rêver, de dormir, de parler avec les copains, de remuer la tête, les bras, les jambes, d'exprimer ce qu'ils ressentent...

Certains diront : Il faut bien que l'enfant apprenne à travailler. Mais ce n'est pas vraiment cela qui est en question. Il n'est pas sans danger de faire un autre travail que celui ordonné. Si le maître demande d'écouter, il faut au moins faire semblant. Tant pis pour ceux qui ne comprennent pas et sont trop terrorisés ou trop découragés pour le dire... Tant pis pour ceux qui, comprenant trop vite, s'ennuient...

La fonction officielle de l'école est de transmettre des savoirs mais dans la pratique quotidienne, il s'agit avant tout de poursuivre le dressage à la soumission commencé dans la famille. Les savoirs que les enfants ont l'obligation d'apprendre peuvent varier en fonction du ministre en

place mais ce qui subsiste au travers des vicissitudes, c'est l'obligation et l'uniformité : tous les enfants doivent apprendre les mêmes choses au même moment, dans le même ordre. Ceux et celles qui risquent d'échouer dans un tel système, ce ne sont pas seulement les élèves privés de tout héritage culturel, mais aussi – héritiers ou non – les plus rebelles¹.

La violence symbolique d'Etat se manifeste par le choix de ce qui sera objet d'enseignement : Il n'est pas neutre que les hommes aux pouvoirs (de gauche comme de droite) aient décidé que la réflexion sur les relations humaines (relations dans le couple, relations parents-enfants, maître-élèves, gouvernants-gouvernés, etc.) n'aurait pas sa place dans l'école tandis qu'on consacrerait des centaines d'heures à l'orthographe.

Tous les Français savent que la bataille de Marignan eut lieu en 1515 mais combien, même parmi les bacheliers, sauront qu'il en est sorti le concordat de Bologne (1516), accordant à François Ier et à ses successeurs le pouvoir de choisir les évêques et les autres titulaires de bénéfices ecclésiastiques du royaume ?

Très profondément imprégnés par ce que nous avons tous avalé au long de notre enfance, nous avons de la difficulté à imaginer quelque chose d'autre que cette organisation en matières obligatoires : français, histoire, biologie... C'est à l'intérieur de cette configuration de base que se passent les débats traditionnels : latin obligatoire ou

¹ Pour l'héritier rebelle, l'accès aux Grandes Ecoles (qui fournissent les chefs) est barré, mais une brillante réussite ne lui est pas interdite, y compris à l'Université plus accueillante parfois aux rebelles...

non à l'entrée en 6^{ème} ? Philosophie ou non dans les sections techniques ? Dans quelle classe et sur combien d'heures enseigner l'Histoire contemporaine ? Parlera-t-on de la colonisation ? des guerres de religion ? Combien d'heures de français en CM2 ?

Aucune de ces interrogations ne me semble méprisable, mais avant de s'interroger sur les savoirs qui devront être imposés, ne conviendrait-il pas d'évoquer des questions plus fondamentales ? Si l'on prend au sérieux le développement de la violence sous toutes ses formes, l'extrême fragilité de nombreux couples, les difficultés de communication d'une partie importante de la population, la toxicomanie, le racisme, la dérive fascisante, la corruption banalisée et l'incapacité des élites à imaginer des solutions vraiment neuves, il n'est pas illégitime d'interpeller le système éducatif...

Dis! Qu'as-tu fait, toi que voilà¹, de notre jeunesse ?

Ses maîtres nous disent que l'école ne peut pas tout faire. Sans doute ! Mais que diriez-vous d'un boulanger qui vendrait du lait, des boissons gazeuses, des bonbons et qui refuserait de vendre du pain sous le prétexte qu'il n'y a pas assez de place dans son magasin et qu'il ne peut pas tout vendre.

Le grand public accepte sans broncher que les mêmes puissent dire :

"Nous sommes le système éducatif"

¹ Cette interpellation me rappelle quelque chose, dit le lecteur. Il faudra que j'en parle à Villon...

puis

*"Le système éducatif n'a pas à s'occuper
de l'éducation"*

L'éducation – disent-ils - "*doit rester l'affaire des parents*". Pourquoi pas... Mais il faut alors se poser la question de la formation des parents eux-mêmes, ceux d'aujourd'hui et ceux de demain : Si l'on prend en compte les maltraitants, les laxistes, les démissionnaires, les parents "chewing-gum" dont parle Jean Bergeret, les parents absents ou très occupés, combien de parents sont en état d'assurer cette fonction éducative si nécessaire aux enfants et à la société toute entière ? L'extrême indigence de la réponse imaginée par les gouvernants (supprimer les allocations familiales) montre une surprenante indifférence face au problème général de la prévention.

Mais pourquoi vouloir à tout prix des éducateurs, alors qu'on peut construire de nouvelles prisons¹ et réduire spectaculairement le chômage par l'embauche massive de gardiens, de policiers et de gendarmes ?

Pourquoi ne pas le dire clairement ? Il n'y a pas de système éducatif mais seulement un ensemble d'écoles distribuant de l'instruction aux "*âmes bien nées*" et aux autres éventuellement. Quand un ministre déclare que "*l'éducation doit être la priorité des priorités*", on comprend que ce n'était qu'un lapsus électoral : C'est d'instruction qu'il voulait parler. Certains diront que c'est la même chose, et que je chipote.

¹ des prisons privées et peut-être même cotées en Bourse

Au lieu de dresser - une fois de plus - un catalogue plus ou moins arbitraire de connaissances à acquérir obligatoirement, ne vaudrait-il pas mieux que l'on s'interroge sur les capacités que l'on souhaite développer dans l'ensemble de la population de demain.

Par exemple, si l'on considère que l'autonomie est un objectif essentiel, on doit s'interroger sur les démarches les plus propices à l'autonomisation des enfants. Quelles méthodes, quels systèmes d'organisation, quelles compétences relationnelles et cognitives chez les éducateurs...

On peut aussi faire l'inventaire des moyens utilisés pour empêcher actuellement les enfants de devenir autonomes. Une façon concrète et rapide d'entrer dans cet inventaire consisterait à établir le pourcentage des travaux scolaires qui ont donné à l'enfant ou à l'adolescent l'occasion de faire des choix...

La violence symbolique se retrouve dans les systèmes les plus courants d'évaluation scolaire : Mettre en compétition chaque jour des *héritiers* et des fils d'illettrés¹, placer, de manière répétitive, pendant des années, de nombreux enfants en situation d'échec, et les conduire ainsi, doucement, à la conviction qu'ils ne valent rien, qu'ils n'auront que ce qu'ils méritent quand ils accèderont aux statuts d'O.S. ou de chômeurs...

Les châtiments corporels (agressions physiques) étant interdits depuis quelques dizaines d'années, ils tendent à devenir moins fréquents, et du coup, on accorde plus d'at-

¹ Un suspense affreux sans cesse renouvelé !

tention aux châtiments symboliques : bonnet d'âne, obligation de copier 200 fois "*je suis un élève stupide*", appréciations méprisantes sur le bulletin trimestriel, etc.

Le médecin avait diagnostiqué une péritonite et hospitalisé pour une opération d'urgence. Mais le chirurgien en interrogeant l'enfant, un petit de 7 ans, comprit qu'il s'agissait d'autre chose. Les douleurs abdominales intenses s'étaient déclenchées à la suite d'une punition destinée à installer l'enfant dans une honte durable : le maître lui avait épinglé dans le dos, son cahier d'aspect sans doute particulièrement scandaleux, et l'avait obligé à faire ainsi le tour de la cour sous les huées d'une juvénile populace soucieuse de plaire au puissant du jour et de se protéger ainsi des piloris à venir. La compassion que peut nous inspirer la souffrance de cet enfant ne doit pas occulter le modèle social imposé à l'ensemble des élèves d'une école par le groupe des maîtres¹. Un tel spectacle avec son énorme charge émotionnelle (à qui s'identifier quand on a 7 ans ?) pèsera beaucoup plus lourd que cent cours de morale...

Dans la famille²

L'absence de tout contre-pouvoir conduit certaines familles à devenir des lieux de supplice longue durée. Maintenant que les parents n'ont plus le droit de vie et de mort, certains sont contraints de se limiter dans leur besoin de détruire physiquement cet être fragile qui leur res-

¹ Le changement de classe demandé par la famille fut refusé et comme il n'y avait pas d'autre école dans le village...

² Je parle plus longuement de la famille dans le 3^{ème} volume.

semble. Mais rien ne les empêche de se rattraper sur le plan symbolique. Parmi les démarches les plus courantes :

- la dévalorisation distillée jour après jour

*"Tu es vraiment nul ! Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour avoir un enfant aussi bête ! Ce que tu peux être laide, ma pauvre fille !
Jamais personne¹ ne voudra de toi ! Chaque fois que tu ouvres la bouche, c'est pour dire une bêtise !..."*

- La manipulation de la honte, de la peur, de la culpabilité

"Tu es complètement ridicule ! Tout le monde te regarde ! On va se moquer de toi ! Tu devrais avoir honte ! Si tu ne dis pas merci, tu vas recevoir une de ces corrections dont tu te souviendras ! On va te donner aux Bohémiens ! Cet enfant me fera mourir de chagrin ! Après tout ce que j'ai fait pour toi, voilà comme tu me remercies..."

- Les prédictions créatrices négatives²

*"Tu seras chômeur !..."
Tu finiras en prison !
Personne ne voudra vivre avec toi !"*

- Le chantage affectif et les enjeux accrochés

*"Si tu veux que Maman t'aime, tu dois..."
"Et tu as cru que j'allais gober ça !"*

¹ Des formules très efficaces pour façonner un **bâton de vieillesse** convenablement résigné...

² Ce genre de menace est certes pavé de bonnes intentions. On voudrait tellement que le jeune se mette sérieusement au travail mais la proposition conditionnelle "**si tu continues à...**" ne pèse pas bien lourd émotionnellement dans ce qui est perçu tandis que des mots tels que **chômeur** ou **prison** vont avoir un retentissement intense et durable...

Tu me prends vraiment pour un imbécile !"
Si tu aimais vraiment ton père,
tu n'aurais jamais de notes au dessous de 18 !

- Les mensonges et dénis : Une vérité essentielle est tue, niée, concernant par exemple ce que subit l'enfant ou bien l'identité du père véritable.

"Tu crois que ça m'amuse de te fouetter ?
Si je le fais, c'est pour ton bien !"

- L'effort pour rendre l'autre fou¹

¹ Le psychanalyste SEARLES a publié sous le titre *"L'effort pour rendre l'autre fou"* des pages très stimulantes pour la compréhension de la schizophrénie (Gallimard - "Connaissance de l'inconscient") - Cf. aussi LAING, *"L'équilibre mental, la folie et la famille"* (Stock)

Dans le religieux

"Anathème¹ à qui dira : chaque homme est libre d'embrasser et de professer la religion qu'il aura réputée vraie à l'aide des lumières de sa raison"

(PIE IX, encyclique Quanta cura, 1864)

L'enfant et les théologiens

Certaines violences sont de tous les temps et se retrouvent dans tous les dogmes, notamment le fait d'interdire ou d'imposer une pratique religieuse. Même dans les sociétés réputées libérales, les jeunes enfants sont habituellement victimes de ce type de violence. Installé dans l'évidence de sa subjectivité et s'adressant à des bambins de 3 à 10 ans encore dépourvus de tout sens critique et de toute capacité à réfléchir sur des questions métaphysiques, l'adulte s'arroe le droit de leur inculquer un dogme sur lequel les théologiens disputent depuis de nombreux siècles².

¹ Le lecteur aura peut-être oublié que l'anathème, c'est l'excommunication majeure : celui qui en était frappé, se voyait rejeté de la communion des fidèles, avec les conséquences que cela pouvait impliquer pour sa survie, dans une Société où le peuple entier partageait la même croyance. On ne peut que se réjouir en constatant que l'Eglise de Rome a modifié sa position officielle sur *les droits de l'homme...*

² Remarquons par exemple qu'au sein de l'Eglise catholique, le dogme de l'Immaculée Conception (affirmant que la Vierge Marie fut

L'Enfer comme horizon pour l'éternité

En Europe, c'est surtout dans ces temps de grande ferveur que furent le Moyen Age et les Temps Modernes qu'il faut chercher les violances symboliques les plus voyantes. Dans cette société très troublée par les famines, les épidémies, les massacres et les pillages des gens d'armes, la familiarité permanente avec la mort crée un climat particulièrement propice à une manipulation de la honte, de la peur, de la culpabilité. Les terrifiantes descriptions de l'Enfer, l'interprétation systématique des malheurs individuels et collectifs par le péché et la colère divine (sur le modèle biblique), la culpabilisation brutale de tout plaisir - y compris celui qu'une femme prend avec son mari - toutes ces significations imposées ont une redoutable efficacité sur une population profondément crédule et angoissée. Dans cette société où la vision religieuse est l'explication de toutes choses, tout écart au dogme, si minime soit-il, est baptisé hérésie et apparaît au prêtre comme violence symbolique grave.

Innocence ou péché mortel ?

Il y a dans une société laïcisée comme la nôtre, un certain décalage entre ce qui est péché ("acte conscient par lequel on contrevient délibérément aux préceptes, aux lois religieuses, aux volontés divines" selon le Robert) et ce qui est considéré comme faute par la société. Ce décalage rend la pression exercée par les clercs encore plus in-

conçue sans péché) ne fut ajouté par le pape Pie IX qu'en 1854, après une controverse qui avait duré plusieurs siècles.

confortable pour la minorité de ceux qui restent dans la stricte orthodoxie. Placer la gourmandise parmi les sept péchés capitaux fait aujourd'hui sourire. Mais interdire aux couples chrétiens toute contraception autre que la continence, ouvre plutôt sur d'immenses souffrances et conduit les plus scrupuleux à voir le célibat comme un statut très enviable¹

Au début du XXème siècle, l'archevêque de Cambrai pouvait encore donner son approbation à un catéchisme affirmant que

"La profanation du dimanche par des "travaux serviles tels que la lessive ou le raccommodage est de tous les péchés celui qui, d'après les saints Pères, attire davantage sur nos têtes les fléaux du ciel, tels que tremblements de terre, inondations, bouleversements des saisons, tempêtes, guerres, révolutions, maladies épidémiques de toute nature"².

Accident et châtement divin

Lorsqu'un enfant se blesse, il est fréquent que le parent lui dise : **"C'est le Bon Dieu qui t'a puni"**... Transmis à des moments émotionnellement forts, associé à des douleurs plus ou moins aiguës, ce refrain est certainement

¹ Cf les encycliques *Casti connubii* de Pie XI et *Humanae vitae* de Paul VI. Elles sont citées et commentées dans l'excellent ouvrage de Martine Sevegrand, *L'amour en toutes lettres – Questions à l'abbé Viollet sur la sexualité (1924-1943)*, Albin Michel Histoire, 1996

² Chanoine Vandepitte, *Catéchisme de persévérance* (Fernand Deline, 1902) p. 122

efficace mais pas nécessairement comme le parent l'anticipe. Il est porteur de plusieurs thèmes pleins d'avenir :

Dieu me surveille à tout moment.

*Dieu me punira dans mon corps
chaque fois que j'aurai commis une faute.*

*Puisque j'ai mal, c'est que Dieu me punit.
J'ai donc commis une faute.*

*Chaque fois que je me sens coupable¹,
je m'attends à devoir payer corporellement.*

Dans les familles où se pratiquent encore les châtements corporels, l'association souffrance-culpabilisation est bien plus étroite encore puisque l'exécuteur est tour à tour le parent terrestre et le Père céleste. Dans son étude publiée sous le titre *Faut-il battre les enfants ?* (Desclée de Brouwer, 1997), le docteur Jacqueline Cornet a montré que les enfants les plus battus sont aussi (statistiquement) ceux qui ont le plus d'accidents. A volume de coups égal, le nombre d'accidents est-il plus important quand le jeune a intériorisé définitivement l'image de ce Dieu surveillant et punisseur ? Ce pourrait être un thème de recherche complémentaire...

Le ventre des femmes

De nos jours, dans les sociétés les plus pauvres, les chefs religieux disposent encore d'un pouvoir de violence symbolique important, et ils s'en servent pour faire triom-

¹ Il faut se rappeler qu'on peut être culpabilisé sans être coupable et inversement.

pher leurs modèles et leurs valeurs. Quand on interdit à une jeune Irlandaise¹ de se débarrasser du fruit d'un viol incestueux, tout se passe comme si un clergé exceptionnellement rétrograde voulait montrer au monde entier qu'en matière de violence majeure, les grandes institutions peuvent rivaliser sans complexe avec le père le plus sinistrement persécuteur. Tout se passe alors comme si l'évêque - père spirituel - disait à son tour à l'adolescente : "*Ton ventre m'appartient. C'est à moi de décider de ce qui doit s'y produire*"...

Les rituels comme outils de contrôle social

Dans les rituels religieux, chacun, sous le regard de tous, doit accomplir les gestes qui attesteront de sa conformité aux croyances dominantes : Il ne s'agit pas seulement d'être présent à l'office, mais aussi de s'agenouiller, se lever, s'asseoir, baisser la tête en même temps que les autres, de prononcer les prières codifiées, de chanter les cantiques. Dans les sociétés à religion officielle, réciter correctement le *Credo*², manger du porc ou refuser d'en manger, porter le voile ou ne pas le porter, avoir ou non une barbe, ne pas faire le signe de croix au passage d'un cercueil, peut décider de la vie et de la mort.

¹ Référence à une affaire dramatique qui remua l'Europe au début des années 90

² Prière dans laquelle l'essentiel de la doctrine catholique est affirmé ; sa récitation permet de contrôler que la personne n'est hérétique sur aucun point essentiel du dogme.

Les interventions directives

Les interventions directives sont plus ou moins fortement structurantes ; en d'autres termes, elles sont des pressions visant à installer chez l'autre une certaine structure, souvent à partir de très bonnes intentions. Elles renvoient à un discours de base qui pourrait être :

"Ce que j'en dis, c'est pour ton bien !

Je sais, moi, ce qui est bon pour toi !"

Le jugement de valeur

Un jugement est émis qui concerne les catégories du beau, du bien ou du vrai. Le discours comporte une approbation ou une réprobation, parfois une culpabilisation. Dans le grand public on est au mieux sensible au risque des formulations clairement dévalorisantes du style *"Vous n'êtes qu'un voyou !"* ou *"Vous n'êtes pas sérieux"...* Mais le besoin d'approbation qui sera éventuellement satisfait par des marques positives comme *"C'est vraiment très généreux de votre part"* ; *"Vous avez eu raison de..."* peut nous rendre aveugles à l'installation ou à la consolidation d'une dépendance. Si dans un entretien d'aide d'une heure, j'ai exprimé mon approbation à deux reprises, ma neutralité ultérieure sera reçue comme réprobation probable ou certaine et le discours de mon interlocuteur en sera infléchi voire stérilisé.

La distinction entre jugements de valeur et ressentis (positifs ou négatifs) est très importante. Il suffit pour s'en rendre compte de comparer :

<i>Vous</i> vous habillez avec beaucoup de goût.	<i>J'aime</i> beaucoup les coloris de ce manteau.
<i>Tu</i> ¹ es vraiment agaçant !	<i>Je</i> suis très agacé quand tu dis ça...
Quel navet, ce film !	<i>Je me</i> suis beaucoup ennuyé.
<i>Vous</i> avez tout à fait raison !	<i>Je</i> suis totalement de votre avis.

Dans bien des cas, on présente comme une réalité objective ce qui n'est que subjectivité. L'enfant qui fait des grimaces n'est pas agaçant mais moi, je peux être agacé... Rien ne m'autorise à vous dire que vous avez ou que vous n'avez pas de goût, que vous avez ou que vous n'avez pas raison car ce serait m'arroger un statut d'expert suprême, d'arbitre (autorisé par qui ? sur quelle compétence ?) mais j'ai le droit d'exprimer mon accord ou mon désaccord, mon plaisir ou mon déplaisir face à votre tableau, sans oublier cependant que je vais toucher à votre territoire d'implication²...

¹ C'est cette distinction qui est soulignée par Thomas Gordon dans l'opposition entre *messages-je* et *messages-tu*

² Voir page 30

La confrontation

C'est une variante intéressante du jugement de valeur négatif. Dans la confrontation, l'accent est mis sur une contradiction entre un principe affirmé et un comportement, entre position actuelle et position antérieure, etc.

"Tu dis que... mais cela ne t'empêche pas de..." ; "Hier, tu ne disais pas ça" ; "Tu te contredis..." "Il faut savoir ce que tu veux ! Un jour tu dis blanc et le lendemain, tu dis noir !" "Tu avais promis pourtant..."

Le confrontant se place en position haute, met le nez de son interlocuteur dans ses contradictions et le somme d'en sortir au plus tôt. Cette sorte d'intervention peut apporter quelque gratification de pouvoir mais elle pousse le *confronté* (j'allais dire : *l'accusé*) dans des attitudes défensives peu propices au changement. Cependant s'il existe un contrat de confrontation clair, si les rapprochements énoncés ne comportent aucune dévalorisation...

L'observation ironique

C'est une formulation oblique qui laisse entrevoir plus ou moins clairement l'hostilité, l'irritation, le mépris ou la réprobation. C'est en somme une forme particulière du jugement de valeur négatif.

La manipulation

C'est une manoeuvre souterraine par laquelle une personne, le manipulateur, s'efforce d'obtenir - sans le de-

mander directement - un certain comportement d'une autre personne¹, le manipulé.

La flatterie² est la manipulation la plus connue mais il en existe beaucoup d'autres : culpabilisation, évocation du jugement de tiers, diffusion de fausses nouvelles, citations tronquées, photos truquées, etc.

La provocation

C'est une forme particulière de manipulation utilisée par certains parents, certains thérapeutes, certains formateurs : Des messages insincères sont adressés à l'autre dans le but de le faire réagir. L'efficacité éventuelle dans le très court terme comporte un prix énorme du côté de la confiance en soi et en l'autre.

"Si tu ne viens pas tout de suite, Maman va te laisser là..." La petite ne veut plus avancer, et la mère croit trouver là un argument irrésistible. Il le sera peut-être si l'enfant connaît déjà pour l'avoir vécue, la souffrance de l'abandon. Dans ce cas, la tentation sera grande pour les parents, d'installer ce terrible martinet symbolique et avec lui une permanente angoisse d'abandon qui la rendra manipulable plus ou moins définitivement.

¹ Ou un ensemble de personnes (manipulation de l'opinion)

² Ceux qui ont de la difficulté à donner des signes de reconnaissance positifs, se justifient volontiers en disant qu'ils se refusent à la flatterie. Puisqu'il n'y a pas flatterie quand on est sincère, ils affirment ainsi leur incapacité à trouver dans les autres quelque chose qui soit estimable...

Dans la formation et la thérapie

Certains apprentis thérapeutes, désireux de mobiliser une réaction agressive chez une personne très inhibée, croient habile de l'injurier et constatant que cela ne provoque pas la réaction attendue, ils s'imaginent qu'en forçant la dose, ils vont réussir alors qu'ils ne font qu'alourdir l'inhibition de celui qu'ils prétendent aider.

Dans *"Bonne chance, Monsieur PIC"*, Guy BEDOS joue (magnifiquement) le rôle d'un chômeur du style *chien battu* que des formateurs prétendent transformer en *jeune loup* dynamique. Pour y parvenir, ils utilisent tout l'arsenal du parent castrateur, y compris une succession de gifles de plus en plus fortes. Comme c'est justement ce que Monsieur PIC a toujours connu, son côté *chien battu* s'en trouvera seulement renforcé...

Interprétations

Parmi les interventions directives, l'interprétation mérite un traitement de faveur en raison de sa puissance particulière.

Définition

- L'interprétation, c'est le fait de donner une signification claire à une chose obscure (ou une signification obscure à une chose claire ou encore une signification obscure à une chose obscure).

Tout peut donner lieu à interprétation : les actes, les paroles, un lapsus, un oubli, un silence, un rêve, un accident, une souffrance du corps, une parabole, le vol d'un oiseau, la forme des nuages, une carte retournée, l'aspect des entrailles de l'animal sacrifié, une prédiction très ancienne¹, etc.

Interprétation inoffensive et interprétation violente

En fait nous passons tous notre vie à interpréter : Le sourire de celle-ci, l'air soucieux de celui-là... Devant un ciel qui soudain s'assombrit, si je me contente de sortir mon parapluie ou de presser l'allure, il s'agit d'une interprétation commune, banale en ce siècle prosaïque. Si par

¹ Plus elle est obscure, plus elle suscitera l'intérêt des fondateurs de sectes et le respect des fidèles...

contre j'en déduis que le Ciel est en fureur, que la foudre vengeresse va s'abattre sur nous et qu'il faut trouver au plus vite le coupable à sacrifier pour apaiser le céleste courroux, cette interprétation, dangereuse au temps de Sophocle, surprenante pour le climatologue et le grand public d'aujourd'hui, susciterait au plus notre compassion. Quand on disait qu'un enfant avait *le diable dans le corps* (une façon moderne de dire qu'il était *possédé du démon*), la conclusion pratique était qu'il fallait chasser ce diable, et l'hésitation portait plutôt sur les moyens : fessée, fouet, férule ou exorcisme ? La fessée déculottée et le fouet procuraient de grandes satisfactions aux éducateurs et pouvait orienter pour la vie entière la sexualité de l'enfant, comme on le sait par exemple grâce aux *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau.. Mais l'exorcisme semblait plus cohérent puisqu'il consistait avant tout en une éloquente apostrophe en latin¹ de l'homme de Dieu à l'adresse du démon visiteur, latiniste lui aussi fort heureusement !

Si l'on écarte les prestations d'amateurs, on remarque très vite que les objets interprétés sont plus ou moins spécifiques d'une profession donnée : aux voyantes la carte retournée, aux anciens augures, le vol d'un perdreau ou les entrailles d'un poulet, aux prêtres des religions monothéis-

¹ Mais pourquoi diable en latin, diront certains. Dans une société où le latin d'église circule encore, n'est-ce pas maladroit de laisser croire aux fidèles que le latin pourrait être la langue du diable ? L'hébreu ou mieux encore l'araméen ancien serait bien plus impressionnant et je suis certain que le diable n'y résisterait pas. J'invite tous les exorcistes qui me liront à tenter l'expérience *en double aveugle*.

tes le réveil du volcan ou un désastre militaire, à Joseph¹ et plus récemment aux psychanalystes, les rêves déclarés "*voie royale de l'inconscient*"...

Disposer d'un savoir (vrai ou faux) sur l'autre, son passé et son avenir, constitue un élément de pouvoir et les professionnels qui s'affirment comme détenteurs de ce type de savoir, ont une position d'autant plus forte que la population est plus crédule.

L'aventure d'Œdipe est exemplaire de ce point de vue : Pour qu'il en vienne à tuer son père et épouser sa mère, il a fallu les interventions de deux oracles. A Laïos violeur d'un adolescent qui se suicide, le premier annonce que s'il a un fils, celui-ci le tuera et épousera sa mère. C'est parce qu'ils prennent au sérieux cette prédiction que le couple décide la mise à mort du bébé. Sauvé par le serviteur chargé de le tuer, Œdipe grandit dans une autre famille loin de ses géniteurs. Devenu jeune homme, il est informé de la prédiction par un second oracle. Lui aussi malheureusement prend au sérieux la prédiction. L'idée de tuer son père et d'épouser sa mère lui fait horreur et pour rendre impossible de telles actions, il décide de partir loin de

¹ Ce chaste jeune homme vendu par ses frères, interprète les rêves du pharaon et gagne ainsi la charge de ministre. Freud, qui connaissait bien la Bible, a certainement dû rêver sur cette aventure. Mais j'interprète !

² Pour Joseph, l'inconscient, dont il pourrait être question, conduit à une question théologique délicate que par délicatesse je renonce à expliciter. Mais j'encourage le lecteur à lire dans une Bible non expurgée, l'histoire des 7 plaies d'Égypte par exemple (*Livre de l'Exode*)...

ceux qu'il a toujours considérés comme ses vrais parents. C'est ce souci puissant de se comporter en être humain qui le conduit vers ses géniteurs. Ce drame oedipien plein de rebondissements peut servir d'illustration au mécanisme de la *prédiction créatrice*.¹

Les interprétations véhiculent le plus souvent jugements de valeur et manipulations. Les plus habiles restent dans un flou gros de sous-entendus.

*Tu devrais te demander pourquoi ton père a quitté la maison...
Il n'y a pas de hasard : Si tu as perdu ton boulot, c'est bien que,
quelque part, tu ne voulais plus continuer...
Je suis sûr que tu as fait exprès de tomber malade...*

enjeux accrochés

Dans la masse des interprétations-pressions, les enjeux accrochés constituent un sous-ensemble particulièrement intéressant. Il y a enjeu accroché, lorsque d'un comportement (ou de son absence), je déduis abusivement un sentiment, une qualité (ou son absence). La famille est évidemment un territoire d'élection pour ce type de manipulations :

*Si tu aimais vraiment ta mère, tu chasserais
immédiatement cette fille !*

¹ Étudiée sous cette appellation par le sociologue Merton, la prédiction créatrice fonctionne lorsque le fait d'annoncer un événement contribue fortement à le faire advenir : ***Tu seras chômeur si..., tu finiras en prison...*** Par extension, certaines formulations au présent fonctionnent aussi très bien : ***Tu n'es vraiment pas doué! C'est un débile... C'est un malade mental incurable,*** etc.

*Intelligent comme tu es, si n'étais pas si paresseux,
tu serais toujours premier de la classe !"*

*"Encore un verre cassé ! Tu me dis que c'est le chat !
Et tu as pensé que j'allais croire une chose pareille ?
Tu me prends vraiment pour un idiot !"*

Qui veut battre son fils, l'accuse d'insolence.

Dans ce dernier exemple, on peut imaginer ce qui a précédé et ce qui suivra : Rendu maladroit par la peur, pris en faute, l'enfant invente à la hâte un mensonge dont la grossièreté s'explique, non par le mépris pour le parent, mais par la terreur qui paralyse presque totalement sa capacité de réflexion. L'interprétation accusatrice, qui ne donnera lieu à aucune vérification, n'intervient que comme brève légitimation de la raclée administrée sans autre forme de procès. La raclée elle-même accroîtra encore un peu plus cette peur qui contraint tant d'enfants à mentir et à casser. Elle est comme une semence promesse de nombreuses raclées à venir...

IX- De la maltraitance à l'insensibilité

*"Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie
Et sans dire un seul mot, te mettre à rebâtir
Ou perdre en un seul coup le gain de cent parties
Sans un geste et sans un soupir
(...)
Tu seras un homme, mon fils"*

(Rudyard Kipling¹)

Le problème de la souffrance est encore gravement méconnu². Je me bornerai ici à rappeler qu'il peut y avoir souffrance sans qu'il y ait douleur, si l'on définit la douleur comme souffrance ressentie. En ce qui concerne les lésions organiques, nous en avons depuis longtemps la démonstration dans la pratique des anesthésies et dans le témoignage de ces malades rares qui peuvent être brûlés grièvement sans que la douleur intervienne comme signal d'alarme. Ce qui est moins connu, ce sont les mécanismes complexes par lesquels l'être humain parvient à se couper

¹ Il fut au XIX^{ème} siècle le chantre de l'impérialisme britannique.

² Le mot *souffrance* lui-même ne figure ni dans le *Manuel alpha-bétique de psychiatrie* (Porot, PUF, éd. 1984), ni dans le *Vocab. de la Psychologie* (Piéron, PUF, éd. 1963), ni dans le *Dict. de la langue philosophique* (Foulquié, PUF, éd. 1962)

de la souffrance trop forte, qu'elle soit d'origine physique ou psychique. La répression continue par l'enfant d'une souffrance intense, met en place l'insensibilité¹. On survit mais au prix d'une sorte de mutilation de la capacité à ressentir, y compris le plaisir. Cela conduit parfois le sujet à rechercher ultérieurement dans des expériences extrêmes répétées, les sensations fortes qui lui confirmeront qu'il est vivant. Puisque le vrai bonheur lui est interdit, il va parfois chercher une compensation dans la recherche du pouvoir (sur une femme, sur un pays, sur des enfants, sur un chien...), dans la course à la notoriété et à la richesse ou dans la consommation d'héroïne.

Pour celle dont l'enfance fut un désert ininterrompu et qui a intériorisé très tôt l'interdit de la plainte et de la révolte la plus mince, l'insensibilité peut être totale et partant, totale l'indifférence au malheur de l'autre. Dans les procès d'Assises, les braves gens s'indignent devant l'insensibilité de l'assassin d'enfant. Une insensibilité qui poussera les jurés à voter pour une très longue peine. Une férocité qui fournira aux codétenus un alibi pour leur propre férocité. On me dira, avec raison, que tous les enfants durement maltraités ne deviennent pas des assassins².

Il est significatif que cette insensibilité qui pourrait être lue comme une regrettable infirmité psychique soit

¹ Pour les lecteurs qui souhaitent approfondir ce processus de mise en place de l'insensibilité, je suggère la lecture du "*Nouveau cri primordial*" de Janov (éd. Presses de la Renaissance, 1992, Chap. 3)

² Dans mon second volume consacré à la genèse et à la gestion de la destructivité, je reviendrai sur ce problème essentiel.

plutôt valorisée dans notre culture, dont le modèle, au moins depuis Kipling, est précisément cet individu impassible, inaltérable, le héros en acier trempé qui commande aux canons des grandes conquêtes coloniales.

Insensibilité et psychothérapie

Dans les consultations de médecine générale et dans les thérapies de soutien, le soignant s'attache à apaiser la douleur psychique lorsqu'elle se présente. C'est aussi ce que spontanément, les proches tentent de faire.

Dans une thérapie en profondeur orientée vers la libération des émotions¹, la démarche sera souvent, à l'inverse, d'encourager la personne à sortir de cette anesthésie, et oser se confronter (dans l'espace de la séance) à sa vérité profonde si longtemps esquivée douleur, terreur, colère... Dans le quotidien des premiers mois, elle peut découvrir en elle des capacités à vivre la joie qu'elle ne soupçonnait pas, mais dans la mesure où la cuirasse émotionnelle a été entamée, fissurée, la souffrance elle aussi sera plus durement ressentie. Dans ces moments plus difficiles, il lui arrivera de penser qu'elle se sent encore moins bien qu'avant la thérapie et qu'elle ferait peut-être mieux de l'arrêter...

En bien moins brutal, c'est ce que vivrait un opéré dont l'anesthésie serait éteinte alors que le ventre n'aurait pas encore été refermé

¹ Analyse émotionnelle, bioénergie, Gestalt-thérapie, thérapie primale, thérapie par le cri, etc.

De la violence à l'agression

Aggression et violence

La limite de l'agression, c'est le meurtre.
La limite de la violence, c'est l'esclavage.
Il arrive qu'un rebelle dise :

"Plutôt la mort que l'esclavage !"

Parfois, au contraire, l'esclave et le maître conviennent de rester dans le déni de la violence qui les implique.

L'agression, lourde ou majeure, est le passage à l'acte éventuellement spectaculaire de la destructivité.

La violence est prise de pouvoir, confiscation¹ et consommation de l'autre ; elle est d'autant plus efficace qu'elle se masque, d'autant plus solide qu'elle n'est pas reconnue comme telle.

Le terme agression polarise l'attention sur le geste de l'agresseur, sur l'instantanéité et la discontinuité.

¹ partielle ou totale, momentanée ou définitive

Le terme violence renvoie plutôt à ce qui est vécu par la victime, dans la durée et la continuité. On commet une agression ; on subit des violences¹...

On peut aussi inverser l'ordre des formules : On subit des violences, (puis) on commet une agression... Mais nous en reparlerons.

Quand une institutrice traite une fillette de débile, cette savante injure relève de l'agression symbolique. Par contre, quand elle lui impose des exercices qui seront notés de manière à convaincre l'enfant qu'elle est débile et qu'elle ne peut qu'échouer, ce qui est vécu, intériorisé par l'enfant - souvent de manière définitive - est de l'ordre de la violence.

La distinction entre violence et agression relève de la typologie² plutôt que de la classification. Mais elle n'est pas que théorique comme on peut le voir dans le domaine judiciaire :

Beaucoup d'agressions tombent sous le coup de la loi alors que les violences sont le plus souvent licites... Si un chômeur en fin de droits arrache un sac à main pour s'ap-

¹ Il est vrai qu'on dit aussi subir une agression et exercer une violence. Tout en étant sensible à l'objection, j'ai envie tout de même de me cramponner provisoirement à ces formulations...

² Rappelons que dans une classification, les objets appartiennent clairement à une classe ou à une autre (par exemple tel animal est vertébré ou invertébré, tel élève est en 5ème A ou en 5ème B) tandis que dans une typologie, la plupart des objets se dispersent et se mélangent entre des modèles bien contrastés (la petite et la grande entreprise ; l'introverti et l'extraverti, etc.)

propre 300F, il commet une agression passible de la Correctionnelle mais si un groupe financier pour gagner quelques millions de plus, ferme une entreprise (condamnant ainsi au chômage des milliers de salariés) pour réinvestir dans un pays où les salaires sont plus bas et les horaires sans limites, son geste - très rentable - relève de la fameuse liberté d'entreprise et ne saurait donc donner lieu à poursuite. Mieux : si l'entreprise est cotée en Bourse, le cours de ses actions en s'envolant exprimera la gratitude des "Marchés". Même lorsque les violences relèvent des Assises - c'est le cas pour le viol - leur répression n'est guère encouragée comme on peut le voir par l'accueil policier et judiciaire réservé aux victimes qui osent porter plainte¹. Au traumatisme déjà subi vient s'ajouter - en particulier pour les jeunes enfants - un traumatisme secondaire par la procédure judiciaire.

Peut-on imaginer ce que vit une fillette de 4 ans qui doit 10 ou 15 fois raconter les mêmes gestes face à des interlocuteurs plus ou moins bienveillants, qui doit faire face aux avocats et aux médecins experts, qui sent de plus en plus que sa parole ne pèse pas lourd face aux dénégations de son père, un si brave homme, très estimé dans le quartier, un notable de surcroît, qui joue au golf chaque semaine avec Monsieur le Procureur... Progressivement l'inhibition grignote sa parole et sa mémoire. Regardez ! Elle n'y croit même plus elle-même ! D'ailleurs si elle s'obstinait, il se trouverait bien un avocat spécialisé dans ce genre d'affaires, pour souligner que cette enfant comme toutes

¹ Même si les choses commencent à s'améliorer...

les petites filles est travaillée par son Œdipe¹, qu'elle est de bonne foi bien sûr, mais que dans sa petite tête, le réel est infiltré par l'imaginaire. On pourra bientôt classer l'affaire et remettre l'enfant dans les bras de ce papa qui l'aime tant²...

Un enfant utilisé de façon plus ou moins continue comme instrument ménager, comme faire-valoir, comme exécutant des ambitions de l'adulte, comme oreille obliquée, tout cela reste dans le domaine de la légalité.

La violence est mère de l'agression

Lorsqu'un drame éclate, souvent on s'interroge. On tente d'évaluer combien il a fallu d'exigences imbéciles, de harcèlements pervers et de culpabilisations insistantes pour pousser cet homme-là jusqu'au suicide, au meurtre ou à la folie.

Subir pendant des années un racket ou un chantage crapuleux, conduit généralement la victime à rêver du meurtre comme de la solution qui permettrait d'en finir. Quand il s'agit d'un chantage affectif, la victime s'orientera plutôt vers le suicide, puisque cette forme de pression n'est efficace que dans un contexte d'altruisme.

¹ *"Freud a montré comment le désir de recevoir le phallus du père se transforme en désir d'avoir un enfant de lui."* in Laplanche et Pontalis : *Vocabulaire de la Psychanalyse*

² Les choses évoluent doucement et il arrive que l'enfant s'en sorte mieux, surtout lorsqu'aucune *fraternité* ne s'oppose à la justice...

Une adolescente violée à plusieurs reprises par son employeur finit par le tuer. Et quand le tribunal la condamne très durement, l'indignation d'une partie importante de l'opinion publique¹ révèle qu'aujourd'hui beaucoup de gens considèrent comme plus ou moins légitime qu'à la violence extrême réponde l'agression extrême.

Les comptes-rendus d'Assises, aussi bien que la littérature et le cinéma abondent en récits divers qui pourraient se résumer en deux temps :

1- Une violence majeure (c'est souvent un viol) ou une longue série de violences mineures (souvent sur des années) est imposée à un être humain.

2- Le meurtre ou le suicide apparaissent à la victime (ou un proche) comme la réponse nécessaire et libératrice.

Je me limiterai à deux exemples² :

Dans *Les liaisons dangereuses*, Laclos a montré comment un séducteur habile pouvait – au XVIIIème siècle – prendre possession du corps d'une jeune fille maintenue au couvent dans une consternante ignorance³, façonnée très tôt à l'obéissance aux personnes plus âgées. Valmont manie tour à tour, pour parvenir à ses fins, l'assistance épistolaire qui place en dépendance, la caresse qui trouble, le ton autoritaire qui réactive ses peurs de petite fille. Pour devenir l'amant et gagner un pari dans lequel le

¹ Etrangement l'affaire fait bien plus de bruit dans notre pays quand l'événement se produit au Moyen-Orient...

² J'ai déjà évoqué le cas de Muffat dans *Germinal*...

³ Notons au passage, à quel point l'ignorance vient conforter l'obéissance, ici comme ailleurs.

corps d'une jeune fille n'est plus qu'un citron à presser, il se montre tout à la fois le confident, le conseiller, le professeur, le père autoritaire, avec des gestes qui violent sans tout à fait violer. Et dans cette nouvelle aventure d'un don Juan modèle Régence, ce n'est pas le Commandeur mais plus prosaïquement l'épée du fiancé qui règlera le compte.

Dans un film de Bernard Rapp, *Une affaire de goût*, un jeune homme engagé comme goûteur par un très riche homme d'affaires, accepte, dans une apparente soumission, de se plier aux caprices de plus en plus inacceptables de son maître, et quand il se révolte enfin, son geste alourdi de tout ce qui fut avalé jour après jour, est sanglant et définitif. La confiscation est ici bien plus subtile, bien plus progressive encore. Aucune menace, mais une captation qui se sert des points faibles de la victime...

Il arrive qu'un enseignant, spécialisé dans la dévalorisation lourde et la prédiction négative, soit molesté ou que les pneus de sa voiture soient crevés. Mais ce n'est pas toujours à lui que les élèves s'en prennent. S'il fait régner la terreur, les enfants trouveront bien parmi ses collègues, le maillon faible, celui ou celle qui a de la répugnance pour les punitions et les menaces, les cris et les rapports.

Le plus souvent, le maillon faible, c'est un ancien bon élève, un de ceux auxquels l'Institution prodigue ses encouragements. Il a réussi ses examens et concours grâce à sa docilité et au capital culturel fourni par les parents. Malheureusement le dressage, trop lourd, ne lui a jamais permis de s'opposer et de s'affirmer. L'intelligence fonctionne bien et il sait comment il devrait agir pour se faire respecter dans ses nouvelles fonctions, mais, en situation, l'inhibition est la plus forte. Le dressage a fait de lui un bon élève et bon élève, il restera sans doute jusqu'à la retraite. Cette discrète mutilation psychique lui assure un bel

avenir de professeur chahuté. Les humiliations, les cauchemars peuvent, à la longue, le conduire à La Verrière¹ ou au suicide.

Les suicides d'adolescents et les phénomènes de bouc émissaire montrent que ce n'est pas nécessairement sur l'opresseur que les opprimés vont exercer leur vengeance.

La violence engendre l'agression mais la gestation peut se prolonger pendant des années voire des siècles comme le montrent les révoltes d'esclaves, les jacqueries et l'Ancien Régime accouchant de la Révolution Française. Les têtes coupées de 1793 sont la terrifiante réponse à des siècles d'oppression multiforme², d'humiliations sans nombre. Plus la réponse a tardé à se manifester et plus elle sera meurtrière.

Les têtes pensantes des petits et des grands massacres censés répondre à l'oppression d'Etat, n'étaient pas toujours les victimes directes de cette oppression. Un Lenine, un Ben Laden, un Robespierre trouvent leur popularité dans le ressentiment populaire, mais leur propre besoin de meurtre s'alimente probablement avant tout, de ce qu'ils ont subi personnellement dans leur enfance et leur adolescence.

¹ C'est dans cette localité que se trouve l'hôpital psychiatrique des enseignants (géré par la M.G.E.N.)

² On ne doit jamais oublier que Robespierre, Marat, Danton et les autres premiers rôles de la Terreur furent des élèves des collègues religieux de l'Ancien Régime...

Des petits ruisseaux aux grandes rivières

Même les violances mineures, même les micro-violances les plus insignifiantes finissent par entraîner - par leur accumulation - une micro-agression, une agression mineure, voire une agression majeure :

Surprotection...

- | | |
|----------------------------------|--|
| - Téléphone-moi chaque soir ! | - Entendu ! |
| - Pense à prendre tes pilules ! | - D'accord ! |
| - Sois prudent surtout ! | - Oui, oui ! Je ferai attention ! |
| - Pense à attacher ta ceinture ! | - Mais oui ! Arrête de me traiter comme un gosse ! |

Pour stopper le flot des recommandations, il arrive qu'on exprime quelque agacement. A moins qu'on ne se l'interdise et qu'on le remplace par une somatisation plus ou moins discrète. Une sollicitude débordante peut tout d'abord toucher si l'on ne voit pas qu'elle sollicite la soumission, dont la rébellion n'est que le revers éventuellement libérateur. Un tissu continu de micro-violances suscite le repli ou une micro-agression ; ou encore le repli puis une agression mineure lorsque la coupe commence à déborder. Quand la réponse agressive est interdite par une efficace culpabilisation, la personne en sera réduite à l'auto-agression. Le "*Tu m'étouffes*" interdit se cache alors derrière un "*J'étouffe*" qui lui-même peut se révéler et se dissimuler dans l'angoisse et des sensations d'oppression diffuse. Lorsqu'il s'agit de micro-violances récurrentes, la 200ème peut provoquer un agacement et une réaction agressive que comprendra mal le contraignant habitué à une reposante soumission. On parle alors volontiers de la goutte d'eau qui a fait déborder le vase - ou pour parler

comme les gens de l'Analyse Transactionnelle - de la liquidation d'une *collection de timbres*¹.

Par contre, dans le cas de violences majeures récurrentes, les émotions ressenties perdent peu à peu leur intensité, la victime pour survivre mettant en place une insensibilité qui apparaît alors au témoin éventuel comme une surprenante indifférence. Il y a - comme on le voit - un point commun aux différentes sortes de violences récurrentes : la répétition finit par être inhibitrice, soit de l'émotion manifeste dans les violences majeures, soit de l'inhibition elle-même dans les micro-violences.

Dans notre pays, comme dans le reste de l'Europe de l'Ouest, la baisse importante de la natalité depuis le début du XXème siècle s'est concrétisée par la généralisation des familles d'un ou deux enfants. Du coup, dans beaucoup de familles, l'enfant est devenu plus précieux et la relation parents-enfants s'est modifiée assez fortement. Le modèle autoritaire et répressif (biberon à heures fixes, interdiction de parler à table, martinet et ceinturon, cabinet noir, etc.) est devenu beaucoup moins courant. Bien entendu, toute violence n'a pas disparu, y compris dans la famille, mais il me semble incontestable que la tendance majoritaire hors

¹ L'expression renvoie à ces timbres-ristournes qu'on échange contre un objet d'autant plus important que l'on a retardé davantage le moment où se fait la liquidation de la collection... Après avoir subi sans rien dire 500 micro-violences, la personne s'offre une grosse colère ou bien elle attend d'en avoir 2000 avant de réagir bien plus durement et pas nécessairement contre le distributeur habituel.

des populations d'immigration récente, fut à l'adoucissement.

Combien de fois j'ai entendu des parents dire face à un comportement dérangeant de leur progéniture "*Si j'avais dit ou fait le quart..., il m'aurait tué, cassé en deux, fouetté au sang, etc.*" Les détails sont différents d'une famille à l'autre, et il faut faire la part du lyrisme tactique, mais l'évolution est claire. Dans certains cas, le parent qui aurait envie de faire subir ce qu'il a lui-même subi, sent confusément un risque anachronique et répercute mais en atténuant.

Si mon hypothèse - sur l'agression comme fille de la violence - est vraie, l'une des conséquences de la réduction de la violence dans l'éducation d'une partie importante de la population, pourrait être un affaïssement de la tentation belliciste. N'est-ce pas ce que nous constatons dans la population française lorsque nous comparons les comportements en 1914 (*A Berlin ! A Berlin !*) et 1938 (où le pacifisme se traduit par l'acclamation des politiciens qui, à Munich, ont abandonné à Hitler leur alliée, la Tchécoslovaquie). Certains diront que la guerre de 1914 avait été exceptionnellement meurtrière. Mais elle n'avait pas été beaucoup plus douce pour la population allemande et pourtant celle-ci coopéra avec enthousiasme aux guerres hitlériennes. Dans la patrie du Dr Schreber¹, le grand virage éducatif ne se produit que dans la seconde moitié du

¹ Père du Président Schreber auquel Freud consacra une étude, le Dr Schreber est un théoricien de la pédagogie autoritaire poussée jusqu'à l'extrême. Son influence dans les pays germanophones fut considérable et facilita l'installation du 3^{ème} Reich. J'en parlerai plus longuement dans mon 3^{ème} livre...

siècle, mais son efficacité semble indéniable. Dans la réticence générale de l'Europe face aux projets de guerre préventive américaine contre l'Irak¹, la population allemande apparaît comme la plus fermement pacifiste.

L'affaiblissement du besoin de tuer des gens par procuration avec alibi judiciaire pourrait constituer une seconde illustration. Le renoncement à la guillotine comme spectacle populaire édifiant constituait déjà une étape dans cette évolution des mentalités.

Quelle société pour demain

Personnellement, je souhaite que la population ne se contente pas de refuser la peine de mort. La prison quand on n'est pas un notable, c'est parfois l'enfer pour des années et *"c'est plus volontiers le séminaire du crime que la voie de la réinsertion sociale"* selon les termes mêmes d'un ancien ministre de la justice². Construire des prisons supplémentaires afin de pouvoir y garder plus de gens pendant plus longtemps, et, dans le même temps, réduire encore le nombre des adultes qui encadrent les jeunes dans les établissements scolaires, tout cela est d'une grande cohérence si l'on souhaite une société policière avancée.

¹ Ecrit en septembre 2002

² Robert Badinter, interview à PARIS-MATCH

Mais si l'on rêve d'une société plus fraternelle, plus soucieuse d'épanouissement pour chacun, il faudra un jour qu'on s'intéresse enfin à ce que doit être une véritable prévention de la pathologie sociale. J'en parlerai dans un autre livre actuellement en voie d'achèvement.

SOMMAIRE

Mon projet global

De la violence, les arbres et la forêt

La question la plus importante ?.....	
Agression, violence ou violence ?	
Les Enfants du rouleau-compresseur Vers une société d'épanouissement	
Les autres volumes	
Les notes en bas de page	
Pourquoi j'ai choisi de m'intéresser à ces sujets	
Des influences qui ont compté	Erreur ! Signet non défini.
Plaidoyer en faveur de la dissonance	Erreur ! Signet non défini.

Agressivité nécessaire ou destructrice ? 21

La destructivité	22
La combativité	22
L'agressivité courante.....	25
La défensivité.....	26

Les agressions 35

Une nouvelle typologie	35
Agressivité et agression	35
<i>Le but ou l'effet.....</i>	36
Les agressions symboliques	37
Mémoire et perception de l'agressé	38
Agression-demande	41
Agression-éclaboussure.....	42
Mise en boîte et vannerie.....	42
Le poids du passé dans le présent.....	45
L'attaque du territoire d'implication	47

Quatre niveaux d'agression 52

Sortir enfin du flou	555
Agressions majeures	48
Agressions lourdes	59
Agressions mineures	59
Les agressions verbales en thérapie de groupe	61
Micro-agressions	62

Les violances 63

L'essence de la violence	63
---------------------------------------	-----------

Définition de base	67
---------------------------------	-----------

Violances légitimes	70
---------------------------	----

Définitions complémentaires	73
--	-----------

Analyse d'une violence 85

Les protagonistes	85
-------------------------	----

Un système de violence en cascade	86
---	----

Auto-violence	88
---------------------	----

Injonctions et interdictions	89
------------------------------------	----

injonctions	89
-------------	----

interdictions	89
---------------	----

"ma violence"	93
---------------------	----

Les trois variables d'une violence	95
--	----

1- l'enjeu	95
------------------	----

2- le conflit pression/résistance	100
---	-----

Quelques variantes de l'alcoo-violence	105
--	-----

3- le temps	109
-------------------	-----

Violence et besoin de pouvoir 111

Les clés de l'ivrogne	116
-----------------------------	-----

Quatre niveaux de violence 117

Violances majeures	117
---------------------------------	------------

Violances lourdes	120
--------------------------------	------------

Violances mineures	124
---------------------------------	------------

La violence-souvenir	125
----------------------------	-----

La violence sur confiance	126
---------------------------------	-----

La violence-mystification	126
---------------------------------	-----

"Nous recherchons votre correspondant"	127
Micro-violances.....	128
Les violances symboliques	131
Première approche	131
publicité et la propagande.....	131
Traditions et rituels.....	124
Le pouvoir de violence symbolique	134
Imposer des significations	134
Monarchie de droit divin	135
Le règne, la puissance et la gloire.....	135
La mission civilisatrice d'une grande nation.....	136
Demain nous aurons un bonheur sans fin	136
Le mythe de l'Etat neutre et démocratique	136
Le triomphe de l'euphémisme	138
L'euphémisme hyperbolique.....	139
La contribution discrète des dictionnaires	140
Le délit d'initié.....	140
pantouflage	142
Pédophile – pédéraste	143
La confiscation des termes socialement valorisés	146
liberté ou privilège.....	146
Patriotisme ou nationalisme ?.....	146
Décourager par l'étiquette.....	150
Dénonciation ou délation.....	150
"Renégat"	151
"Relaps"	152
"Allumeuse"	152
Contre-pouvoir de violence symbolique	153
Le prestige déclinant de l'argument d'autorité	153
Dans l'école.....	154
"Têtes bien pleines" plutôt que "têtes bien faites" .	155
Mémoriser n'est pas intégrer.....	155
Les exclus de la compréhension	158
Apprends ce qu'on te dit et ne discute pas !.....	159
Dans la famille	164
Dans le religieux	167

L'enfant et les théologiens	167
L'Enfer comme horizon pour l'éternité	168
Innocence ou péché mortel ?	168
Accident et châtement divin.....	169
Le ventre des femmes	170
Les rituels comme outils de contrôle social.....	171
Les interventions directives.....	172
Le jugement de valeur	172
La confrontation	174
L'observation ironique.....	174
La manipulation	174
La provocation	175
Dans la formation et la thérapie.....	176
Interprétations	177
Définition	177
Interprétation inoffensive et interprétation violente .	177
enjeux accrochés.....	180
Qui veut battre son fils, l'accuse d'insolence.	181
De la maltraitance à l'insensibilité	182
Insensibilité et psychothérapie	184
De la violence à l'agression	185
Agression et violence	185
La violence est mère de l'agression.....	188
Des petits ruisseaux aux grandes rivières	192
Quelle société pour demain	196
Expérience de repérage conceptuel	Erreur !
Signet non défini.	
Quelques livres pour aller plus loin	Erreur !
Signet non défini.	
Vos réflexions m'intéressent	209

Vos réflexions m'intéressent

Pour me faire partager vos réflexions après lecture, vous pouvez utiliser même incomplet le questionnaire ci-dessous et/ou utiliser votre propre papier et votre propre grille.

Ce qui dans ces pages
m'a gêné / agacé / mis mal à l'aise / choqué

Ce qui m'a le plus intéressé

Je me suis senti personnellement concerné par ...

Le texte m'a semblé
trop simple / accessible / difficile / obscur ?

Ce qui manque ou pourrait compléter ce livre

Mon témoignage qui infirme ou confirme ...

Dans les volumes annoncés, celui qui me semble prioritaire
:

Remarques diverses :

Ce que je puis dire de moi pour me situer brièvement
(sexe, âge, profession, etc.)

Je souhaite être informé de la parution des livres qui complèteront celui-ci et je joins
nom et adresse :

Adresse électronique :

Merci de renvoyer à Igor Reitzman

Editions Dissonances

B.P. 60200 Compiègne

ou

igor.reitzman@wanadoo.fr